BX
9H6
.P55
18H2
SMRC

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bienfaitsducatho00pina

BIBLIOTHÈQUE

DE LA JEUNESSE CHRÉTIENNE,

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Propriété des Éditeurs,

A. de Marne et Cie

BIENFAITS

DU

CATHOLICISME

DANS LA SOCIÉTÉ.

PAR M. L'ABBÉ PINARD.

> Chose admirable! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.
>
> MONTESQUIEU.

TOURS,

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1842

CHAPITRE PREMIER.

L'homme reçoit tout de la société.

Si l'homme existe, c'est par la société. Si, comme Dieu, il est intelligence et amour, c'est par l'entremise de la société que lui sont départis ces attributs divins.

Suivez l'homme dans les différentes transformations qu'il est appelé à subir ; jamais vous ne le verrez seul. Sorti du sein de son père céleste, il s'incarne dans le sein de la mère qu'il doit avoir sur la terre ; et, parce que cette mère ne serait pas pour lui une société suffisante, Dieu lui a donné un père qui doit aussi veiller à ses besoins. Il est né, il repose dans

un berceau. Voyez-vous son père, sa mère, ses frères, ses sœurs veiller tour à tour à ses côtés ! Voyez-vous sa mère, surtout, couvrir de baisers et de larmes son visage à peine dégagé, si je puis m'exprimer ainsi, des voiles du néant ! La voyez-vous réchauffer avec amour ses membres froids et débiles ; exciter dans son cœur, par un regard intelligent et doux, le feu caché de la vie. Il grandit, mais c'est toujours dans le sein de la société qu'il puise une vie plus abondante. Il est dans la force de l'âge; et, devenu à son tour le centre d'une société nouvelle, il transmet avec amour, à ses enfants, le don de la vie qu'il a reçu de ses pères ; il l'entretient, il le développe en eux. Bientôt il s'affaiblit. Son visage, qui fut longtemps tourné vers le ciel, semble s'incliner par respect avant que d'y entrer. Son corps, débile comme au premier âge, a besoin de tous les secours de la société pour ne point succomber avant d'être arrivé au terme marqué par la Providence. Il est à la dernière heure; ses fils et ses petits-fils entourent son lit de mort. Des larmes s'échappent de leurs yeux, de plaintives prières s'exhalent de leurs cœurs et viennent expirer sur leurs lèvres. Lui, cependant, les bénit; et, dégagée de tout lien terrestre, son âme rentre dans le sein de Dieu, où elle jouit d'une vie plus heureuse, parce qu'elle y est dans une société plus parfaite.

Dieu est esprit, et l'homme, créé à l'image de Dieu, est aussi un esprit. La vie de l'esprit est la vérité, c'est-à-dire la connaissance de ce qui est. O combien il est vaste le champ que l'esprit humain est appelé à parcourir! Portant d'abord un regard attentif sur lui-même, il étudie sa propre nature, ensuite il apprend à connaître les êtres avec lesquels il est en rapport. La terre avec ses richesses, le ciel avec ses magnificences, voilà les deux vastes tableaux que Dieu présente continuellement au regard de notre intelligence en lui ordonnant de les méditer. Ce n'est point assez : tout ce qui est du domaine de l'intelligence divine est pour ainsi dire du domaine de l'intelligence humaine. Elle rappelle le passé et demande à l'avenir ses secrets; elle s'élève au-dessus des êtres créés, et, pénétrant dans les régions infinies, elle médite et chante, avant l'heure des récompenses, les incompréhensibles perfections de Dieu, principe et fin de toutes choses. Comment notre faible intelligence peut-elle suffire à cette tâche pour ainsi dire infinie? C'est qu'elle est formée, soutenue par la société; c'est que, dépositaire des pensées divines, la société nous les révèle pendant notre séjour sur la terre. C'est que chaque intelligence qui passe avec éclat laisse à la communauté le fruit de ses travaux dont jouit sans fatigue l'intelligence qui vient après elle.

On parle souvent d'illuminations soudaines : sans doute il existe de telles illuminations, mais beaucoup moins que nous nous l'imaginons. Ce qu'on appelle ainsi n'est souvent que le reflet d'une éclatante lumière qui brille dans une autre intelligence. Remarquons-le d'ailleurs : il n'y aurait jamais dans l'homme d'illuminations soudaines, si la société ne faisait jaillir auparavant, au foyer de son âme, l'étincelle qui l'embrase.

Dieu est amour, et l'homme, créé à l'image de Dieu, est amour aussi. Dieu a donné l'intelligence à l'homme pour connaître ses devoirs, et il lui a donné l'amour pour avoir la force de les remplir. Que de préceptes ont été imposés à l'homme ! Voulez-vous les accomplir ? Aimez ; l'amour est l'accomplissement de la loi. Le support mutuel, le pardon des injures, le dévouement réciproque, voilà sans doute les préceptes que nous comprenons le mieux, et qui procurent à l'âme les plus délicieuses jouissances. Eh bien ! ces préceptes, c'est encore par une grande charité que nous pouvons les remplir. Sur cette terre étroite et aride, un homme pèse sur un autre homme de tout le poids de son être. Voulez-vous supporter avec résignation ceux qui sont à vos côtés ? Aimez-les. Or, de même que Dieu a déposé dans la société la lumière qui éclaire notre esprit, il y a déposé aussi le feu de

l'amour qui embrase notre cœur. Elle est pour nous comme le soleil qui, en nous éclairant, nous échauffe. Père, mère, ami, frère, patrie.... Quels noms! est-ce que vous pouvez les prononcer une seule fois sans qu'il se ranime au fond de votre cœur je ne sais quoi de délicieux que nous ressentons tous, et qu'aucun ne sait bien exprimer? Or, tous ces mots n'ont de sens que dans la société. Malheur à l'homme isolé sur la terre! C'est au cœur qu'est le foyer de la vie, et la vie du cœur, c'est l'amour. Dieu n'a mis au cœur de chacun de nous qu'une étincelle du feu de son amour; et, pour que cette étincelle soit entretenue, il faut que notre cœur se rapproche continuellement du cœur de nos frères. Malheur surtout au cœur qui s'aime lui-même, et qui n'éprouve pour les autres que des sentiments de haine! Ce cœur se consumera; et l'amour qui l'embrasait, et qui, quoique coupable, lui faisait cependant éprouver quelque jouissance, s'éteindra bientôt faute d'aliments, et il ne restera rien en lui que des sentiments de haine. Or, qu'est-ce donc que la haine, si ce n'est un feu sorti du plus profond de l'enfer. Il y eut sans doute des solitaires heureux; mais ces solitaires avaient d'abord été formés par la société; ils ne s'étaient retirés dans la solitude que d'après l'invitation de Dieu; et, là encore, ils s'entretenaient en communion continuelle avec tout ce qui existe de

plus pur au ciel et sur la terre. Aussi ceux qui s'en étaient approchés n'entendaient-ils sortir de leurs bouches que des paroles de charité et de dévouement.

Voyez le sourd-muet, cet être infortuné moralement isolé des autres hommes; considérez celui dont le physique vous semble le plus intéressant, et dont le regard témoigne le plus d'intelligence. Qu'est-il avant que les pensées de la société soient arrivées jusqu'à son âme? Il vit sans doute de la vie matérielle, car son corps est en rapport avec les autres corps, et la société lui conserve la vie qu'elle lui a donnée; mais qu'est-ce que la vie de son âme? la parole, ce lien des intelligences, est nulle pour lui. La parole même de sa mère frappe toujours inutilement son oreille; elle n'est point arrivée jusqu'à son âme, et son âme, dès lors, n'a pu la reproduire. Aussi voyez-le dans le temple où l'homme vit surtout de la vie intelligente et morale. Son corps se recueille comme celui des autres hommes, parce que, comme eux, il est corps; mais son âme s'élève-t-elle jusqu'au ciel? sait-elle méditer les attributs de la Divinité et les préceptes qui en découlent? Non, parce qu'il n'est point encore comme les autres hommes, intelligence et amour. Cependant, qu'une main puissante déchire ou soulève le voile qui enveloppe son âme, créée aussi à l'image de Dieu. Tout change aussitôt; elle entre en communication

avec la société chargée de nourrir ceux que Dieu a déposés dans son sein, comme la terre nourrit tout ce qui vit dans ses entrailles; des flots d'intelligence et d'amour coulent en abondance comme d'une source féconde longtemps comprimée sous la pierre.

Voyez le sauvage, ce produit brut de la nature. Chez lui, qu'est-ce que la vie spirituelle? Il n'en donne aucune preuve, si ce n'est peut-être en courbant stupidement son front noble, formé pour contempler les cieux, devant tout ce qu'il y a de plus bas et de plus rampant sur la terre.

Chez lui, qu'est-ce que la vie morale? Dieu lui ordonne d'aimer les autres hommes, et il n'a pour eux que des sentiments de haine; de travailler à leur conservation, et il les dévore.

Et même, qu'est-ce donc chez lui que la vie matérielle? Voyez-vous ce front déprimé, ces traits heurtés, cet œil hagard? le voyez-vous allant au milieu des bois, la flèche à la main, disputer sa nourriture aux bêtes sauvages sur lesquelles il n'a pas toujours la supériorité. Non, il n'est pas possible de rien imaginer de plus dégradé. En le contemplant, l'homme civilisé ne pourra jamais se défendre de ces tristes réflexions : Est-ce là le roi de la création? celui que Dieu a créé à son image? est-ce bien là mon semblable?

L'homme formé par la société, et en qui elle aura le plus développé les facultés intellectuelles et morales, prendra quelquefois le monde en dégoût et s'efforcera de se séparer de ses semblables. Mais, admirez ici la dépendance où l'homme se trouve par rapport à la société ; à peine aura-t-il donné accès dans son cœur au feu destructeur de la misanthropie, qu'on verra aussitôt sa félicité décroître et sa supériorité décliner. Nous en avons eu un exemple remarquable : un homme parut parmi nous, doué d'une sensibilité profonde et d'une beauté d'imagination incroyable. Il parla de l'homme; il peignit l'enfant au berceau, et tous les cœurs se sont attendris, et des larmes ont coulé de tous les yeux. Il parla de Dieu ; il raconta en peu de mots la vie et la mort de Jésus, et vous eussiez cru entendre un écho lointain de l'harmonie des cieux où l'avait en un instant transporté son génie. Cependant cet homme s'était égaré dès son entrée dans la carrière. A ses yeux, tous les liens salutaires de la société étaient autant de chaînes qu'il fallait briser. On lui représenta que les arts, les sciences, les vertus, que tout ce qu'il y a de noble et de beau sur la terre, est le fruit de la société. Il ne l'ignorait pas; mais incapable de reculer devant aucune conséquence : « Ce que vous appelez bien est un mal, dit-il, et le plus grand de tous. Ce n'est point le sauvage qui est

un animal dépravé; c'est l'homme de la société, c'est celui qui médite. » Et, comme s'il eût voulu être lui-même la preuve de ce qu'il avançait, il s'égara profondément dans ses pensées; il se passionna pour l'erreur avec encore plus d'ardeur que l'homme ne se passionne ordinairement pour la vérité. A la fin, ce ne fut pas seulement par de fausses théories, ce fut aussi par ses actes qu'il se mit en hostilité avec la société. Il se sépara du monde; il prit en aversion ceux qu'il avait le plus aimés. Son âme, où Dieu avait placé la source de sentiments doux et affectueux, se remplit d'amertume et de fiel. Ses idées se troublèrent, et il en vint, dit-on, jusqu'à s'arracher la vie, devenue pour lui un fardeau insupportable.

Je me suis demandé bien des fois quelle pouvait être la plus grande plaie de l'humanité. Après le péché, qui est le suicide de l'âme, je ne vois rien que nous ayons autant à redouter que la folie, qui est la perte du souverain bien, de la raison. La mort est quelquefois un bien. Quand elle se présente à nous avec les caractères les plus effrayants, est-ce autre chose, après tout, que le changement d'existence? Mais mourir et vivre en même temps, sentir son âme forcément attachée à un corps qu'elle a cessé de diriger, ou plutôt qu'elle pousse de côté et d'autre, comme un cadavre mu par une machine secrète et qui exci-

terait partout la terreur..... Quoi de plus affreux! Aussi, je ne crois pas qu'il y ait une seule personne qui puisse regarder un fou sans éprouver je ne sais quel malaise intérieur qui nous avertit d'un grand dérangement dans l'ordre voulu de Dieu. Eh bien! cette folie, en quoi consiste-t-elle, si ce n'est dans l'hostilité de la raison qui en est atteinte contre la raison de la société. Le fou est un rebelle involontaire; la société s'en empare, et elle le contraint de penser et d'agir comme elle; si elle y parvient, elle le guérit. Mais la plupart du temps elle échoue dans son entreprise; et alors, du moins, elle entretient en lui la vie matérielle qui dure jusqu'à ce que l'âme malade ait usé misérablement ses organes.

CHAPITRE II.

La société est destinée à faire le bonheur de l'homme, et souvent elle fait son malheur.

Représentons-nous tous les hommes répandus sur la surface de la terre, comme les membres d'une immense famille dont Dieu lui-même est le père. Ce sont des frères étroitement unis par les liens sacrés de l'amour : il y en a d'ignorants, et leurs frères plus instruits les éclairent. Il y en a de faibles, et leurs frères plus forts les soutiennent. Il y en a de malheureux, et leurs frères plus heureux les consolent. Voyez-vous, au commencement de la carrière, une multitude innombrable d'enfants ouvrir pour la première fois les yeux

à la lumière et s'empresser de remplir les vides qui se font dans cette famille toujours détruite et toujours renouvelée, tandis que, à l'autre extrémité de la carrière, une multitude non moins considérable de vieillards ferment à la lumière leurs yeux épuisés, et disparaissent pour toujours. Ceux qui se trouvent au milieu de la carrière, tendant la main aux premiers, les accueillent avec allégresse; et, disant le dernier adieu aux seconds, ils s'en séparent avec une douleur profonde. La terre est la demeure des hommes, et le monde entier, leur domaine. Plusieurs parties de cet immense univers ont été placées à une distance infinie, et notre faible main est loin de pouvoir y atteindre; mais nous nous y élevons par la pensée, et nous en jouissons par la méditation. Au-dessus de la terre, la main de Dieu a élevé le firmament comme une tente admirable, et il y a attaché deux flambeaux, dont l'un nous éclaire pendant le jour et l'autre pendant la nuit. De temps en temps, les hommes, réunis dans la même pensée, élèvent leurs regards vers Dieu; ils voient tous les biens sortir continuellement de son sein et se répandre sur la terre. Des chants de reconnaissance s'échappent aussitôt de leurs poitrines et montent jusqu'au ciel. Le cœur immense de Dieu se dilate à la prière des hommes, comme le cœur d'une tendre mère se dilate aux cris de ses enfants, et de nouveaux biens

s'en répandent pour accroître encore le bonheur des hommes en excitant leur amour et leur reconnaissance.

Si telle était la société, elle serait sur la terre une image fidèle de la société céleste, et notre bonheur serait grand. Hélas ! ce n'est là qu'un rêve de l'imagination, et ce rêve n'a presque aucun rapport avec la réalité. Il y a, en effet, au cœur de la société, de grandes plaies qui continuellement la dévorent. Je vais en signaler quelques-unes ; et, par ce que j'en aurai dit, vous pourrez vous faire une idée des autres.

C'est à la société que Dieu a confié le dépôt sacré de la vérité destinée à éclairer tout homme venant en ce monde. Mais bientôt le dépôt s'altère entre les mains des hommes ; il se corrompt, et, à la place de la vérité qui éclaire et vivifie, nous ne voyons plus que l'erreur qui aveugle et donne la mort. En vain Dieu a mis partout sous les yeux de l'homme le symbole qu'il doit croire pour être sauvé. « Non, se sont écriés « quelques hommes que la passion dominait ; non, « telle n'est point la vérité, car c'est la négation de « notre bonheur, et le Dieu qui nous a créés ne peut « vouloir que nous soyons malheureux. » D'autres hommes, dominés par la même passion, ont répété ce langage, qui fut enfin adopté dans la société. Il a fallu de grands et continuels combats de la chair con-

tre l'esprit, pour que l'erreur, qui vient des hommes, prît la place de la vérité, qui vient de Dieu. Partout ces combats ont été livrés, et partout aussi l'erreur a plus ou moins prévalu contre la vérité. Entrez dans la cabane du sauvage; quel est le symbole que vous lui entendez répéter à son fils : « Invoque l'idole. — Dé-« pouille ton ennemi. — Quand ton vieux père com-« mencera à souffrir, empresse-toi de le débarrasser « de la vie. » Interrogez la nation païenne : là, tout est Dieu, excepté Dieu lui-même, suivant la pensée d'un profond historien, et l'homme qui avait été fait à l'image du Créateur emploie tous les moyens pour se rabaisser au niveau de la brute. Transportez-vous dans la société des Juifs que Dieu avait séparée avec tant de soins de toute autre société, pour que le dépôt de la vérité s'y conservât plus fidèlement : là, je vois bien que Dieu grava lui-même sa loi sur deux tables de pierres; mais je ne vois pas qu'il ait pu la graver dans les cœurs plus durs que la pierre. Et même dans la société chrétienne, que d'ignorance, que de préjugés, que d'erreurs! En vain l'Église répète aux fidèles le véritable symbole catholique, l'homme y ajoutera ou en retranchera quelque chose, et rarement il le transmettra intact à ses descendants. O vous qui fermez les yeux aux lumières de la vérité, retenez bien ceci : ce n'est pas votre âme seulement que vous plongez

dans les ténèbres de l'erreur; ce sont vos enfants et petits-enfants, et ce sera pour vous la cause d'une grande condamnation; car Dieu a donné aux enfants un cœur docile à la voix de leurs parents, et il leur est bien difficile de ne point écouter ceux dont la figure vénérable porte l'empreinte de la Divinité. Quelquefois une voix d'en haut les sollicitera intérieurement à secouer le joug de l'erreur. Leurs yeux commenceront à s'ouvrir à la lumière encore faible de la vérité, comme les yeux de l'homme profondément assoupi s'ouvrent le matin à la lumière douteuse du crépuscule. Alors ils se rappelleront l'enseignement paternel, et ils mourront dans la croyance erronée de leurs ancêtres plutôt que de mourir dans la foi de Dieu, leur premier père.

Une autre plaie de la société, également funeste à l'homme, c'est l'attachement excessif à la terre.

Quel bonheur pour les hommes, s'ils vivaient sur la terre comme des frères dans la maison paternelle! Ce serait véritablement l'âge d'or. Le tien et le mien seraient inconnus. La propriété de la terre restant à Dieu, tous en auraient également l'usufruit. L'homme, errant sur cette terre où Dieu l'a placé, ne rencontrerait point, comme il le fait aujourd'hui, ces mille barrières élevées de tous côtés, et qui lui disent sans cesse : « Arrête-toi ici, tu es un étranger. » Au

contraire, il pourrait passer d'une extrémité de la terre à l'autre, sans cesser d'être reconnu au sceau divin que le Créateur a gravé sur son front, et tous ceux qu'il rencontrerait sur son passage lui diraient, en lui montrant les fruits les plus beaux et les plus savoureux : « Ceci est à vous aussi bien qu'à nous-mêmes; prenez et mangez, car votre corps est épuisé. » Et, quand il voudrait séjourner dans quelque lieu, il irait frapper à la porte d'une cabane, élevée seulement pour garantir l'homme contre les ardeurs du soleil ou contre la férocité des animaux, puisque, dans notre hypothèse, l'homme ne serait point lui-même un animal féroce et le plus redoutable de tous; et, du fond de la cabane, une voix douce, comme est la voix d'un frère, lui répondrait aussitôt : « Cette demeure est à vous aussi bien qu'à moi; entrez et reposez-vous, car vos membres sont fatigués. » Il y aurait sans doute des hommes plus forts et plus intelligents que les autres; leur main robuste et habile embellirait, féconderait la terre, et en ferait sortir des fruits plus abondants; mais ces hommes se sentiraient suffisamment dédommagés de l'excédant de leur travail par la bienveillance de leur père et par la pensée qu'ils contribuent au bonheur de leurs frères moins forts ou moins courageux. Voyez-vous quelquefois le fils aîné, revenu du travail de la journée et tenant en main le dur morceau de pain noir,

porter un œil d'envie sur l'enfant mollement couché dans son berceau, et pour qui sont presque toutes les caresses de la mère? Il se dit, au contraire : « Le bonheur des miens, c'est aussi mon bonheur. »

Cette communauté de biens et de félicité entrait sans doute dans les desseins de Dieu, car c'est là l'état d'une famille sagement ordonnée; et Dieu voulait que le genre humain formât sur la terre une famille heureuse. Il en fut donc ainsi dès le commencement; mais bientôt les hommes se sont pervertis, et la corruption les a divisés; et, en se divisant, ils ont dû nécessairement se partager la terre. Autrement le plus grand nombre serait resté dans l'oisiveté, tandis que quelques-uns auraient travaillé avec excès pour subvenir aux besoins nombreux de la famille entière. Et ceux qui auraient refusé de travailler, abandonnés à tous les vices, auraient dévoré la substance de leurs frères sages et laborieux, et ils les auraient dévorés eux mêmes. De là, des désordres tels que le genre humain n'aurait pu subsister longtemps sur cette terre aride et ensanglantée. Dieu, qui est sage et qui veut toujours le bonheur de ses enfants, permit ce partage de la terre dont il n'avait fait lui-même qu'un seul domaine. Ainsi quand, dans une famille nombreuse, plusieurs enfants s'abandonnent à l'oisiveté et aux vices qui en sont les suites inévitables; quand ils me-

nacent de dévorer le fruit des travaux de leurs frères, pour arrêter ce désordre, un père sage s'empressera de partager son bien en différentes portions et d'assigner à chacun son travail et ses revenus.

« Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa « de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens assez « simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la « société civile. Que de crimes, de guerres, de meur- « tres, de misères et d'horreurs, n'eût point épargnés « au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou « comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gar- « dez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus « si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la « terre n'est à personne! Mais il y a grande apparence « qu'alors les choses en étaient déjà venues au point « de ne pouvoir plus durer comme elles étaient (1). »

Ainsi que nous l'avons dit, le partage de la terre était devenu nécessaire, et Rousseau lui-même en convient. Cependant ce partage, qui avait pour but d'arrêter de grands désordres et la destruction même du genre humain, devint aussi la source de crimes, de guerres, de meurtres, de misères et d'horreurs de tout genre. Désormais, regardant la terre comme sa propriété, l'homme s'y attacha davantage, et il la cultiva

(1) Sur l'origine et les fondements de l'inégalité.

avec plus de soin. La richesse et la fécondité de la terre augmentant en raison des soins qui lui étaient prodigués, il s'y attacha de plus en plus. Le regard de l'homme, toujours incliné vers la terre, cessa bientôt de s'élever au ciel. Dieu avait dit à l'homme : « La terre est ta mère nourricière. » Et il la regarda comme une mère véritable, et il oublia le sein d'où son âme était sortie. Parce que l'homme aima passionnément la portion de terre qui lui était échue en partage, et qu'il ne pouvait se rassasier de ses fruits, il aima aussi l'héritage de ses frères, qui produisait les mêmes fruits, et il le convoita. Il se fit des échanges et de honteux trafics. Ce que l'homme ne pouvait obtenir par convention ni par ruse, il essaya de l'obtenir par violence. Il arracha le fer du sein de la terre, d'où il ne devait tirer que le pain destiné à le nourrir, et il l'enfonça dans le sein de ses frères qui s'opposaient à ses convoitises et à ses envahissements ; et la terre qu'il devait arroser de ses sueurs, il l'arrosa du sang d'autrui. Il y eut des hommes qui s'enfoncèrent, par tous les sens, dans les jouissances terrestres, tandis que d'autres, dépourvus des choses les plus indispensables, sollicitèrent quelques miettes de pain pour apaiser leur faim et de misérables haillons pour couvrir leur nudité. Ceux qui n'avaient pas de quoi soutenir leur vie se vendirent ; et, de peur que sa proie ne lui échappât,

l'acquéreur l'enchaîna ; et ceux qui n'avaient pas voulu être les serviteurs de Dieu devinrent les esclaves des hommes.

Comme les individus s'étaient divisés, les nations aussi se divisèrent ; et comme il y eut des individus qui convoitèrent l'héritage de leurs frères et qui s'en emparèrent par convention, par ruse ou par violence, il y eut aussi des nations qui convoitèrent l'héritage des autres nations, et qui s'en emparèrent par convention, par ruse ou par violence. De là surtout, que de crimes, que de misères, que d'horreurs ! Comme il y eut des individus chargés de chaînes, mis à mort, il y eut aussi des peuples chargés de chaînes, mis à mort. Tantôt c'est un roi qui traîne au loin son peuple comme un torrent dévastateur. Suivez-le à sa trace de sang, et dites-moi, si vous le pouvez, tous les maux qu'il cause à la terre. Tantôt ce sont ces nations elles-mêmes qui s'arment les unes contre les autres. Quand elles se sont rencontrées, elles se choquent avec un fracas épouvantable, et le duel ne finit souvent que par la mort de l'une de ces deux nations, et quelquefois par la mort de l'une et de l'autre. Vous qui lisez ces pages, fouillez la terre à l'endroit même où vous êtes actuellement, fouillez-la dans mille endroits différents, et partout vous trouverez, à une distance plus ou moins profonde, les restes de quelques sociétés dé-

truites, sur lesquelles nous reposons tranquillement, de même que, dans mille ans peut-être — c'est beaucoup pour l'humanité — d'autres hommes reposeront tranquillement sur les restes de notre société détruite.

O homme! regarde : tu ne touches la terre que par la partie la plus reculée de toi-même, tu l'effleures, pour ainsi dire, en passant, et tu voudrais y enfouir ton cœur!.... Elle est belle, sans doute, et les fruits qui sortent de son sein sont délicieux. Eh! que sera donc pour toi la possession de celui qui, d'une seule parole, l'a jetée, comme en se jouant, dans l'espace?...

La société est l'image de la famille. Comme dans la famille il y en a qui commandent et d'autres qui obéissent, il en est ainsi dans la société. Un roi et des sujets, ou, si vous l'aimez mieux, un père et des enfants, et, entre ces deux termes extrêmes, une infinité de moyens termes qui impriment aux inférieurs la direction sage et forte donnée par les supérieurs, et qui font remonter vers les supérieurs le tribut de reconnaissance que leur paient en échange les inférieurs, voilà l'essence de toute société. La société générale se divise en une infinité de fractions plus ou moins considérables, qui sont autant de sociétés véritables, et qui elles-mêmes se subdivisent à leur tour; et ce que nous avons dit être l'essence de toute société se trouve par conséquent dans chacune de ces sociétés

particulières. Cette gradation de pouvoir n'est pas seulement utile, elle est nécessaire ; et si elle pouvait être retranchée, vous verriez aussitôt la société se dissoudre. Mais, comme il n'y a rien de si avantageux que la misérable nature de l'homme ne tourne à sa perdition, voici ce qui arrive : chacun de nous fait partie de la société dans laquelle il est né, et il appartient encore à plusieurs de ces sociétés particulières dont se compose la société générale. Or, à peine l'homme a-t-il pris rang dans ces sociétés, qu'une voix lui crie : Sois le premier ! Ses parents, ses amis, tous ceux qui lui portent quelque intérêt, font, à chaque instant, retentir à ses oreilles ce cri poussé d'abord par son amour-propre : Sois le premier ! Et ce cri irrite de plus en plus son ambition, l'une des plus terribles passions qui se trouvent au cœur de l'homme.

La raison commence à peine à se développer en lui, et déjà il fréquente ces écoles publiques où l'enfance et la jeunesse se livrent avec ardeur à l'étude des beaux-arts. Sois le premier! lui crie-t-on aussitôt. Et son cœur novice dévore avidement le poison qui le ronge quelquefois jusqu'à la fin. L'élève cherche donc tous les moyens de s'élever aux premières places. Ses condisciples, ses amis, deviennent aussitôt ses concurrents, ses ennemis ; et cette rivalité haineuse ne s'éteint souvent qu'à la mort. L'enfant a grandi : c'est un

homme. Aiguillonné par la gloire de ses premiers triomphes ou par la honte de ses défaites, il s'élance avec ardeur dans la carrière qui s'ouvre devant lui. Sois le premier! lui crie-t-on encore de toutes parts; et ce cri n'est que trop bien entendu. Il s'est exalté, il s'irrite. De quelque côté qu'il se tourne, il rencontre des concurrents nombreux et puissants; et il cherche à les renverser, à les fouler aux pieds. Cela s'appelle une noble émulation; et ce n'est la plupart du temps qu'une funeste rivalité. Chose étonnante! la société irrite encore l'ambition de l'homme, en lui montrant ses distinctions, dans le temple, en présence de la mort qui détruit le puissant aussi bien que le faible, sous les yeux de Dieu, devant qui toute grandeur n'est que néant.

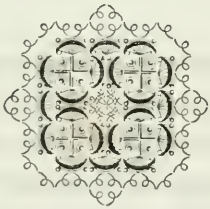
Malheur à la société où l'ambition est trop fortement irritée ! tous les membres dont elle se compose voudront s'élever aux premières places, et quelques-uns y parviendront. Sortis souvent des derniers rangs, on les voit s'élever avec une rapidité extraordinaire; rien ne peut s'opposer à leur avancement; si quelque obstacle se rencontre, ils le renversent; quand ils sont aux premiers rangs de leur société, pour se grandir encore, ils s'efforcent de grandir la société qu'ils dominent; et ils l'élèvent, comme ils se sont élevés eux-mêmes, c'est-à-dire sur les ruines de tous ceux qui

aspirent à la supériorité. Ainsi, cette société vivra dans une agitation générale et continuelle; et parce que toute agitation violente n'est pas durable, elle ne tardera pas à périr ou à revenir à une vie nouvelle, après avoir passé par des crises terribles.

Un ministre de l'instruction publique, placé, par sa charge, à la tête de la jeunesse française, disait, il y a quelques années, à la distribution des prix du grand concours : Aucune place n'est interdite à votre ambition. Ce que disait Alexandre mourant à ses généraux, qui le priaient de désigner son successeur, nous vous le disons à tous : « Au plus digne! » C'est là sans doute une belle parole, mais je ne sais si elle n'est pas plus funeste que salutaire. Puisque l'exemple d'Alexandre a été cité, voyons ce qui arriva dès qu'il eut fermé les yeux : chacun de ses généraux prétendit à la première place; ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres; de cette puissance incompréhensible fondée par le génie ambitieux du grand conquérant, bientôt il ne resta plus rien que le triste mais glorieux souvenir.

Quoi donc! est-il défendu d'aspirer aux premières places? Non; pourvu que nous n'oubliions jamais les paroles de Jésus à ce sujet. Il s'était élevé une contestation entre ses disciples pour savoir quel serait le premier parmi eux. Ce conquérant des âmes

les appela à lui, et il leur fit cette réponse, bien supérieure à celle d'Alexandre : « Vous savez que les princes des nations les dominent, et que les grands exercent sur eux leur pouvoir ; il n'en sera point ainsi parmi vous : que celui qui voudra être le plus grand soit votre serviteur ; que celui qui voudra être le premier soit votre esclave. » Comprenez-vous la profondeur de ces paroles, vous qui êtes placés au-dessus de vos frères? Voulez-vous ne point exciter leur envie? Que votre grandeur soit un esclavage, et votre puissance une immolation.



CHAPITRE III.

État de la société avant Jésus-Christ.

Si nous considérons le genre humain dans son ensemble, nous le voyons sortir d'une source empoisonnée, et se répandre de tous côtés comme un torrent qui ravage la terre au lieu de la féconder et de l'embellir. Il n'y a encore que quelques hommes en ce monde, et déjà l'un d'eux a plongé sa main dans le sein de son frère. La terre n'est, pour ainsi dire, qu'une solitude, tant le nombre de ses habitants est peu considérable, relativement à son immensité; cependant nous voyons les hommes trop à l'étroit, vu

leur aveugle ambition, se précipiter avec acharnement les uns contre les autres, se dépouiller, se charger de chaînes, se détruire. Quoique la mort ait été appelée sur la terre par le péché, quoique ses coups aient été rendus de plus en plus fréquents par la perversité toujours croissante des hommes, ils se multiplient pourtant avec une rapidité extraordinaire; plus ils se multiplient et plus ils se concentrent. Leur faiblesse, les besoins nombreux qui les assiégent, je ne sais quelle voix secrète de la nature qui les appelle à vivre en société, tout contribue à les réunir. Mais, hélas! plus ils se rapprochent, et plus ils se corrompent. Il n'y a que quelques siècles que l'homme est sur la terre, et déjà il est parvenu à ce point d'aveuglement, de perversité et de misère, que Dieu se repent de l'avoir créé, et veut le perdre par un déluge universel. Poussés par le souffle de la colère céleste, les flots de la mer franchissent impétueusement la barrière que, jusqu'ici, une puissance surhumaine leur avait ordonné de respecter, et, en peu de temps, ils ont entièrement bouleversé la terre coupable. Nous trouvons, de tous côtés, des preuves irrécusables de cette catastrophe, dont le souvenir a été d'ailleurs apporté jusqu'à nous par la tradition des peuples.

Un seul homme fut miraculeusement préservé avec

les siens de la destruction générale : Noé avait trouvé grâce devant Dieu à cause de sa justice; cependant il y avait en lui le germe du mal ; et bientôt la terre fut chargée d'habitants , et plus encore, de crimes et de calamités ; je ne sais même si la perversité humaine ne devint pas plus grande qu'avant le déluge. Dieu, irrité des crimes de la terre, l'abandonne à elle-même, et quelquefois la punit. Il avait promis d'épargner désormais le genre humain ; cependant, que de châtiments encore! et qu'ils sont terribles, les coups que sa main ne cesse de frapper pour rappeler à lui l'homme coupable! Tantôt le feu du ciel dévore les malheureux enfants d'Adam ; tantôt la terre , comme frappée de malédiction, semble ne pouvoir plus nourrir ses habitants ; ou bien, impatiente de soutenir un pareil fardeau, elle s'agite, elle s'entr'ouvre et les engloutit. Tantôt il sort des abîmes de la colère céleste je ne sais quel poison caché qui, dans un instant, dessèche la vie. Quelquefois les individus , les peuples s'arment les uns contre les autres, et, conduits sans le savoir par la main de la justice divine, ils s'infligent à eux-mêmes les châtiments qu'ils ont mérités. Il y a des lieux où les hommes se réunissent en plus grande quantité ; et, là aussi, il se commet beaucoup plus de crimes ; là, il y a plus de misères et de calamités. Babylone, Ninive, Sardes, Sidon, Tyr, Thèbes, Athènes, Carthage, Jérusalem,

que les hommes appellent la sainte; quels noms dans l'histoire! et sur le globe, quelles taches! Quand la main de l'homme, fouillant aux lieux où furent ces villes, vient à découvrir quelques débris, on les regarde avec étonnement. Si les larmes répandues, le sang versé, si la corruption, si les crimes de tout genre laissaient aussi des vestiges, l'homme, en les découvrant, reculerait épouvanté.

Quatre nations se font surtout remarquer dans l'histoire : l'Égypte, par sa sagesse; la Grèce, par sa liberté; Rome, par sa puissance; la Judée, par sa religion. Or, sans nous laisser tromper par les apparences, si nous soulevons hardiment le manteau de leur gloire, et si nous les considérons dans leur honteuse nudité, il nous sera facile de comprendre ce qu'elles ont été.

La réputation de sagesse que l'Égypte s'était acquise ne fut pas sans fondement. C'est en Égypte que le législateur des Juifs fut formé dans les sciences humaines, avant de l'être, par l'Esprit-Saint, dans la science divine. C'est là que les plus sages des Grecs, Solon, Thalès, Pythagore, Eudoxe, Platon étaient venus s'instruire des traditions religieuses, ainsi que Plutarque nous l'apprend. Mais, hélas! la vérité n'y était connue que d'un petit nombre de sages, la plupart renfermés dans le temple; et le reste de la nation était

le jouet du plus stupide aveuglement. Le crocodile, l'ibis, le singe, le chien, le chat, les animaux les plus ridicules et les plus sauvages étaient devenus l'objet de leur culte. La vénération qu'ils avaient pour ces sortes de divinités était si profondément enracinée dans leurs cœurs, qu'ils auraient mieux aimé renoncer à la vie que d'y manquer en quelque chose. Tout le monde sait qu'étant sur le point d'engager le combat, et ayant vu, à la tête de l'ennemi, des animaux qu'ils regardaient comme sacrés, ils aimèrent mieux renoncer à la victoire, que de s'exposer à blesser leurs dieux. Qui se serait imaginé que, parmi les hommes, le chat dût trouver des martyrs? Personne n'ignore la vénération particulière qu'ils avaient pour le bœuf Apis, et le culte qu'ils lui rendaient. Les objets inanimés recevaient aussi leurs adorations; et, comme le dit spirituellement un poëte latin (1), cette pieuse nation avait le bonheur de voir ses divinités croître dans ses jardins. De pareilles absurdités devaient nécessairement passer des croyances dans les actions, et dégénérer en cruauté. C'était un crime de couper un légume, d'égorger un chevreau, et il était

(1) Porrum et cæpe nefas violare, ac frangere morsu.
O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
Numina! Lanatis animalibus abstinet omnis
Mensa; nefas illic fœtum jugulare capellæ:
Carnibus humani vesci licet. JUVENAL.

permis de se nourrir de chair humaine. On ne saurait trop louer le respect des Egyptiens pour les traditions et pour tout ce qui tenait à l'antiquité, leur vénération pour les morts, qui les porta à immortaliser des cadavres, si je puis m'exprimer ainsi. Ce que nous devons admirer encore, c'est l'habitude où ils étaient de faire subir un jugement sévère aux rois avant de leur accorder les honneurs de la sépulture. Ces rois, cependant, ne s'élevèrent pas, pour cela, à une haute sagesse. La crainte des jugements de Dieu est souvent une digue impuissante contre l'entraînement des passions; que sera donc le jugement de l'homme porté sur un peu de poussière?

De tous ceux qui ont régné en Égypte, le plus célèbre est Sésostris. Maître de toute l'Égypte, il ne sentit point son ambition satisfaite. Il dompta les Éthiopiens et les Troglodytes; il s'empara de la Phénicie, de l'île de Chypre et de plusieurs des Cyclades; il envahit et pilla l'Asie jusqu'au delà du Gange. Bientôt il tourna ses armes contre les Scythes et les Thraces. Dans l'enivrement de ses victoires, il s'oublia jusqu'à faire traîner son char par les rois qu'il avait vaincus. O justice! Dieu permit que les chefs des peuples fussent abaissés à la condition des bêtes par le plus renommé de tous les rois de cette nation, qui n'avait pas rougi d'élever les bêtes à la condition de dieux.

Chargé de gloire et d'ennui, Sésostris prit la vie en dégoût ; et bientôt celui qui avait ôté l'existence à tant de malheureux se l'ôta encore à lui-même. Tel fut le grand Sésostris. Apprenons de lui à connaître les autres. Aux yeux de la plupart de leurs rois, les Égyptiens étaient des esclaves dont l'inaction était redoutable, et qu'il fallait appliquer à des travaux gigantesques. De là ces immenses labyrinthes, ces statues colossales ; de là ces lourdes pyramides que la vanité enlève aujourd'hui, à grands frais, des lieux où la vanité croyait les avoir établies pour toujours. Les peuples voient avec étonnement passer au milieu d'eux ces monts, témoins de ce qui fut autrefois, sans pouvoir en obtenir aucun renseignement certain, pas même sur leur destination.

Oh ! que d'hommes ont vécu et sont morts profondément aveugles dans cette Égypte que nous appelons la terre des sciences et de la sagesse !

Actuellement, considérons la Grèce. On n'y parle que de liberté, et j'y vois partout l'esclavage : esclavage sous le toit domestique, esclavage dans la cité, esclavage dans la nation entière.

O Grec inconséquent et volage ! tu m'assures que l'attentat à la liberté est le plus grand de tous, et si j'entre dans ta maison, je la vois remplie d'esclaves. Puisque la liberté est le premier des biens, le seul

dont l'homme ne puisse se passer, pourquoi donc en avoir dépouillé tant de malheureux que je vois enchaînés à la liberté. Mais ce n'est pas assez d'acheter et de vendre l'homme, de l'échanger contre de vils animaux, tu ne fais aucune difficulté de l'égorger, de le dégrader, pour mieux assouvir tes passions. — Ce ne sont pas des Grecs, as-tu dit. — En sont-ils moins des hommes? D'ailleurs ta femme, tes enfants, ne sont-ils pas privés également de cette douce liberté que tu voudrais t'arroger exclusivement à toi-même. Cette autorité absolue, ce droit de vie et de mort que je te vois exercer dans ta maison, n'est-ce pas le droit du plus fort? et le droit du plus fort, n'est-ce pas la tyrannie? Mais toi-même, es-tu libre véritablement? Tu le dis, tu te l'imagines peut-être; et il n'en est rien. Esclave de tes passions dans ta maison, tu es, dans la cité, l'esclave des passions de tous tes concitoyens.

Le gouvernement de la cité change de forme à chaque instant; mais, dans l'inconstance perpétuelle de ses institutions, tu ne fais que changer de joug et traverser en tous sens la tyrannie, tantôt asservi à un seul, tantôt asservi à une multitude de petits tyrans, dont chacun apporte au pouvoir la somme de sa cruauté. Des complots, des séditions, des massacres, voilà l'occupation ordinaire des villes de la Grèce. Chaque ville est divisée en plusieurs factions qui se soulèvent au souffle

des passions, comme les flots de la mer au souffle de la tempête. Chaque parti triomphe et succombe tour à tour, et l'exil est la plus douce condition que puissent attendre les vaincus. En vain tu aurais rendu les plus grands services à tes concitoyens, en vain tu aurais toujours suivi le parti de la justice et de l'honneur, ne te crois pas pour cela à l'abri du danger. Après avoir vaincu les Perses à Marathon et repoussé les chaînes que ces barbares apportaient à la Grèce, Miltiade mourut en prison, chargé de chaînes par ses concitoyens. Thémistocle, qui avait eu la même gloire, fut également condamné; et, plus malheureux encore que ce dernier, sous un rapport, il mourut loin de sa patrie. Aristide, qui avait sauvé ses concitoyens et qui les avait sagement gouvernés, fut envoyé en exil, parce que les Athéniens s'ennuyaient de l'entendre appeler le Juste.

La cité du moins sera-t-elle glorieuse et libre, tandis que ses enfants s'immolent à son bonheur? Une haine furieuse soulève les villes contre les villes, les États contre les États. Aujourd'hui, c'est Sparte qui triomphe, favorisée par la fortune ou par le génie de ses généraux et le courage de ses soldats. Après avoir foulé aux pieds sa rivale abattue, et l'avoir, en tous sens, chargée de chaînes, elle va se reposer dans sa gloire. Athènes, longtemps humiliée, se relève peu à

peu; et, remplie de force et de courage, elle va bientôt imposer à presque toutes les villes de la Grèce les chaînes dont elle fut chargée elle-même. Chaque ville triomphe tour à tour, et la ville vaincue porte la peine de sa défaite présente et de ses anciens triomphes. Lisez l'histoire de cette nation célèbre, lisez la vie de tous les hommes illustres qu'elle a produits, et vous verrez si notre peinture a été fidèle.

Elle n'a pas même la consolation de conserver toujours intacte son indépendance nationale. Deux fois les Perses se sont précipités sur elle avec des forces immenses. La Grèce les a repoussés avec gloire; mais ce ne fut pas sans un épuisement profond. Un ennemi plus redoutable se prépare : c'est l'indomptable armée des Macédoniens. Dans toute la Grèce, à Athènes surtout, il se fait de grands mouvements; le bruit des orateurs, dont chacun parle en sens contraire, empêche encore d'entendre le bruit des fers que l'ennemi apporte à la Grèce. Il approche cependant. Tout cède à ses efforts, et bientôt la main puissante du conquérant impose des chaînes à ce peuple bavard.

Oh! que d'hommes ont vécu et sont morts esclaves dans cette Grèce que nous appelons la terre de la liberté!

Avant de considérer ce que fut en réalité la force du peuple romain, voyons d'abord quel usage il en fit.

Le citoyen avait droit de vie et de mort sur ses enfants, et il usait sans scrupule de ce droit barbare. Au nom de la patrie, il eût immolé sœur, frère, père, mère, épouse, enfant, tout ce qu'il avait de plus cher au monde. Horace immole sa sœur coupable d'avoir pleuré un ennemi de Rome. Un sénateur apprend que son fils va rejoindre Catilina; il l'attend. « Ce n'est point, dit-il, pour combattre la patrie que je t'ai engendré, mais pour la défendre! » Et il le livre à la mort. Deux Brutus sont à jamais célèbres dans les fastes de Rome, l'un pour avoir immolé ses enfants à la patrie, et l'autre, son père. Si nous voulons savoir au juste quel cas ce farouche citoyen faisait de la vie d'un homme, nous devons nous rappeler la manière dont il traitait ses esclaves. Il jouait avec eux comme l'enfant avec ces figures de plâtre ou de bois que l'on met entre ses mains pour satisfaire ses caprices. Quand ces malheureux étaient épuisés de fatigues, on les jetait, pour les délasser, dans des souterrains infects, où l'air pénétrait à peine. Dès qu'ils ne pouvaient plus travailler, on les envoyait mourir de faim sur une île du Tibre, ou bien on les jetait tout vivants dans les viviers pour engraisser les murènes. Que dis-je! l'homme était devenu si vil aux yeux de l'homme, qu'on le tuait pour donner plus de vérité aux représentations tragiques, pour égayer les festins, pour passer le temps.

Rome traitait les peuples vaincus comme le citoyen traitait ses esclaves. Elle leur imposait les plus dures conditions, elle les immolait sans raison, pourvu que la voix de ses intérêts ou de sa passion le lui conseillât. Tout le monde sait de quelle manière terminait ses harangues, Caton, le plus juste des Romains, Caton plus juste que les dieux de Rome (1) : *Donc il faut détruire Carthage !* Et ce qui nous surprendrait davantage encore, si quelque chose pouvait nous surprendre de la part de ce peuple, c'est qu'un pareil vote ait été adopté.

Assurément il y avait dans le peuple romain les éléments d'une force extraordinaire ; mais il y avait aussi les éléments d'une grande faiblesse ; et si, dès le commencement, les nations voisines ne l'eussent attaqué, si sa propre ambition ne l'eût de bonne heure porté à la conquête, il se serait en peu de temps exterminé lui-même. « La guerre seule, dit un éloquent écrivain, suspendait les dissensions intestines, et la passion du pouvoir cherchant et trouvant au dehors toujours de nouvelles jouissances, Rome subsista pendant que la terre lui fournit des nations à conquérir. Mais l'univers une fois vaincu, chaque Romain prétendit régner sur l'univers, et d'affreuses commotions ébranlèrent l'empire jusque dans ses fondements. Il s'était défendu

(1) Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni. (Lucan.)

contre tous les peuples, il ne put se défendre contre lui-même, contre sa constitution, contre la doctrine qui en était la base; et c'est alors que se dévoilèrent pleinement, pour l'éternelle instruction de la société, les effroyables secrets de la souveraineté de l'homme. Je ne sais quelle haine furieuse, sortant impétueusement du cœur humain et entraînant avec elle tous les crimes, se déborda sur cette nation, condamnée par le ciel à se punir elle-même. Comme ces criminels qu'on exécute sur le lieu de leur délit, ses armées, conduites par la main de Dieu, allaient au loin subir leur jugement dans les lieux qu'elles dévastèrent, et il n'y eut pas un coin de l'empire où la Providence ne forçât ces farouches adorateurs de la liberté de laisser des monceaux d'ossements, comme des monuments de la sagesse et de la félicité du peuple-roi.

« Mais ce ne fut pas seulement sur le champ de bataille et dans la fureur des combats que les citoyens tombaient sous le glaive des citoyens : des listes sanglantes, appendues aux portes du sénat, aux murs des temples, annonçaient chaque jour à des milliers de Romains que le vainqueur leur ordonnait de mourir. On vit même, à cette époque épouvantable, les chefs des factions se céder mutuellement la vie d'un ami, d'un parent, d'un frère, et spéculer sur les proscriptions. La soif de l'or se joignant à la soif du pou-

voir, on vendait le meurtre, on trafiquait de la mort. Enfin l'empire, fatigué de discordes, vint se reposer dans le sein du despotisme militaire, et quelques monstres dévorèrent tranquillement ce peuple, qui avait dévoré le monde (1). »

Oh ! que d'hommes ont vécu et sont morts misérablement chez ce peuple que nous appelons le peuple-roi !

Il semble que, pour faire éclater davantage sa puissance et sa miséricorde, Dieu ait choisi à dessein un peuple inconstant et rebelle. Il le conduit dans le désert, comme une tendre mère conduit son enfant ; il lui donne sa nourriture, il pourvoit à tous ses besoins, et, tandis que la nuée miraculeuse le précède, tandis que le pain céleste tombe pour lui sur la terre, ce peuple au cœur dur s'abandonne aux murmures et à la révolte. Pour lui, Dieu promulgue sa loi au haut du Sinaï, il la grave sur deux tables de pierre, et, placé au pied de la montagne, le peuple se prosterne devant le veau d'or. Gouverné par des juges, puis par des rois, il oublie à chaque instant le Dieu qui sans cesse a la main levée sur lui pour le récompenser ou le punir. Bientôt la force est rendue à ceux qu'il a si facilement vaincus ; aux guerres du dehors viennent se joindre les dissensions intestines ; ce peuple aveugle se tourne contre

(1) Essai sur l'indifférence.

lui-même ; il se déchire de ses propres mains. L'immoralité est sur le trône ; le manteau royal est taché de sang ; l'impiété est dans le lieu saint ; une voix qui n'a rien de mortel vient de se faire entendre ; c'est la voix du prophète. Tantôt avec une inexprimable douceur il invite Jérusalem à revenir au Seigneur son Dieu ; mais ces tendres accents ne peuvent faire aucune impression sur un cœur endurci ; puis, tout à coup, changeant de langage et révélant la colère du Seigneur : « Vos prophètes seront dévorés par le glaive et la faim ; les peuples à qui ils s'adressent, frappés aussi par la faim et le glaive, seront étendus dans les rues de Jérusalem ; et personne ne leur donnera la sépulture..... Comment donc est devenue déserte la cité pleine de peuple, la reine des nations ; les pierres du sanctuaire ont été traînées dans la boue. » Ces lugubres prophéties ne font qu'irriter Jérusalem, au lieu de la rappeler à son Dieu ; elle persécute les prophètes qui lui sont envoyés, et, comme la mort seule peut arrêter en eux l'impulsion de l'esprit qui les anime, elle les livre impitoyablement à la mort. Pressé de tous côtés par ses ennemis, sans guide pour l'éclairer et le défendre, le peuple est abattu, foulé aux pieds, et tout son corps n'est qu'une plaie. Dieu lui-même veut le presser sous ses ailes, pour le ranimer, pour le défendre contre les traits ennemis, et l'ingrat se refuse à cet excès d'amour.

Plusieurs fois ce peuple coupable a été chargé de chaînes et traîné honteusement en captivité. Peu après, tournant vers le ciel un regard suppliant, il revenait à Jérusalem; mais, chargé des dons de Dieu et sentant encore le poids de ses vengeances, il retombait dans ses mêmes fautes, que les mêmes châtiments suivaient aussitôt. A la fin, ce n'est plus seulement un prophète que Dieu envoie à son peuple, c'est son propre Fils, et ce Fils est traité comme l'ont été les prophètes. Il fut cruellement persécuté, condamné, mis à mort. Dès ce moment, la colère de Dieu déborda sans retenue sur la Judée. Les Romains, chargés d'exécuter la sentence de mort prononcée contre le peuple déicide, sont appelés. Ils s'avancent, ils entourent Jérusalem et la pressent de toutes parts. Les Juifs entendent le sifflement de la flèche redoutable qui déjà fend les airs et va les atteindre. Ils se lèvent, ils s'agitent; ils auraient pu fuir, mais ils ne l'ont pas fait; on dirait qu'une main puissante les retient, pour qu'ils subissent leur condamnation au lieu même où le crime fut consommé. Le siége est poussé avec ardeur; le fer, le feu, la famine, la peste, tous les moyens de destruction agissent à la fois contre Jérusalem. Remparts, maisons, temple, femmes, vieillards, enfants, tout est dévoré dans cette ville autrefois si florissante. Jamais désolation si grande ne

s'était vue depuis le déluge, et ne se verra, sans doute, jusqu'au jour de la destruction du monde entier; qu'on en juge par un seul trait : il y eut des mères qui dévorèrent leurs enfants! Ceux qui échappèrent à la destruction furent chargés de chaînes et traînés en captivité; leurs descendants infortunés sont encore au milieu de nous. Partout repoussés et méprisés, ils se pressent partout, ils résistent à l'opprobre, aux persécutions de tout genre; errants et vagabonds comme Caïn, à cause du sang qui a été versé, ils osent à peine relever leurs fronts que la foudre a frappés.

Oh! que d'hommes ont vécu coupables et malheureux chez ce peuple que nous appelons le peuple de Dieu!

CHAPITRE IV.

État de la société depuis Jésus-Christ.

Mille fois la parole divine frappa l'oreille de l'homme sans pouvoir conserver sur la terre la vivifiante vérité, pas même dans la Judée. Cependant le Verbe de Dieu s'est fait chair, il a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire ; c'était la gloire du Fils unique de Dieu, plein de grâce et de vérité.

Il est encore incliné dans la crèche qui lui servit de berceau, et déjà les bergers et les mages, c'est-à-dire des hommes placés aux deux extrémités de l'échelle sociale, se sont prosternés devant lui. C'est un enfant, cependant il étonne les docteurs par la profondeur de

ses questions et par la sagesse de ses réponses. Après s'être préparé dans la retraite à l'importante mission qu'il est venu remplir sur la terre, il paraît enfin au milieu des hommes, annonçant la vérité et pratiquant la vertu. Quel langage! et comme il est supérieur au langage ordinaire des hommes! Quelle simplicité touchante! Quelle incompréhensible sublimité! Quelle force et quelle irrésistible douceur! Il y a plus de dix-huit siècles que les paroles recueillies dans l'Évangile sont sorties de sa bouche; vous les avez entendu prononcer bien des fois; sont-elles une seule fois répétées devant vous sans que vous sentiez quelque chose de divin qui va au cœur et qui vous subjugue? Quelles actions! et combien elles sont supérieures aux actions des autres hommes! Quelle affabilité et quelle grandeur! quelle douceur et quelle fermeté! Oh! combien tous ceux que nous appelons les grands, les sages de la terre me paraissent petits, si je les compare au Is Fide Marie! Il est en rapport avec les enfants et les vieillards, avec les ignorants et les savants, avec les pauvres et les riches, et il attire à lui tous les cœurs, excepté les cœurs orgueilleux, que son humilité repousse. Il passe successivement par les conditions diverses dans lesquelles l'homme peut se trouver ici-bas. Il est tantôt dans l'abondance, tantôt dans le dénûment absolu de toutes choses, tantôt dans

l'élévation, tantôt dans l'abaissement. De Jérusalem, où il est exalté par le triomphe, il se rend au village de Gethsémani, où son âme est triste jusqu'à la mort, et partout il conserve un calme parfait. Les joies et la tristesse, qui entrent si profondément dans le cœur de l'homme, ne font qu'effleurer le sien. Non, ce n'est point là l'homme tel que nous le connaissons. C'est véritablement le Fils de Dieu, et si j'avais quelque doute sur sa nature, ce ne serait que sur sa nature humaine. Cependant, sa carrière est terminée; assez longtemps il a donné aux hommes l'exemple de toutes les vertus, il n'a plus qu'une épreuve, mais c'est la plus terrible de toutes; il est élevé en croix, son sang coule sur la terre, que n'ont pu laver les eaux du déluge, et la terre aussitôt a tressailli.

Jésus n'avait encore appelé qu'un petit nombre d'hommes à la croyance des vérités qu'il était venu annoncer à la terre, à la pratique des vertus dont il avait donné l'exemple. Parmi ses disciples, douze ont été choisis pour continuer sa divine mission. Ce sont des ignorants qui vont instruire les savants, de pauvres pêcheurs qui apportent aux riches les trésors de la grâce, des hommes faibles et sans art qui entreprennent de dompter toutes les puissances de ce monde. Régénérés dans le sang du maître qu'ils ont trahi ou abandonné, ils s'élancent du pied de la croix,

sans autres armes que la parole. Chaque pas qu'ils font sur la terre est un pas de géant ; ils sont, pendant leur mission, les dépositaires de la puissance divine ; et, de tous les prodiges dont Dieu honore leur foi, le plus frappant est la sainteté de leur vie. Les persécutions de tout genre s'élèvent contre eux et contre ceux qu'ils ont convertis, mais les persécutions ne font qu'accélérer les progrès du Christianisme naissant. Chaque prédicateur de ces temps héroïques est à une nation entière ce qu'un prédicateur est aujourd'hui à un individu. Les hommes, les peuples accourent en foule au baptême, et quelquefois au martyre.... O merveille! le sang des martyrs est une semence de chrétiens, suivant l'énergique expression de Tertullien : plus les chrétiens sont persécutés, mis à mort, plus ils sont nombreux. L'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel.

Ces successeurs du Christ, ces hommes que nous pouvons sans blasphème appeler divins, puisqu'ils étaient la reproduction de leur divin maître, les apôtres enfin furent enlevés au monde, après avoir, à l'exemple de Jésus, arrosé la terre de leur sang. D'autres hommes leur succèdent. La grâce est moins abondante en eux et la force moins grande ; mais ils suppléent à la force par le nombre, à l'illumination de l'esprit par une étude de toute leur vie.

Ils sont répandus partout, répétant les paroles divines de Jésus, reproduisant ses actions saintes. Ainsi, la société que le régénérateur a fondée d'abord en Judée, que les apôtres ont propagée parmi les nations, est établie par toute la terre, et elle s'y conservera jusqu'à la consommation des siècles.

Mais ne voyons-nous pas dans cette société les mêmes plaies qui ont ravagé la société païenne? Quelques individus ont été sans doute régénérés dans le Christ. Quant à la société, n'est-elle pas à peu près aujourd'hui ce qu'elle était autrefois?

Évidemment, non. Il y a, je le sais, de grands désordres dans la société que nous appelons chrétienne; et cela est facile à expliquer. Aux temps de Jésus et des apôtres, il n'y avait pour ainsi dire que des saints dans l'Église, parce qu'il n'y avait que de véritables chrétiens. La foi seule, et une foi profonde, les appelait et les retenait au pied de la croix. Il y avait dans cette foi le germe de toutes les vertus; et ce germe divin se développait rapidement, fécondé par la grâce. Bientôt cette société s'est étendue. Elle a embrassé la terre; et le monde entier y est entré avec son aveuglement et ses vices. Dès lors, ce que nous appelons un peuple chrétien n'en est point un véritablement. Il y a en lui l'élément divin et l'élément terrestre. C'est un composé de christianisme et d'idolâtrie. Quand on

nous dit : « Pourquoi tant de crimes parmi les chrétiens ? » Nous avons le droit de répondre : « Ce n'est point aux chrétiens que s'adressent vos reproches, c'est à leurs ennemis. Qu'est-ce en effet qu'un voleur, un homicide, un calomniateur ? Ce sont des hommes qui, par leurs paroles ou par leurs actions, ont rejeté quelques-uns des préceptes de Jésus, et qui, dès lors, ne peuvent plus être comptés au nombre de ses disciples. »

Cependant la société présente est infiniment supérieure à la société païenne. Tous ont aujourd'hui des moyens surabondants de s'élever à la perfection; et, si plusieurs les négligent ou en abusent, quelques-uns du moins en profitent. Savez-vous qu'il n'y a pas de ville, pas de hameau si petit, où vous ne trouviez des hommes qui marchent avec courage et succès sur les traces du réparateur de la société ? Entrez dans un hôpital ; voyez cette sœur de charité qui ne sait que réciter l'office de la Vierge et soigner les malades ! Enfoncez-vous dans les lieux déserts : voyez cette pauvre bergère qui ne sait que dire son rosaire et garder son troupeau ! Considérez-les attentivement, écoutez leurs paroles, suivez leurs moindres mouvements; que votre regard scrutateur pénètre, s'il est possible, jusqu'au plus secret de leurs pensées : quelle perfection ! Elles n'ont fait d'étude qu'au pied de la croix,

elles n'ont eu d'inspiration que la grâce ; et cependant je ne vois rien qui leur soit comparable parmi les savants et les sages de l'antiquité. Socrate, Caton, grands noms, si vous le voulez : ils ont rempli le monde. Mais, hélas ! airain sonnant, cymbale retentissante, comme parle l'apôtre. L'un, par faiblesse, immole, au moment suprême, un coq à Esculape; l'autre se donne lui-même la mort, impatient du triomphe de son ennemi. Et ces faibles jeunes filles, formées par le christianisme, braveront tous les supplices plutôt que de renoncer à la sainteté de leurs croyances ; elles endureront avec une invincible patience les douleurs qui brisent le corps, et les douleurs plus profondes encore qui brisent l'âme.

Il y a donc, dans notre société, beaucoup plus de vertu qu'on ne se l'imagine communément. Le vice y est remarqué, parce qu'il y est plus extraordinaire : c'est une tache sur un voile d'une éclatante blancheur.

La vertu y est moins remarquée, parce qu'elle est une conséquence nécessaire de la loi chrétienne : elle est là comme le fruit sur son arbre. Et puis, elle se cache souvent sous le voile de l'humilité. Car telle est sa pureté, que l'air du monde pourrait la corrompre, et son regard la ternir. Cette vertu, pour être cachée, n'en existe pas moins ; et c'est ce que nous avons appelé l'élément divin de notre société. Plus cet élément abonde, plus la société est parfaite et heureuse.

Mais, qu'on le remarque bien, de tous les peuples convertis au christianisme, il n'y en a pas de si dégénéré où cet élément ne se trouve et ne fasse sentir encore son heureuse influence. Des écrivains qui n'ont pas su reconnaître tous les bienfaits que nous devons à la religion ont cependant reconnu, comme nous, cette consolante vérité.

« La religion rend les princes moins timides, dit Montesquieu, et par conséquent moins cruels. Le prince compte sur les sujets, et les sujets sur le prince. Chose remarquable ! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

« Que, d'un côté, l'on se mette devant les yeux les massacres continuels des rois et des chefs grecs et romains ; et de l'autre, la destruction des peuples et des villes par ces mêmes chefs : Timur et Gengis Kan qui ont dévasté l'Asie ; et nous verrons que nous devons au christianisme, et dans le gouvernement, un certain droit politique, et dans la guerre, un certain droit des gens, que la nature humaine ne saurait encore reconnaître (1). »

Le témoignage de Rousseau n'est pas moins remarquable :

(1) Esprit des lois.

« Nos gouvernements modernes, dit-il, doivent incontestablement au christianisme leur plus solide autorité et leurs révolutions moins fréquentes. Il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires. Cela se prouve par le fait, en les comparant aux gouvernements anciens. La religion, mieux connue, écartant le fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres ; car, partout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus respectée : les cruautés des Athéniens, des Égyptiens, des empereurs de Rome, des Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Évangile ! que de restitutions, de réparations, la confession ne fait-elle pas faire chez les catholiques ! (1) »

Après avoir raconté en peu de mots l'établissement de la société chrétienne et son extension dans le monde, il nous reste à expliquer comment furent guéries les plaies de la société antique.

Nous avons dit que ces plaies étaient nombreuses et profondément enracinées. Nous en avons même signalé quelques-unes : l'aveuglement, l'attachement excessif à la terre, l'ambition. Suivons ici le même ordre et montrons que le restaurateur de la société a fait suc-

(1) Émile.

céder la vérité à l'erreur, l'abnégation à l'attachement terrestre, le sacrifice de soi-même à l'ambition.

Avant la naissance de Jésus, un voile épais enveloppait le monde. Ce soleil de justice se lève, après une longue attente, sur la terre froide et ténébreuse, et la nuit de l'erreur fut peu à peu dissipée. L'unité d'un Dieu, une Providence attentive à nos besoins, le ver éternellement rongeur que le vice dépose dès cette vie dans notre âme, les délices du ciel, les consolations inséparables de la vertu, même dans cette vallée de larmes...; ces vérités capitales, qui font l'inébranlable fondement d'une société heureuse, sont annoncées désormais à tous les peuples de la terre. Au temps du paganisme, ces utiles et consolantes vérités n'étaient pas entièrement inconnues, mais elles restaient cachées dans les temples, dans les écoles, dans les livres. Le prêtre les répétait à l'oreille du prêtre, le philosophe à l'oreille du philosophe, et le pauvre peuple les ignorait, lui dont l'âme n'est qu'aveuglement et souffrance. Le Christ est immolé, le voile du temple se déchire, et, du fond de son impénétrable sanctuaire, la vérité infinie se découvre à tous les regards. Dès lors la face du monde moral a été renouvelée : le soleil des intelligences a lui au milieu des ténèbres, il les a pénétrées de toutes parts, et ses rayons bienfaisants ont porté la lumière et la vie au

fond de la vallée comme au sommet de la montagne. Voyez-vous, au milieu des champs, ce pauvre petit pâtre qui garde tranquillement son troupeau ; approchez-vous de lui, et écoutez la prière que murmurent ses lèvres innocentes : avez-vous jamais rien lu de semblable dans les livres les plus renommés de la philosophie antique? Personne encore ne lui a parlé de Dieu, si ce n'est sa pieuse mère et le ministre de Jésus. Interrogez-le cependant sur toutes les vérités morales et religieuses, et il vous répondra de manière à vous confondre, si vous ne connaissiez déjà l'influence des idées chrétiennes sur l'intelligence de l'homme.

Qu'on le remarque bien encore, car ceci est d'une importance extrême : les vérités que la foi grave dans le cœur de tous les hommes ne sont pas seulement des vérités spéculatives, ce sont des vérités pratiques. Je ne vois pas que les philosophes de l'antiquité se soient beaucoup occupés de faire accorder leurs actions avec les vérités qu'ils reconnaissaient et que quelquefois ils enseignaient. Bien penser était pour eux l'essentiel; peu leur importait de bien agir : Socrate meurt idolâtre, après avoir enseigné l'unité de Dieu. Il n'en est point ainsi de Jésus : ce qu'il enseigne, il le pratique et il le fait pratiquer à ses disciples. « Croyez, leur dit-il, et vous serez sauvés ! » Mais en même temps il

ajoute : « Pratiquez ! Faites ceci et vous vivrez ! » répète-t-il à ceux qui l'écoutent, après leur avoir expliqué la sublimité de sa morale. Cela était nécessaire pour dissiper complétement l'erreur, car la vérité n'est pas entière là où l'erreur est encore dans les actions; et même on peut dire que cet enseignement pratique est le seul à l'usage du peuple, c'est-à-dire de l'immense majorité des hommes. L'absence de cet enseignement aurait suffi pour empêcher les doctrines de la philosophie antique de pénétrer dans les masses. La plupart ne savent pas lire, et, quand ils le sauraient, ils ne peuvent guère avoir un livre en main. La morale qu'ils goûtent le mieux, c'est la morale en action ; le livre qu'ils ont toujours sous les yeux et qu'ils comprennent le plus facilement, c'est le livre des bonnes œuvres.

Une des vertus principales que Jésus est venu rappeler à la terre, c'est le détachement des choses terrestres. Un jeune homme est venu le consulter : « Si vous voulez être parfait, dit-il, vendez tout ce que vous possédez, et donnez-le aux pauvres. » Ceux qui le suivent ont renoncé à tout; lui-même n'a pas où reposer sa tête. Cependant si une multitude épuisée de fatigue se presse autour de lui, vous le voyez puiser aussitôt dans les trésors de la divine libéralité. Les apôtres suivent l'exemple de leur maître; le nombre

des chrétiens s'accroît de jour en jour, et l'Église commence à développer sa vaste hiérarchie. Comme les apôtres ont organisé l'administration des biens célestes, ils ont aussi organisé l'administration des biens terrestres : ceux qui se convertissent vendent ce qu'ils possèdent et en apportent le prix aux pieds des apôtres, pour n'avoir tous qu'une même fortune, comme ils n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme. Cependant le nombre des fidèles est devenu si considérable et leur antique ferveur a tellement dégénéré que la communauté de biens serait désormais plus nuisible qu'utile. L'Église, inspirée par son chef, laisse à ses enfants l'administration de leurs biens; mais elle leur rappelle que ce dont ils n'ont pas besoin pour eux-mêmes, ils le doivent à leurs frères indigents, et que, si l'un d'eux périt faute de secours, ils se rendent coupables d'homicide. Et, pour rappeler davantage encore le détachement des choses terrestres, il y a toujours un grand nombre de fidèles qui vivent dans un dénuement complet.

Il ne suffit pas, suivant la doctrine chrétienne, de se détacher de la terre; le fidèle doit encore se détacher de lui-même. Dieu est le centre où doit aboutir et se perdre toute créature humaine; et, après Dieu, c'est le prochain. « Si quelqu'un veut venir après moi, disait Jésus, qu'il se renonce soi-même. » Il

disait à ses apôtres : « Vous êtes appelés à éclairer et à sanctifier les peuples. Vous serez donc haïs, persécutés, mis à mort. Le premier parmi vous sera le dernier, et le plus grand sera le serviteur de tous. » Cette belle et salutaire doctrine de l'immolation, Jésus ne se contente pas de l'enseigner, il la pratique. Sa vie est un sacrifice continuel. Du sein de son Père, il descend dans une étable, et c'est là qu'il reçoit les premières adorations. Il est au milieu des hommes. L'un d'eux vient à lui : « Seigneur, vous pouvez me guérir. — Je le veux, soyez guéri. » Un second : « Mon serviteur est malade. — J'irai et je le guérirai. » Un troisième : « Seigneur, hâtez-vous de venir, car celui que vous aimez est malade. » Ainsi se sont passés tous les jours de sa vie, qu'il vint, épuisé de fatigues et de souffrances, terminer sur le Calvaire. Et remarquez l'enseignement profond qui se trouve dans ce drame divin. Il est roi. Eh bien ! son trône est une croix. Son sceptre est un roseau. Des épines forment sa couronne, ses sujets le méconnaissent, l'insultent ; ils le torturent dans son corps et dans son âme. Cependant, il les bénit et il verse pour eux jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Mais, s'il en est ainsi, qui donc se chargera du fardeau des grandeurs ?

Écoutez : trois jours après l'immolation du Christ,

il ressuscite glorieux. Quarante jours après sa résurrection, il s'élève au ciel par sa propre vertu. Depuis ce temps, sa gloire a rempli le monde; et, au nom seul de Jésus, tout genou fléchit au ciel, sur la terre, et dans les enfers.

CHAPITRE V.

Hiérarchie catholique.

Plusieurs ennemis du catholicisme lui reprochent de ne plus être aujourd'hui ce qu'il était au commencement. Que veulent-ils dire ? — Que le catholicisme a varié dans ses dogmes, dans sa morale, dans l'essence de sa constitution ? — Rien ne serait moins fondé qu'un tel reproche. — Que sa puissante hiérarchie s'est développée ? — Rien n'est plus vrai ; mais personne ne doit s'en étonner.

Voyez l'homme à quarante ans : vous paraît-il alors ce qu'il était dans le sein de sa mère ? C'est le même

cependant. Voyez l'arbre qui élève sa tête dans les airs et qui couvre la terre de ses rameaux : est-il à vos yeux ce qu'il était quand il fut déposé dans le sein de la terre? Voyez tout ce qui sort de la main de Dieu : c'est un germe, quelquefois imperceptible. Il s'accroît peu à peu et il prend de continuels développements. Il en fut ainsi de l'Église. De peur que ce changement apparent ne fût, pour les faibles, un sujet de scandale, Jésus nous en a prévenus d'avance, et même il a pris le grain de sénevé pour terme de comparaison. Oui, nous ne pouvons le nier, l'Église catholique, répandue aujourd'hui par toute la terre, c'est cet imperceptible grain de sénevé que le Nazaréen a semé il y a plus de dix-huit siècles. Ce grain s'est développé rapidement; il a pénétré profondément dans les entrailles de la terre; il a étendu ses branches dans l'immensité des cieux, et partout l'homme est invité à venir se reposer à son ombre.

Pourquoi d'ailleurs l'Église eût-elle étendu son vaste sein sur toute la terre, quand Dieu ne lui avait encore donné que quelques enfants à abriter et à nourrir? A quoi lui eût servi toute sa force physique, si je puis me servir de cette expression, quand il y avait en elle une puissance morale infinie? la vérité incarnée étant sur la terre, elle suffisait sans doute à l'enseignement et à la direction des fidèles. Jésus quitte

la terre, et ses apôtres le remplacent. Formés par un Dieu, inspirés par un Dieu, ces ministres de l'Évangile ont moins besoin de la direction et de la surveillance d'un chef ; cependant Pierre commence à exercer sa juridiction. Les apôtres et les disciples des apôtres disparaissent à leur tour, et aussitôt paraît, comme par enchantement, l'Église catholique, avec sa vaste hiérarchie, qui en ferait encore la société la plus sage et la plus puissante, lors même qu'elle n'aurait point à compter sur l'assistance divine.

Remarquez, en effet : dans les plus petites villes, au milieu des campagnes, là où se trouvent seulement quelques maisons réunies, l'Église a établi un pasteur qui doit sacrifier au troupeau confié à ses soins ses goûts, son bonheur, son avancement, sa vie même. Ce pasteur a subi de longues épreuves ; jeune encore, il fut séparé du monde et renfermé dans le temple de Dieu. Là il s'est formé aux vertus les plus éminentes du christianisme ; là il a prié, médité ; là il a recueilli dans son cœur les paroles divines pour les verser plus tard dans le cœur de ses frères. Avant de sortir de sa retraite, il a passé par tous les rangs inférieurs de la hiérarchie ecclésiastique. Par le premier ordre, l'Église lui a confié la garde du temple : cette main qui devait tenir un jour les clefs de la Jérusalem céleste a dû commencer par porter les clefs de la Jérusalem ter-

restre. Comme lecteur, il a fait entendre sa voix timide sous la voûte sacrée, avant de la faire retentir comme prédicateur ; comme exorciste, il a appris que l'homme peut tout contre l'esprit du mal avec le secours de la prière; comme acolyte, il a porté le flambeau, symbole de la foi qui devait plus tard brûler dans son cœur pour illuminer les fidèles; comme sous-diacre et surtout comme diacre, il a franchi les marches qui élèvent à l'autel, il a commencé à faire entendre la parole de Dieu. Il est prêtre enfin, et dès ce moment il ne s'appartient plus, il est l'homme de Dieu et du peuple. Quelquefois, avec l'humble titre de vicaire, un ami, un frère est auprès de lui pour l'aider à remplir ses fonctions pastorales. La plupart du temps, il est seul. Quel est alors son consolateur et son conseil? Celui qui, tous les jours, descend du ciel à sa voix pour reposer sur l'autel et dans son cœur. Cependant il pourrait errer encore et égarer avec lui quelques fidèles. Aussi combien de garanties nouvelles contre sa fragilité!

Au centre d'une multitude de petites églises est une église plus vaste qui les domine. Là, sur un siége plus élevé que celui des pasteurs inférieurs, se trouve l'évêque, que Dieu n'a placé si haut que pour être le dispensateur de ses dons. Voyez-vous combien d'églises sont unies à celle-ci par les liens de la foi!

voyez-vous comme, en échange de leur soumission, elle leur communique la lumière qui lui vient de plus haut et toutes les grâces dont Dieu la rend dépositaire! Avant d'avoir été choisi pour occuper dans l'Église cette place élevée, l'évêque s'est distingué, depuis longtemps, des autres membres du clergé par une science profonde et par une éminente sainteté. Il est désigné par tous les suffrages. Lui seul se méconnaît. Il prend la fuite, il se cache, il met en œuvre tous les moyens imaginables pour échapper aux honneurs qui l'attendent. Enfin la volonté de Dieu s'est clairement manifestée, et il est obligé de se soumettre. Le voyez-vous s'avancer au milieu des fidèles! sa tête est inclinée, comme courbée déjà sous le fardeau sacré. L'excès des sollicitudes a de bonne heure ridé son visage. Il n'est qu'au milieu de sa carrière, et vous le voyez marcher à l'autel, appuyé sur son bâton pastoral, comme l'homme avancé en âge que bientôt la mort va réunir à Dieu. Quels sont donc ces religieux vieillards qui entourent avec lui le trône de l'Agneau? Ce sont les anciens des prêtres. Incapables désormais de combattre dans la plaine, ils se sont retirés sur la montagne, et là ils élèvent leurs mains vers le ciel, tandis que leurs frères, plus jeunes, assurent le triomphe du peuple de Dieu. Ils ont connu toutes les difficultés du ministère sacerdotal, et ils apportent

à l'évêque le fruit de leur expérience. Parmi ces vieillards, vous avez remarqué quelques jeunes prêtres : ce sont des hommes qui, en peu de temps, ont parcouru une longue carrière. L'union de la science et de la vertu dans un homme, n'est-ce pas pour lui une vieillesse, et la plus respectable de toutes? Mieux que la vieillesse ordinaire, la science nous a fait vivre dans le passé; mieux que la vieillesse ordinaire, la vertu nous détache des sens et nous rapproche de Dieu.

Vous venez de contempler l'église métropolitaine. Élevez encore les yeux et voyez : cette église, qui s'appelle église-mère, et qui l'est relativement à un grand nombre d'autres, devient elle-même une partie presque imperceptible par rapport à une unité plus considérable : je veux parler de l'union des fidèles, de la société catholique répandue par toute la terre. La clef de voûte de ce vaste et saint édifice, c'est le souverain pontife. De qui reçoit-il son pouvoir? — De celui qui lui ordonne de paître les agneaux et les brebis. — Qui le choisit parmi les hommes? — Les plus expérimentés, les plus saints d'entre les prêtres, les princes de l'Église rassemblés de toutes les parties de la terre pour cette importante élection. Celui qui monte sur le trône pontifical a dû passer par toutes les fonctions du sacerdoce chrétien. Il est ordinairement à cet âge où l'âme, se dépouillant des sens, semble se mettre en

contact plus immédiat avec la Divinité. Cependant, de peur que la passion n'ait encore quelque prise sur cette âme longuement éprouvée, il est toujours entouré du sénat chrétien qui l'a élu et qui l'assiste de ses conseils et de ses prières.

Parlerai-je ici de ces conciles où se traitent les questions les plus importantes relativement à la religion et à l'humanité? Parlerai-je de ces communautés de tout genre dont les constitutions vieillies ont encore tant de force et sont un objet d'admiration pour le philosophe qui les étudie sans passion? Et le courageux missionnaire, n'appartient-il pas aussi à la hiérarchie catholique? Placé hors des rangs et l'œil fixé sur ses chefs, il est toujours prêt à voler au plus fort du danger pour la gloire et les intérêts de la patrie.

La hiérarchie catholique que nous venons d'esquisser ici en peu de mots s'est fait remarquer dès les premières années de l'Église. Cette organisation puissante s'est-elle formée au hasard sur les débris du monde païen, tandis que tout s'affaissait, que tout croulait sur la terre? A-t-elle pu se développer, arriver d'elle-même à son entier perfectionnement parmi les ténèbres du moyen âge? Non assurément. Elle vient donc de Dieu; et voilà pourquoi elle excite à ce point notre admiration.

CHAPITRE VI.

Le prêtre au village.

Une des plus touchantes figures de notre civilisation chrétienne, c'est l'homme évangélique, l'humble curé de campagne. Il vit et meurt inconnu. Jamais on ne le voit parvenir à cette immortalité que le monde donne. Peu répété pendant sa vie, son nom ne l'est plus du tout après sa mort. Cependant le nom commun de curé sous lequel se cache son nom propre, ce nom éveille dans tous les cœurs des sentiments d'estime et de bienveillance. Ce type du bon pasteur avec lequel se confond ordinairement son image se trouve dans toutes

les imaginations. Il n'y a point de sculpteur qui ne lui ait élevé une statue, pas de peintre qui pour lui n'ait broyé ses plus expressives couleurs, pas de poëte qui n'ait brûlé devant lui quelques grains d'encens. Qui n'a lu mille fois, qui n'a gravé dans sa mémoire, dès sa plus tendre enfance, ces beaux vers de Delille :

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux;
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année;
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie et le suit au tombeau.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre Providence.
Quel obscur indigent échappe à ses bienfaits?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paraît, et soudain le mal perd son horreur;
Le besoin, sa détresse, et la mort, sa terreur.
Qui prévient le besoin prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.

Lors de sa défection du catholicisme, qui avait fait sa gloire, le plus fécond et le plus brillant de nos poëtes n'a point oublié le curé de village; il l'a même choisi pour sujet de son poëme. Avec quel enthousiasme

il en a parlé! c'est une ombre de Dieu, dit-il dans son style rempli d'images. Il nous le représente encore abaissant pour nous les hauteurs divines, élevant l'humanité et faisant toucher le ciel aux plus petits enfants. Les écrivains les plus hostiles à la religion ont souvent respecté le curé de campagne; ils ont eu pour lui des chants d'estime et de reconnaissance. Qui ne l'aimerait, en effet, après avoir appris à le connaître?

Voyez-vous cette maison un peu plus vaste que les autres maisons du village et placée à côté de l'église, c'est le presbytère. Le prêtre est là auprès de Dieu, comme un serviteur fidèle auprès de son maître, pour mieux entendre sa voix quand il l'appellera à son service, ou qu'il lui commandera de voler au secours de ses frères. Entrons, car auprès de lui, comme auprès de Dieu, l'accès est facile à tous. Il nous accueille avec bonté. Je vois dans tout son extérieur je ne sais quel mélange de simplicité et de noblesse, d'affabilité et de réserve, de joie et de tristesse. En effet, il est l'homme du peuple et de Dieu; il appelle à lui tous les hommes, et il s'en tient à une certaine distance; sa mission est d'éveiller dans les cœurs, selon le besoin, des sentiments d'allégresse ou de douleur. Il parle, et la douce persuasion coule de ses lèvres avec ses paroles pleines de simplicité et de

sens. S'il était permis de comparer la parole humaine à la parole divine, je dirais que son langage, modeste et noble tout à la fois, rappelle l'Évangile, dont le prêtre fait habituellement sa lecture.

Presque toutes les visites qu'il reçoit ont rapport à son ministère : c'est un fils qui vient lui annoncer la mort d'un père vertueux ; et, après avoir compati à sa douleur, il lui rappelle la vie plus heureuse dont nous jouissons après celle-ci. C'est un pauvre qui implore sa charité, et, en lui donnant le morceau de pain dont le corps se nourrit, il donne aussi à son âme le pain de la parole divine. C'est un riche qui lui apporte des secours pour ses pauvres, et il le bénit; et, à l'exemple de son divin Maître, il regarde comme fait à lui-même ce qui est fait au moindre des siens.

Ses revenus ne sont pas considérables. Il n'a pour toute fortune que les modiques aumônes des fidèles et l'aumône un peu plus forte du gouvernement; mais il est riche d'une grande économie, et de tout ce qu'il reçoit, il prélève une part beaucoup plus considérable pour les besoins d'autrui que pour ses propres besoins. On ne voit dans sa maison, comme dans sa personne, ni ce luxe qui attache le cœur aux choses de la terre, ni cette misère qui souvent le dégrade. Quelques tableaux de piété sont le principal ornement de sa chambre. C'est le bon pasteur, qui a couru long-

temps après la brebis égarée, et qui, l'ayant retrouvée, la rapporte au bercail, tout épuisé de fatigues. Souvent il y arrête ses regards, et, après avoir réfléchi quelque temps, il les reporte sur lui-même en se disant : « Voilà le modèle que je devrais imiter ! » C'est la Vierge Marie, tenant dans ses bras l'enfant Jésus, qu'elle a porté pendant neuf mois dans son sein. En la regardant, le prêtre se dit : « Il y a plus de vingt ans que, tous les jours, le Fils de Dieu descend dans mon cœur. Cependant, je suis bien éloigné d'avoir la perfection de cette fille de Nazareth. » Ce sont les apôtres Pierre et Paul : en pensant à tout ce qu'ils ont fait, le prêtre dit quelquefois : « Ils ont renversé l'idolâtrie, ils ont élevé sur ses ruines l'étendard de la croix, et moi je ne saurais le défendre et le maintenir ! » Enfin, c'est le portrait de son prédécesseur ; cette figure douce et vénérable suggère encore à sa modestie de salutaires réflexions. « Il y avait autrefois plus de piété dans ma paroisse. C'est sans doute que celui qui en était alors chargé avait beaucoup plus de vertu. »

A côté de sa chambre est sa bibliothèque. C'est là que vous le trouvez habituellement, quand il n'est point avec Dieu ou avec ses paroissiens. Il y passe une grande partie du jour, et il y reste encore bien avant dans la nuit. Oh! comme il est fier, comme il est heu-

reux de vivre avec tous ces grands hommes qui ont fait la gloire et le bonheur des siècles passés! Il les rappelle par la pensée; il les voit dans leurs œuvres, comme on voit Dieu dans la création. Il les interroge, il interroge leurs contemporains : « Par quelle voie secrète se sont-ils élevés au-dessus du reste des hommes, et comment ont-ils exercé sur leur siècle cette heureuse influence qui est la plus belle partie de leur gloire? » Il recueille avidement leurs réponses; il veut profiter de leurs conseils; il suit avec empressement les sentiers si noblement tracés. Mais hélas! il hésite, il chancelle, il se sent arrêté à chaque pas. Le plus petit oiseau, à qui l'attentive Providence a donné des ailes, peut aussi fendre les airs; il n'y a que l'aigle robuste qui puisse planer vers les cieux. Ne pouvant agir seul, il les appelle à son aide; il s'approprie leurs pensées; il y joint les siennes; il compare les unes avec les autres. Qu'est-il donc auprès de ces hommes qui ont jeté dans le passé une lumière si vive, qu'elle brille encore de tout son éclat longtemps après leur mort? Que sont ses œuvres auprès de leurs œuvres? ce qu'est l'ombre auprès de la réalité? ce qu'est l'humble arbrisseau inconnu dans la plaine auprès de l'arbre élevé qui étend au loin son feuillage et ses fruits? Il ne l'ignore pas lui-même. Peu lui importe, cependant, pourvu qu'il fasse valoir le talent que Dieu lui a con-

fié, et qu'il se rende utile aux hommes en raison de ses forces.

Dieu et l'humanité, voilà le double but de ses études, et ce double but n'en est qu'un véritablement. Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, a dit la charité chrétienne; c'est là le premier et le plus grand commandement. Voici le second : Vous aimerez le prochain comme vous-même, pour l'amour de Dieu. Ce second commandement est semblable au premier, ou plutôt il n'est qu'un avec lui. Vous apprendrez à connaître Dieu, a dit la foi chrétienne; c'est là mon premier et mon plus grand commandement. Et voici mon second : Vous apprendrez à connaître les hommes, qui sont les créatures de Dieu. Ce second commandement est semblable au premier, ou plutôt il n'est qu'un avec lui.

Le prêtre se livre aussi à l'étude des sciences improprement appelées profanes, puisque rien n'est profane de ce qui vient de Dieu. Ce n'est ni par vaine gloire ni pour satisfaire ambitieusement ce vaste désir de connaître qui est en nous et que rien ne satisfera jamais, si ce n'est la vérité même, quand nous la possèderons pleinement; mais c'est parce qu'il voit en elles une ombre de Dieu; c'est parce qu'il les regarde comme des moyens puissants d'élever l'esprit et le cœur vers les cieux. Perfectionner son âme, c'est faire une œuvre sainte, car c'est coopérer à l'action de Dieu. Per-

fectionner son intelligence, son imagination, son jugement, n'est-ce pas aussi faire une œuvre sainte, puisque c'est coopérer à l'action de Dieu?

Si j'ai représenté le curé de campagne consacrant à l'étude une grande partie du jour, c'est qu'il est moins occupé que le prêtre l'est ordinairement dans les villes aux saintes fonctions du ministère. Il vit dans le monde, et son esprit est solitaire; c'est un religieux séculier; c'est lui peut-être que la Providence appelle aujourd'hui à continuer cette noble et sainte défense de la religion, dont les communautés savantes se chargeaient autrefois. Il n'a point à sa disposition ces trésors de science, ces bibliothèques universelles qui se trouvaient dans les communautés et qui sont aujourd'hui dans les villes, mais, d'un autre côté, le grand livre de la nature semble se déployer plus largement à ses yeux : quelle source de pensées dans ce livre immense, dont les pages toujours s'effacent et toujours se remplissent.

Que j'aime à me représenter le curé de campagne se promenant seul dans son jardin et méditant les paroles de justice et d'amour qu'il dira plus tard à son troupeau! C'est ordinairement vers le soir, après le repas; cette promenade est pour lui une récréation en même temps qu'un exercice religieux. Il va d'arbre en arbre, de fleur en fleur; il admire, il remercie

Dieu de ses dons. Quand c'est à la saison des fruits, il voit son dessert suspendu aux branches des arbres par la divine Providence. Il s'approche; le fruit, suffisamment mûr, semble s'être détaché de lui-même, et il s'imagine le recevoir immédiatement de la main de Dieu.

Que j'aime surtout à me le représenter dans le temple, solitaire, lisant et priant au pied des autels! La prière achevée, il se recueille encore, et, se représentant Dieu par la pensée, il s'entretient avec lui comme un ami avec son ami. Après lui avoir exposé ses propres besoins, il lui parle des besoins nombreux de ses paroissiens; et, quand au jour de repos il les voit rassemblés dans le temple, il leur dit tout ce que l'Esprit de Dieu lui a suggéré pour leur bonheur.

Jusqu'ici nous avons considéré le curé de campagne dans son intérieur. Ne le perdons point de vue, et étudions-le dans ses rapports avec ses paroissiens.

CHAPITRE VII.

Action du prêtre sur l'intelligence ignorante.

Toutes les fois que le curé de campagne n'est point appelé ailleurs par les devoirs de son ministère, il est à l'autel; il y est à la naissance du jour, pour offrir à Dieu le mystérieux sacrifice de l'Agneau toujours vivant et toujours immolé. La cloche du village a fait entendre au loin sa voix bien connue, et plusieurs personnes sont venues aussitôt se ranger autour de l'autel pour adorer et prier avec le prêtre. C'est le laboureur invalide qui, après avoir fécondé longtemps la terre de ses sueurs, vient demander à Dieu de lui donner cette

merveilleuse fertilité à laquelle ses bras ne peuvent plus contribuer. Il comprend aujourd'hui bien des choses qu'il ne comprenait pas alors. Oh ! s'il pouvait revenir aux jours de sa première jeunesse ! si du moins ses enfants voulaient profiter de son expérience !... C'est la mère affligée qui est venue solliciter quelques grâces pour ses enfants. Il y a évidemment plus de piété dans le cœur d'une femme que dans le cœur d'un homme. Ce n'est pas seulement parce qu'il y a en elle plus de sensibilité ; c'est aussi parce qu'elle aime plus tendrement ses enfants. La piété, c'est l'union du cœur avec Dieu ; ne devons-nous pas trouver naturel qu'une femme vienne souvent s'entretenir avec Dieu de ses inquiétudes maternelles ? Enfin, c'est la jeune fille pieusement agenouillée au pied de la sainte table ; de temps en temps la mère a jeté sur elle un regard de complaisance.

Est-ce que Dieu pourrait ne pas exaucer leurs prières ? il y a en eux tant d'innocence et de simplicité ! Ils se sont réunis au nom de Jésus, et ils l'ont vu descendre au milieu d'eux, accomplissant ainsi à la lettre la promesse que cet ami des hommes avait faite autrefois à ses disciples. Le prêtre est chargé de leurs vœux, et il les dépose dans le cœur de l'Agneau. A la fin du sacrifice, il rappelle l'Incarnation du Verbe et son séjour au milieu des hommes. Il répète donc

ces paroles si caractéristiques de l'Évangile : « Il était la véritable lumière qui illumine tout homme venant en ce monde. » Tournant les yeux sur lui-même, le curé de campagne doit se dire : « En cela, comme en beaucoup d'autres choses, le Christ est le modèle que je dois imiter; je suis aussi la lumière véritable qui illumine tout homme venant en ce monde. Par suite de leur position et de leurs travaux, ceux qu'il m'est ordonné d'éclairer se trouvent, encore plus que les autres hommes, plongés dans les ténèbres. Malheur donc à moi! trois fois malheur, si je ne remplis pas dignement la charge qui m'est imposée par le souverain dispensateur de toutes choses! »

Le temple s'ouvre. Un enfant est apporté sur les fonts baptismaux. Dans quel état nous voyons ce pauvre roi de la création! Il s'agite en tous sens, et rien en lui ne dirige ses mouvements. Cependant il y a sous cette enveloppe extérieurement méprisable une âme destinée aux plus sublimes fonctions. Elle ne comprend rien, elle ne sait rien; mais bientôt la lumière percera les ténèbres épaisses dont elle est environnée, l'horizon intellectuel s'étendra continuellement devant elle, jusqu'à ce qu'enfin elle devienne capable de tout connaître, de tout approfondir. Elle ne sent point encore, rien ne s'est remué en elle; mais le sentiment se développera peu à peu avec l'intelli-

gence, et bientôt elle trouvera au fond de son être la source de la plus tendre affection, du dévouement le plus héroïque. Elle est si profondément ensevelie dans les sens, que nous avons besoin du céleste flambeau de la foi pour nous assurer de son existence; cependant elle a été créée à l'image de Dieu, qui est esprit, et elle est appelée à jouir dans l'autre vie de l'immortalité qu'elle semble posséder quelquefois, dès cette vie, comme par anticipation.

Qui donc parlera à ce chaos intellectuel pour en faire jaillir la lumière? qui soufflera l'esprit de vie sur cette âme inerte? qui l'introduira dans son domaine? qui lui nommera ses possessions? qui lui parlera de Dieu, des hommes ses semblables, de tous les êtres avec lesquels elle doit plus tard se trouver en relation? qui déchirera le voile abaissé sur ses yeux? qui lui dira : Regarde et comprends? Les moyens dont se sert la divine Providence pour initier une âme à la vie sont en grand nombre; mais, il est aisé de le voir, le plus noble, le plus efficace, surtout dans les campagnes, c'est le ministère de l'Église, qui n'est en cela que le ministère du prêtre. Le voyez-vous, avec un livre à la main, à côté de l'enfant qu'il baptise : il chasse loin de lui l'esprit de ténèbres; il appelle l'esprit de lumière; il prononce de saintes paroles, que cet enfant ne peut entendre, mais que d'autres

entendent pour lui, et qui lui seront un jour répétées.

L'enfant a grandi; les ténèbres se dissipent dans son esprit, et la lumière commence à paraître. Cependant son intelligence semble ne pas s'être encore développée. Il élève les yeux au ciel, et il ne sait point en comprendre la magnificence; il les abaisse sur la terre, et il ne sait point en apprécier les richesses. Qui donc l'aurait initié à ces connaissances intellectuelles? Son père, sa mère, ses frères, tous ceux avec qui il fut habituellement en rapport jusqu'ici ont été trop occupés de la culture de la terre et des besoins de la famille pour s'occuper de son instruction. D'ailleurs, sont-ils en état d'instruire les autres? sont-ils eux-mêmes suffisamment instruits? Évidemment non. Comment donc se formera cet enfant? Il y au village, comme dans toutes les parties du monde catholique, un prêtre chargé de l'enseignement religieux. Ce prêtre l'appelle au temple, et il lui met en main le catéchisme, ce code vulgaire de la plus haute philosophie, cet alphabet de la sagesse divine, pour me servir des expressions justes et énergiques d'un de nos poëtes.

Entrez dans l'église du plus petit village; adressez au pauvre enfant du laboureur les questions les plus importantes de la religion et de la morale. L'enfant répond d'une manière plus satisfaisante que ne pour-

rait le faire le génie abandonné à ses propres forces. Qui donc l'a formé, cet enfant? qui lui mit sur les lèvres ces étonnantes réponses? Vous ne l'ignorez pas : c'est le curé de village. Aussi que de patience, que de soins, que du prières! Le voyez-vous entouré de ces nombreux enfants qu'il punit par un regard sévère, qu'il récompense par un sourire? L'entendez-vous répéter, pour la centième fois, cette importante question à laquelle plusieurs n'ont point encore répondu d'une manière satisfaisante? Remarquez-vous combien son langage est simple! comme il a cherché, dans toute la nature, les objets de comparaison les plus propres à faire impression sur son jeune auditoire! Et, en cela, quel mérite de sa part! il n'est accoutumé qu'à de hautes pensées. Le matin encore il a médité profondément sur les mystères les plus difficiles du christianisme. Pendant le saint sacrifice, son âme s'est unie à Dieu ; elle a entretenu longtemps commerce avec les cieux. Tout à coup la cloche sonne ; une foule de jeunes intelligences se pressent autour de lui, demandant le pain de la parole. L'esprit du prêtre quitte les cieux ; il descend sur la terre. Son intelligence, dégagée des sens, s'incarne de nouveau ; son verbe aussi se fait enfant, si je puis m'exprimer ainsi, pour se mettre à la portée de ceux à qui il s'adresse et qu'il veut gagner à Dieu. La mère qui berce avec amour son

jeune enfant sur ses genoux et qui lui apprend à bégayer quelques mots à sa portée, est, dans l'ordre physique, ce qu'est, à nos yeux, dans l'ordre intellectuel et moral, l'humble et charitable pasteur qui enseigne à ces jeunes intelligences les premières vérités de la religion.

Sous ce rapport du moins, il avait bien connu le cœur du prêtre le poëte qui a mis dans la bouche d'un curé de campagne les beaux vers que je ne puis m'abstenir de citer.

> Je me dis que je vais donner à leur esprit
> L'immortel élément dont l'ange se nourrit,
> La vérité, de l'homme incomplet héritage,
> Qui descend jusqu'à nous de nuage en nuage,
> Flambeau d'un jour plus pur que les traditions,
> Passant de main en main aux générations.
> Puis, je pense tout haut pour eux; le cercle écoute,
> Et mon cœur dans leur cœur se verse goutte à goutte.

Cet enfant qui, pendant plusieurs années, a suivi si régulièrement les instructions du catéchisme, vous le voyez partager désormais avec son père les rudes travaux de la campagne. Cependant il n'est point abandonné pour cela du sage pasteur dont il fut longtemps la joie et l'espérance. Et quand donc cesserait-il d'avoir besoin des instructions du prêtre? Serait-ce dans la jeunesse, lorsque l'orage des passions remue

son cœur, obscurcit son intelligence? Serait-ce dans l'âge mûr, lorsque, tout occupé de ses pénibles travaux et des besoins nombreux de sa famille, il est en si grand danger de perdre de vue la pensée de Dieu? Serait-ce dans la vieillesse, lorsque la mémoire s'affaiblit, l'intelligence s'éteint, le cœur se dessèche, le corps s'affaisse ; lorsque l'homme entier se mine rapidement et tombe sous les coups de la mort? La parole du prêtre, du curé de campagne surtout, doit donc être une instruction continuelle. Cette instruction ne sera ni longue ni difficile à comprendre. Elle consistera dans une réflexion, dans une parole; mais enfin cette réflexion, cette parole fera impression sur l'âme et la portera à Dieu.

Entendez-le au tribunal de la pénitence; considérez-le à l'autel, à la table sainte; suivez-le dans ses processions, dans ses visites aux malades; entrez avec lui dans cette enceinte funèbre où il va rendre à la terre notre dépouille terrestre; partout vous le verrez profiter d'une occasion favorable pour faire arriver jusqu'à l'âme cette parole sainte qui l'éclaire.

C'est surtout dans la chaire sacrée que le curé de campagne se montre l'utile précepteur de ses paroissiens. « Mes amis, leur dit-il, c'est faire assez pour le corps que de travailler pendant six jours à lui procurer la nourriture dont il a besoin. Aujourd'hui vous

devez vous occuper exclusivement de donner à l'esprit l'aliment nécessaire. Avec quelle activité je vous ai vus tous remuer la terre ! avec quel soin je vous ai vus arracher de son sein les épines, les ronces, les herbes dangereuses ou inutiles qui empêchent le bon grain de croître et de porter son fruit! Il y a une culture non moins nécessaire : c'est la culture de votre âme. Vous devez la travailler; vous devez affaiblir, faire disparaître entièrement, s'il est possible, les mauvais penchants, les vices qui se nourrissent de sa substance la plus pure, qui empêchent la vertu de croître et de porter ses fruits. » Puis il leur peint, avec les couleurs les plus frappantes, l'odieux du vice et les charmes de la vertu. Tantôt il leur parle de l'avarice, de ce vice honteux qui les attache trop fortement à la terre, et qui ensevelit dans la boue de ce monde l'âme immortelle que Dieu a faite pour les cieux. Tantôt il les entretient de la colère, de ce vice dangereux qui les pousse hors d'eux-mêmes, qui les irrite souvent contre des êtres tendrement aimés, contre des objets inanimés, contre eux-mêmes, tant il est vrai que la colère est une folie de quelques instants. Quelquefois il s'élève contre l'impudicité et ses suites funestes. La rougeur sur le front, il leur montre le feu impur attaquant, comme une gangrène, l'esprit, le cœur, le corps, l'homme tout entier, et poussant de plus en

plus à la dissolution ces créatures que Dieu appelle à une spiritualité toujours croissante. Une autre fois, il leur expliquera leurs devoirs envers Dieu et envers la société. Il leur montrera la haine versant dans tous les cœurs son poison mortel, l'amour au contraire embrassant tous les hommes dans ses douces étreintes et faisant de la terre un paradis anticipé.

Est-il toujours éloquent, le curé de campagne qui sait remplir ses devoirs? Oui, sans doute. Le rhéteur qui l'entendrait n'en porterait pas un autre jugement, car il le regarderait comme un homme de bien traitant son sujet d'une manière convenable. Ses paroissiens le jugent encore plus favorablement, car ils le regardent comme un saint parlant de la religion d'une manière divine. Et quelles sont donc les sources de son éloquence? — La Bible et son cœur.

Rarement le curé de campagne restera une semaine entière sans parler de Dieu à ses paroissiens. Pendant ce long intervalle, l'ignorance ferait, dans ces âmes simples et quelquefois grossières, de trop rapides progrès. S'ils ne viennent ni au presbytère, ni à l'église, il ira lui-même les trouver; il les visitera dans leurs maisons, au milieu de leurs travaux champêtres; il se mêlera à leurs conversations. Sont-ils tristes? il s'attristera avec eux. Sont-ils dans la joie? il se réjouira aussi. Il s'intéressera véritablement à tout ce qui les intéresse. Il

se fera tout à tous ; et, pour placer convenablement un seul mot de Dieu, il restera, si cela est nécessaire, des heures entières avec eux. Il a encore parfaitement compris et rendu ce devoir du curé de campagne, le poëte que nous avons cité plus haut :

Mon bréviaire à la main, je vais de porte en porte,
Au hasard et sans but, comme le pied me porte ;
M'arrêtant, plus ou moins, un peu sur chaque seuil,
A la femme, aux enfants, disant un mot d'accueil ;
Partout portant un peu de baume à la souffrance,
Aux corps quelque remède, aux âmes l'espérance,
Un secret au malade, aux partants un adieu,
Un sourire à chacun, à tous un mot de Dieu.

Avant de quitter le presbytère, renfermé dans le secret de son cabinet, il était peut-être occupé aux méditations les plus profondes sur Dieu ou sur la nature. Les hautes pensées qui se seraient alors élevées dans son âme n'auraient point été dissipées pendant sa marche. Au contraire, il se serait senti encore plus vivement pénétré des attributs de la Divinité à la vue de ses œuvres. En arrivant au seuil de la pauvre cabane, il dit à toutes ces pensées qui remplissent son âme et l'occupent exclusivement : Disparaissez un instant et ne venez point me distraire, car je vais encore m'occuper de Dieu, et d'une manière plus méritoire. Pendant qu'il s'entretient avec ses paroissiens des sim-

ples travaux de la campagne, toutes ces pensées se sont présentées à lui avec d'autant plus d'intensité, qu'elles ont été plus fortement comprimées ; mais, à chaque fois, il les refoule jusqu'au plus profond de son âme.... Comprenez-vous la grandeur de ce dévouement?

En quittant la maison, il laissera, sans trop le faire remarquer, un petit livre entre les mains d'un enfant qui déjà commence à lire. L'enfant le reçoit avec reconnaissance ; il le lit dès le soir même, et plusieurs fois dans la suite, en présence de ses parents, de toute sa famille. Savez-vous ce que contient ce livre? — Ce que le prêtre leur a dit mille fois sur Dieu, sur les hommes. Ces pauvres gens pourraient facilement l'oublier ; mais le livre est resté auprès d'eux pour confirmer et développer l'instruction donnée.

Il y en a qui se disent les précepteurs universels du genre humain, et qui se plaignent de ne trouver dans le prêtre ni coopération ni sympathie. A ceux-là, je réponds : Voyez ce qui se passe dans les campagnes : qui donc éclaire ces pauvres intelligences exclusivement occupées des choses matérielles, si ce n'est le prêtre? Sa voix ne peut tomber de plus haut; elle vient du ciel. Elle ne saurait faire plus d'impression sur l'homme; elle parle à toutes ses facultés. Elle ne saurait proclamer des vérités plus importantes et plus élevées ; elle ne parle que de Dieu et de ce qui

le concerne. Quel enseignement comparerez-vous à l'enseignement du curé de campagne? Est-ce la doctrine de ces écrits immoraux qui percent quelquefois dans les campagnes, et dont le but évident est d'ébranler, de détruire même entièrement les vérités fondamentales de la religion et de la société? Sont-ce les déclamations de ces novateurs impies qui soulèvent la terre contre le ciel, sans remarquer qu'elle va retomber sur eux et les écraser?

Un homme peut aider efficacement le prêtre à propager dans les campagnes la civilisation et le bonheur; c'est l'instituteur pénétré de l'importance de ses fonctions. Comme le curé de village, il est l'homme de Dieu et l'homme du peuple. Qu'il sache donc toujours comprendre et remplir sa mission.

CHAPITRE VIII.

Action du prêtre sur l'homme terrestre.

Par suite des lois de l'attraction, le corps retombe nécessairement vers la terre, et s'y attache de tout son poids. Quelque propension que notre âme ait à s'élever, intimement unie au corps, elle est toujours plus ou moins inclinée vers la terre. Maintenu dans de justes bornes, cet attachement de tout notre être à la terre est légitime, il est nécessaire. N'est-elle pas notre demeure pendant les jours d'épreuves, comme le ciel le sera au temps des récompenses? Nous l'arrosons de nos sueurs; elle répond à toutes nos fatigues par d'inépuisables bienfaits. Dieu sans doute est la source

première de tous ces bienfaits; mais elle est l'instrument dont il se sert pour les faire arriver jusqu'à nous. Pendant quelques jours de l'année, la terre resserrée par le froid a cessé de produire; c'est Dieu qui lui ordonne de se reposer. Attendez un instant : au temps marqué par la divine Providence, les tièdes ondées du printemps l'ont amollie, un souffle bienfaisant la féconde, et tout ce qui respire ici-bas a tressailli à la vue des merveilles qui se sont opérées dans son sein et à sa surface. Si la terre est la mère commune de tous les hommes pendant la vie, elle l'est encore à la mort. A peine avons-nous cessé de vivre, qu'elle ouvre son sein pour nous recevoir, et elle nous garde précisément jusqu'au jour de l'universelle résurrection.

Cependant, lorsque l'homme s'attache trop fortement à la terre, cet attachement devient dangereux, condamnable. Ce n'est plus Dieu, c'est elle qu'il voit dans toutes ces merveilles qui s'offrent à ses regards. Ce n'est plus Dieu, c'est elle qu'il aime. Par une conséquence nécessaire, le corps qui cultive la terre est tout pour lui, et l'âme n'est rien. Il ne vit désormais que de la vie matérielle, la vie spirituelle n'est plus qu'un mot; il cesse même d'en avoir une idée véritable. Quand le corps s'affaiblit et s'affaisse, il dit aux siens un éternel adieu, et il se couche dans

la terre sans regarder le ciel et sans penser au réveil.

L'habitant des campagnes est exposé surtout à pousser à l'excès cet amour de la terre; c'est lui qui la cultive, qui l'arrose de ses sueurs. Tous les jours il peut admirer la magnificence de sa parure, la grandeur et la variété de ses richesses; elle est sa mère, à lui, d'une manière particulière, et il aura pour elle un attachement particulier. Il était donc nécessaire qu'une voix amie et puissante répétât incessamment à ses oreilles ces paroles salutaires : « Souviens-toi, ô homme, que tu n'es pas seulement poussière, mais que tu viens de Dieu et que tu retourneras à Dieu. » Cette voix, c'est la voix du curé de campagne.

Un enfant vient de naître dans la cabane du laboureur. Cet enfant souffre, il se plaint continuellement; il demande qu'une main amie le caresse, qu'une douce voix le console. Il est nu, et son corps débile a besoin d'être réchauffé, enveloppé; il est faible, et il a besoin d'être soutenu. Sa constitution frêle demande une nourriture continuelle et choisie, et il est incapable de se la procurer. En un mot, il ne peut se servir d'aucun de ses membres, et tous ses membres en état d'agir seraient à peine capables de satisfaire à ses besoins multipliés et pressants. Encore, si la position gênante de cet enfant ne devait durer qu'un jour, une semaine, un mois, on la supporterait facilement;

mais non, elle durera infailliblement des années entières, et je ne sais même si elle cessera un jour, car l'enfant pourrait être constitué de manière à n'arriver jamais à un complet développement de la vie. Cependant, les parents, qui seuls peuvent en prendre soin, sont continuellement occupés; ils travaillent le jour entier, et quelquefois une grande partie de la nuit. Le travail n'est pas pour eux un délassement, c'est un besoin, c'est une nécessité; sans le travail, ils ne vivraient pas. Or, je le demande, si ces hommes, accoutumés à n'estimer que ce qui frappe les sens, étaient persuadés que leur enfant n'est qu'un morceau de chair en mouvement, appelé à subir différentes transformations jusqu'à ce qu'il retourne en poussière, feraient-ils pour lui tant de sacrifices? Non, assurément; je ne sais même s'ils ne prendraient pas souvent les moyens de s'en débarrasser. Qui donc pourrait les retenir? La justice humaine? — Mais il est si facile d'échapper aux atteintes de cette justice. — Leur intérêt particulier? — Mais ils regardent à peu près comme certain que jamais leurs avances ne seront acquittées. — L'intérêt de ces enfants qu'ils aiment? — Mais ils ne les aimeraient pas également dans la supposition de leur néant. D'ailleurs, la somme de nos jouissances sur la terre est évidemment inférieure à la somme de nos maux. Il est donc

souverainement important pour la société qu'aux pensées terrestres de ces hommes se joignent des doctrines spirituelles. Ils doivent être profondément convaincus qu'à ce corps débile est étroitement liée une âme créée à l'image de Dieu, et dont les facultés ne peuvent se développer si le corps ne prend pas lui-même son développement. Ce dogme salutaire leur est enseigné par la religion, et, de peur qu'ils ne l'oublient au moment d'agir, un homme est là pour le leur rappeler ; c'est le prêtre. Cet enfant que vous avez vu, peu capable assurément d'exciter par lui-même la sympathie, il l'environne de toutes les bénédictions de la religion ; il le consacre à Dieu en le marquant du signe de la croix, et, faisant couler sur sa tête l'onde régénératrice, il prononce avec toute l'autorité de l'Église ces paroles imposantes : « Son âme est à Dieu ; son corps même est devenu le temple du Saint-Esprit. Chrétiens, veillez sur cet enfant comme sur un dépôt sacré. »

Une semaine s'est écoulée. Tous les jours, l'habitant des campagnes s'est occupé de la culture des terres; le matin, le soir, à midi, peut-être, quand le son de la cloche frappait son oreille et arrivait jusqu'à son âme, il élevait un instant sa pensée vers Dieu; mais bientôt il revenait à son travail, dont il s'occupait exclusivement. Le dimanche arrive ; c'est le jour du

Seigneur. « Arrêtez-vous, leur dit le prêtre au nom de l'Église, assez longtemps vous vous êtes occupés de vos intérêts temporels, vous devez vous occuper aujourd'hui de vos intérêts éternels. Assez longtemps vous vous êtes abaissés, le regard attaché à la terre; vous devez vous relever aujourd'hui, et, les yeux fixés vers le ciel, contempler Dieu un instant. Au lieu d'abandonner votre âme à la corruption de votre corps, efforcez-vous, au contraire, d'élever votre corps à la spiritualité de votre âme. Vous me direz peut-être : Comment donc renaîtront ces corps, que nous voyons ensevelir dans le sein de la terre? — Hommes de peu de sens! ces grains que vous jetez aussi dans le sein de la terre, périssent-ils? Ne les voyez-vous pas prendre une nouvelle forme, se développer et produire des fruits au centuple? Il en sera de même de vos corps, si vous avez soin de déposer en eux le germe de l'immortalité. Au jour des récompenses, Dieu enverra ses anges pour les recueillir et les introduire dans sa demeure, où ils jouiront avec vos âmes d'une vie cent fois plus abondante. » Ils ont écouté la voix du pasteur, et, en consacrant le jour entier au service de Dieu et à la sanctification de l'âme, ils ont donné au corps le repos nécessaire pour recommencer le lendemain et pour continuer toute la semaine avec une nouvelle activité leurs travaux habituels.

De tous les moyens employés par la religion pour spiritualiser l'homme terrestre, le plus efficace est sans contredit la réception de la sainte Eucharistie. C'est l'aliment de la vie intérieure; c'est le pain des anges; c'est la manne céleste qui ne se corrompt jamais. « Venez à Dieu, dit le prêtre, vous tous qui gémissez sur la terre, et il vous élèvera vers les cieux. » Le docile habitant des campagnes s'est rendu à cette invitation pressante. Il s'est agenouillé devant l'autel avec une piété tendre, un recueillement profond. Des yeux de la foi, il a vu les cieux s'incliner et le Fils de Dieu descendu sur l'autel. Lui, simple mortel, lui, homme de labeur et de peine, lui, pécheur, il s'est trouvé en présence de son Dieu! Que dis-je! ce Dieu s'est approché, il s'est reposé sur ses lèvres, il est descendu en lui pour servir de nourriture à son âme. Comme il médite profondément, cet homme si peu accoutumé à penser! concevez-vous rien de plus propre à le spiritualiser et à le rapprocher de la Divinité? Il se retire de la sainte table. Est-il le même qu'auparavant? Oh! non. Il contemple Dieu en lui; il voit les anges qui l'environnent. Comme sa vie sera changée! Il était trop attaché aux sens; il s'occupera davantage des choses célestes. Il était faible, languissant; il est prêt désormais à s'élancer sur l'échafaud pour cueillir la palme du martyre.

Il y a, dans la cabane du cultivateur, un malade, un pauvre infirme. S'il souffre d'une infirmité passagère, d'une maladie facile à guérir, les soins nécessaires lui seront aussitôt prodigués, car les travaux pressent et demandent des hommes sains et robustes. Mais, si c'est une maladie incurable, si c'est la vieillesse, la plus incurable de toutes les maladies, qu'arrivera-t-il? C'est un être bien à plaindre, s'il se trouve entre les mains de ces hommes qui ne voient, qui ne connaissent que la terre. Ils se diront : « C'est déjà assez malheureux pour nous qu'il ne puisse plus travailler lui-même, sans que nous perdions notre temps à le soigner. » Dans cette honteuse pensée, ils le négligeront, ils l'abandonneront à ses souffrances et à son désespoir. Quand ils seront forcés de rester auprès de lui, ils fermeront l'oreille à ses plaintes. Qui sait même s'ils ne répondront pas par des paroles brutales aux cris pénétrants de sa douleur? Qui sait s'ils ne se porteront pas à des excès plus déplorables encore? Supposez dans le cœur de ces hommes les doctrines spirituelles de la religion, et il en sera tout autrement. Le père est étendu sur un lit de souffrances. Son épouse est auprès de lui, et ne l'a point quitté depuis le commencement de sa maladie. Les enfants vont tous les jours à leurs travaux ordinaires; mais, dès que leur présence n'est plus nécessaire au dehors, ils

se hâtent de se rendre auprès de leur père, et ils se délassent de leurs fatigues en lui prodiguant les soins les plus tendres. Pour compléter le tableau touchant de cette famille chrétienne, il ne manquait que la figure du prêtre. Le voici : il est venu apporter au mourant et à sa famille les douces consolations de la religion. « Mes enfants, disait le vieillard, je vous cause bien des peines avant de mourir. » Les enfants ont répondu par leurs larmes et par un redoublement d'attention à l'égard de leur père. Le prêtre suit des yeux tous leurs mouvements, et prenant la parole : « Mon frère, dit-il au malade, c'est une grande consolation pour vous, au milieu de vos souffrances, de vous voir environné d'une famille attentive et affectueuse. Tous n'ont pas cette consolation. Cependant les enfants qui se conduisent ainsi à l'égard de leurs parents ne font que remplir le devoir de la reconnaissance. Les vôtres vous rendent aujourd'hui les soins que vous leur avez prodigués le premier. — Moi, du moins, reprit le vieillard, j'avais l'espérance qu'un jour ils me récompenseraient de leurs peines. Mais que peuvent-ils attendre de moi ? Je ne puis rien pour eux désormais. — Vous ne pouvez rien pour eux, mon frère ! Ne pouvez-vous pas leur donner des conseils, leur enseigner, par votre exemple, la patience, la résignation à la volonté de Dieu. Vous ne leur avez

encore appris qu'à vivre, c'était le plus facile; vous devez actuellement leur enseigner à mourir. D'ailleurs, tout ne finit pas au tombeau : mourir pour le chrétien, c'est quitter les hommes et se rendre auprès de Dieu. Pour que vous ne les oubliiez pas dans l'autre vie, n'est-il pas juste que les vôtres vous pressent la main avec amour, au moment du départ, et qu'ils se séparent en pleurant. »

Au moment de la mort, il y a encore une différence bien grande entre la conduite de l'homme terrestre et celle de l'homme spirituel formé par le prêtre. Le premier ne voit rien au delà du tombeau. Quand un des siens vient à mourir, ce corps n'est plus rien pour lui. S'il est conséquent, il détournera les yeux avec dégoût, et il priera qu'on se hâte d'enfouir ce morceau de chair près d'entrer en dissolution. Il en est tout autrement du second. Ce corps, quoique mort, est cependant précieux pour lui. Il a été la demeure d'une âme immortelle, le temple du Saint-Esprit. Il le regarde comme quelque chose de sacré; il l'entoure des emblèmes de la religion; il met sur son cœur l'image du Christ. Ce corps n'est pas mort pour toujours; plus tard, on le verra ressusciter. Il veille, il prie auprès de lui; il l'accompagne au temple, il le conduit à sa dernière demeure. Il a marqué sa tombe du signe de la croix; il y reviendra méditer et prier; il soupi-

rera souvent après l'heure de la réunion et du réveil éternel. Ainsi, quand deux amis font ensemble une route longue et pénible, si l'un des deux vient à tomber, épuisé de fatigue, et à s'endormir d'un profond sommeil, l'autre se dit : « Ce n'est pas pour toujours. » Il ne l'abandonne point ; il s'assied à ses côtés et il veille sur lui avec attention, en attendant l'heure du réveil et de la réunion.

CHAPITRE IX.

Le prêtre exerçant dans les villes son ministère de paix.

Si je voulais épuiser les différents sujets que je traite, je répèterais souvent dans un chapitre ce que j'ai à dire dans un autre. En parlant du prêtre, je pourrais dire une partie de ce qui concerne l'évêque; de même qu'en parlant de l'évêque je pourrais dire ce qui a rapport au prêtre. L'un et l'autre, en effet, ont été élevés dans l'Église au sacerdoce chrétien, quoique placés à des degrés différents. En considérant le prêtre exerçant dans les villes son ministère, je pourrais dire une partie des choses que je rapporte en le considérant

dans la solitude des campagnes ou appelé à quelques missions lointaines ; de même qu'en parlant du curé de campagne et du missionnaire, je pourrais rappeler ce que je donne comme appartenant plus spécialement au ministère du prêtre dans les villes. Je ne le fais point, et je prie le lecteur de ne pas l'oublier, pour suppléer lui-même à ce que j'aurai omis.

Dans ce chapitre, ainsi que dans les deux suivants, je considère le prêtre placé au milieu des villes. L'importante mission qu'il remplit à l'égard de la société, c'est de calmer les passions, de soulager la misère et de préparer un baume divin aux douleurs les plus cuisantes.

Sur la surface de cette terre où le genre humain s'agite en sens divers, l'homme est presque toujours pour un autre homme un lourd fardeau ; et ce fardeau, chacun s'efforce de le repousser. Voyez ce qui se passe dans les villes : les maisons sont rapprochées, les habitations sont placées les unes au-dessus des autres ; mais les cœurs sont séparés par une distance infinie. L'homme a été créé pour la société ; il l'aime, il la recherche, et, presque toujours, la société le blesse et l'irrite. Ce sont les intérêts qui se combattent ; ce sont les opinions différentes qui se choquent ; c'est la haine, c'est l'envie, ce sont toutes les passions mauvaises qui s'échauffent et s'enflamment en se rap-

prochant. Mais Dieu, dans sa miséricorde infinie, a placé le remède à côté du mal. Au-dessus de cet amas de maisons où bruissent toutes les passions qui ont leur source au cœur de l'homme, vous voyez s'élever un vaste édifice où règne un silence profond. C'est la demeure du Dieu de paix. Au temps marqué, les portes du temple se sont ouvertes, et la foule se presse sur le saint parvis. Ces hommes que vous voyiez naguère si agités, vous les voyez déjà plus recueillis. Ils sont entrés dans le temple le front découvert. Ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, ce qui se passe autour d'eux, tout contribue à porter le calme dans leurs pensées. Ils s'inclinent profondément devant Dieu. L'ennemi est placé à côté de son ennemi, et il s'excite intérieurement aux actes si doux de la charité chrétienne. Cependant des chants sacrés ont retenti sous la voûte. En ce moment, tous y prennent part, tous ont semblé unir leurs voix et leurs pensées à la voix et aux pensées de l'Église :

« Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit a tressailli en Dieu, mon Sauveur.

« Il a déployé la puissance de son bras, et confondu les pensées des superbes.

« Il a renversé les grands de leurs trônes, et il a élevé les petits.

« Il a comblé les pauvres de biens; et les riches, il les a renvoyés dénués de tout. »

Qui a fait entendre ces paroles pour la première fois? Une pauvre fille de Judée que Dieu venait de tirer de son abaissement pour l'élever à l'incomparable dignité de Mère de Dieu. Quelle consolation pour les pauvres et les faibles qui mettent en Dieu leur confiance! Quelle terreur pour l'homme riche et puissant qui fait un mauvais usage de sa puissance et de ses richesses!

Aux chants de reconnaissance et d'amour succède tout à coup le silence le plus profond. Un prêtre est en prière au pied des autels. Il sort du fond du sanctuaire. Il traverse la foule attentive et recueillie. Bientôt il a paru non dans une tribune mais sur un trône, suivant la belle expression d'un de nos écrivains. Tous les yeux se tournent vers lui. On remarque sur son visage un rayon du feu divin qui brûle son cœur. Il tourne ses regards vers l'autel où repose l'Agneau, et les reportant sur son auditoire : « La paix soit avec vous! » s'est-il écrié. Après un instant de silence, il continue : « Mes frères, je vous annonce aujourd'hui la paix. Ce n'est pas cette paix que le monde donne, qui n'en a que les apparences et qui cache sous son enveloppe trompeuse tous les maux, tous les tourments de la guerre intestine. Je viens vous

prêcher, vous donner même cette paix que Jésus promit à la terre au moment de son incarnation, et qu'il laissa à ses apôtres, quand il retourna auprès de son Père. C'est la paix avec Dieu, qui nous a créés et qui nous nourrit chaque jour; avec les hommes, qui sont tous nos frères; c'est la paix avec nous-même, cette paix du cœur qui surpasse tout sentiment, suivant l'expression du grand apôtre. Pourquoi donc cherchons-nous quelquefois à troubler cette paix qui doit régner entre nous, comme entre les membres d'une famille étroitement unie? N'avons-nous pas tous le même père, qui est Dieu? L'Église, notre mère, n'a-t-elle pas allaité toutes nos intelligences du lait de la parole divine? N'avons-nous pas tous été régénérés par le sang précieux de J.-C.? Ne sommes-nous pas tous appelés à la table sainte, pour y manger le même pain, qui est aussi le pain de l'ange? Il y en a qui disent : Cet homme est mon ennemi; je ne puis l'aimer. Quoi! vous ne pouvez aimer le fils de Dieu, le frère, le cohéritier de Jésus! Quoi! vous ne pouvez aimer cette âme pour laquelle a coulé le sang d'un Dieu!.. » Pendant plus d'une heure, l'homme de Dieu fait entendre le langage affectueux et pressant de la religion. Chacun l'écoute avec attention; chacun se dit : Il y a dans mon cœur plus d'un sentiment réprouvé par la loi divine! On se retire en silence. Si tous ne quittent

pas le temple justifiés, il y en a bien peu, du moins, qui n'emportent avec eux quelques pensées de réforme.

Ce que le prêtre a commencé par la prédication, il le continue par la confession.

Il est des hommes que l'on voit sourire dédaigneusement au seul mot de confession. Cependant rien n'est plus naturel que la confession. « Qu'y a-t-il, en effet, de plus naturel, a dit un philosophe chrétien, que ce mouvement d'un cœur qui se penche vers un autre pour verser un secret? Le malheureux, déchiré par le remords ou par le chagrin, a besoin d'un ami, d'un confident, qui l'écoute, le console et quelquefois le dirige. L'estomac qui renferme un poison et qui entre lui-même en convulsions pour le rejeter est l'image naturelle d'un cœur où le crime a versé ses poisons. Il souffre, il s'agite, il se contracte jusqu'à ce qu'il ait rencontré l'oreille de l'amitié, ou du moins celle de la bienveillance (1). »

Le divin fondateur du christianisme profita de cette disposition du cœur pour faire de la confession une des parties essentielles du sacrement de la réconciliation. Depuis ce temps, la confession n'est pas seulement naturelle, elle est divine.

Les ombres de la nuit sont, depuis longtemps déjà,

(1) Soirées de Saint-Pétersbourg.

répandues sur la terre, et la couvrent comme un voile pour l'inviter au sommeil. Quelques hommes ont commencé à goûter la douceur du repos; d'autres continuent les travaux du jour; d'autres souffrent et se lamentent; d'autres, au milieu des fêtes, ouvrent leurs cœurs aux enivrements des plaisirs. Le temple n'est point encore fermé. Il y a des hommes qui, de préférence, viennent en ce moment parler à Dieu de leurs peines secrètes et lui adresser leurs prières. Entrons avec eux. Auprès de l'autel brûle la lampe dont la flamme pâle et vacillante est l'image de l'espérance ici-bas; un prêtre est en prière sur les marches de l'autel. Quelqu'un est venu le tirer de sa méditation. Il regarde et comprend. Il s'incline lentement devant Dieu, par amour et comme pour implorer son assistance, et il se rend avec empressement où l'appelle son ministère. Que va-t-il se passer? Approchons et voyons.

La première personne qui se présente, c'est une pauvre veuve chargée d'une nombreuse famille. Après avoir révélé son cœur à Dieu, dans la personne de son ministre : « Mon père, lui dit-elle, je viens, pour la dernière fois, recevoir l'absolution et réclamer le secours de vos prières. — Pour la dernière fois, ma fille, vous êtes à peine à la moitié de votre carrière! — Cela est vrai; mais je me sens défaillir; la force me

manque, et je suis forcée de m'arrêter... Vous savez mieux que personne avec quelle résignation j'ai souffert jusqu'ici. Que n'ai-je pas fait aussi pour mes enfants! Pour eux, j'ai travaillé jour et nuit; pour eux, j'ai refusé souvent à mon propre corps la nourriture et le vêtement; pour eux, ah! je sens encore en ce moment la rougeur me monter au front, pour eux, j'ai mendié.... Mais désormais je ne puis rien. Les hommes me refusent le travail; ils me refusent leurs aumônes. Ce n'est pas tout encore, ils m'imputent des crimes affreux, ils m'étouffent sous le poids de leurs calomnies. N'essayez pas de me retenir; je vais à Dieu; il est meilleur que les hommes, et il m'accueillera avec bonté. » Après avoir entendu la révélation de ce funeste projet, le prêtre garde un morne silence, comme pour laisser à sa pénitente le temps de se calmer et de faire un retour sur elle-même. Puis, reprenant d'un ton grave et imposant : « Vous allez à Dieu, ma fille; mais Dieu vous a-t-il appelée? Il nous dit à tous : Vous ne tuerez point. Et vous voulez qu'il vous accueille avec bonté quand vous vous présenterez à lui coupable de votre propre mort et de la mort de vos enfants; car, vous ne pouvez en douter, votre mort, c'est la mort de vos enfants..... Des étrangers leur donneront peut-être l'aliment matériel dont ils ont besoin pour soutenir en eux la vie du corps; mais la

vie plus précieuse de l'âme, qui donc la conserverait en eux, si ce n'est une mère véritablement chrétienne? Vous dites : La vie est pour moi un lourd fardeau. Mais est-ce que cette vie est le temps des récompenses? est-ce que notre Père, qui est aux cieux, ne nous tiendra pas compte un jour de toutes les larmes que nous aurons versées dans son sein? est-ce qu'il n'y a pas une multitude infinie de personnes aussi malheureuses, encore plus malheureuses que vous sur la terre? Vous dites : Je ne puis voir plus longtemps souffrir mes pauvres enfants. Mais souffriront-ils moins quand vous ne serez plus? Et puis, dites-moi, la Vierge Marie n'a-t-elle pas souffert avec résignation au pied de la croix sur laquelle son Fils était immolé? Allez, à son exemple, prier au pied de cette croix, et Dieu abaissera sur vous les regards de sa miséricorde. »

Ces paroles ont fait une heureuse impression sur le cœur de cette pauvre affligée. Elle a senti le courage renaître peu à peu dans son âme abattue; elle s'est empressée de revenir travailler et veiller auprès de ses enfants, qui, si elle eût succombé, restaient aux charges de la société, et l'auraient peut-être un jour effrayée de leurs crimes.

Quel est celui qui succède à cette pauvre veuve? Sa démarche mal assurée, ses yeux hagards, ses cheveux en désordre, sa parole brusque, tout en lui semble

indiquer un homme qui ne jouit pas pleinement de la raison : c'est un malheureux marchand qui attendait avec impatience l'arrivée d'un vaisseau chargé de toute sa fortune. Le vaisseau était sur le point d'entrer dans le port, quand il fut assailli par un vent furieux qui le rejeta sur la haute mer. Pendant plusieurs jours, il résista à la violence de la tempête; mais à la fin il succomba, et il est actuellement enseveli dans les flots. Le marchand ruiné n'a plus à choisir qu'entre la pauvreté et la banqueroute. L'un et l'autre état lui paraît également déshonorant, et il préfère la mort au déshonneur.

Avant de quitter le monde, il a voulu se recommander à Dieu. Pendant qu'il était en prière, je ne sais quelle voix secrète l'appela au pied de ces tribunaux sacrés qui ont tant de fois rendu la paix à son âme. Il y est en ce moment; il expose au prêtre la situation dans laquelle il se trouve. « Ainsi, lui dit le prêtre, vous avez tout perdu, et, pour vous tirer d'embarras, vous voulez vous précipiter au fond des enfers. Y avez-vous pensé sérieusement, mon frère? — Sans doute, j'y ai pensé, et c'est ce qui m'a retenu quelques jours de plus sur la terre. Mais comment pouvoir supporter le déshonneur dont je serai désormais couvert aux yeux des hommes? — Si vous ne pouvez supporter les regards dédaigneux de quelques

hommes sur la terre, que sera-ce donc de votre condamnation, au grand jour du jugement, en présence de l'univers assemblé? Le déshonneur! dites-vous; Mais est-ce qu'il gît dans la pauvreté? N'est-il pas au contraire le plus honorable des hommes, celui qui, accablé de malheurs, ayant les motifs les plus spécieux de fermer l'oreille à la voix sévère de la justice, renonce avec courage aux avantages trompeurs que lui promet l'iniquité, pour remplir ses engagements. — Que voulez-vous donc que je fasse actuellement? — Ce que vous avez fait jusqu'ici : travailler et remplir vos devoirs. Vous aviez acquis une belle fortune par votre activité et votre industrie. Vous pouvez le faire encore. Vous avez de plus, pour soutenir et récompenser vos efforts, l'estime des hommes et les bénédictions de Dieu. — Je commence à vieillir. Vous savez aussi que les occasions favorables ne se représentent pas toujours. — Vous vieillissez, dites-vous; mais vos enfants grandissent, et ils travailleront avec d'autant plus de courage, que vous aurez eu soin de leur conserver un nom pur de toute souillure. L'important, d'ailleurs, n'est pas d'avoir une fortune colossale, mais de l'avoir irréprochable. Voilà mes conseils, mon frère. Voulez-vous les conseils de Dieu, de ce Dieu vers lequel vous vous précipitiez en aveugle, quand la terre semblait manquer sous vos pieds? Lisez le livre de Job, où

l'Esprit-Saint nous enseigne de quelle manière doit se conduire l'homme riche dans l'humiliation. Vous comprendrez qu'il y a sur la terre des situations encore plus affreuses que la vôtre, et bientôt, imitant la résignation de cet homme éprouvé, vous pourrez répéter après lui : Je suis sorti nu du sein de ma mère, et j'y retourne nu. Le Seigneur me l'a donné ; le Seigneur me l'a ôté. La volonté de Dieu a été faite : que son saint nom soit béni. »

La résignation revient peu à peu au cœur de ce malheureux ; et, après la résignation, le courage. Il travaille avec une ardeur toute nouvelle. Bientôt il a rétabli son crédit ébranlé, et peu après, sa fortune. Ainsi fut évité un crime affreux, qui eût jeté le trouble dans la cité et ruiné un grand nombre de familles.

Au marchand succède le domestique d'un homme puissamment riche. « Mon père, dit-il au prêtre, vous n'avez point entendu l'accusation de mes fautes depuis un an, et vous m'entendrez aujourd'hui pour la dernière fois : bientôt je serai à Paris. — Cependant, mon frère, vous n'avez point l'intention de vous éloigner des sacrements ; vous y avez trouvé trop de consolations, trop de secours. L'homme est un pauvre voyageur sur la terre. Aujourd'hui, il est ici ; demain, il sera dans un autre lieu. Mais, en quelque endroit qu'il soit placé, partout il trouve un Dieu plein de

bonté qui le console, le soutient, le dirige par lui-même ou par ses ministres. — Je crains beaucoup qu'il n'en soit point ainsi pour moi. — Pourquoi cela? Allez-vous dans la capitale avec de mauvaises intentions? — Je suis accoutumé à vous dire toutes mes pensées; je le ferai encore aujourd'hui : je me suis affilié depuis quelques jours à une troupe de voleurs. Nous nous rendons tous à la capitale, afin de nous soustraire plus aisément à la surveillance de la police et au glaive de la justice. »

Cet homme avait fait un violent effort sur lui-même pour se déterminer à un pareil aveu. Il s'arrêta tout à coup, prêtant l'oreille aux paroles d'indignation qu'il supposait devoir s'exhaler du cœur de celui qui venait de l'écouter. Le représentant de la miséricorde divine reprit avec la même bonté que la première fois : « Mon frère, vous tromperez peut-être le regard de l'homme; mais l'œil de Dieu, le tromperez-vous? Vous pourrez échapper au glaive de la justice humaine; mais échapperez-vous au glaive de la justice divine? Je ne sais comment m'expliquer votre conduite. Jusqu'ici je n'ai découvert en vous aucune inclination à un genre de vie si affreux. Comment vous y êtes-vous donc déterminé? — Par l'espérance de mener une vie plus indépendante et plus heureuse. — Quoi! vous appelez indépendante et heureuse une vie qui a pour

perspective la prison, et dont le dernier résultat est ordinairement l'échafaud? Je ne vous parlerai point des remords qui vous tourmenteront longtemps avant que vous soyez venu à bout d'étouffer leur voix. Savez-vous que vous serez surveillé avec le plus grand soin? savez-vous qu'il vous faudra sans cesse changer de demeure, de nom, de vêtement, dans la crainte d'être découvert? savez-vous qu'il suffira d'une parole traître ou imprudente d'un de vos associés pour vous remettre entre les mains de la justice? Inquiet pendant le jour, vous le serez également pendant la nuit, et vous ne goûterez pas une heure, une seule minute, les douceurs d'un sommeil paisible. Croyez-moi, si vous faisiez pour Dieu tout ce que vous êtes disposé à faire pour le démon, vous seriez un parfait chrétien sur la terre et vous vous assureriez au ciel un poids immense de gloire. — Je goûte parfaitement la justesse de vos observations; mais actuellement je suis trop avancé pour reculer. — L'homme peut toujours revenir à Dieu, quelque profond que soit l'abîme dans lequel il s'est précipité. A plus forte raison cela vous est-il facile, à vous qui n'êtes encore coupable que par la pensée. — Vous ne me connaissez pas encore entièrement : j'ai bien changé depuis ma dernière confession. Il ne s'est pas écoulé un seul mois sans que j'aie dérobé dix francs au moins à mon maî-

tre. Jusqu'ici mes gages suffisaient à peine à mes dépenses. Comment voulez-vous donc que je puisse restituer ce que j'ai pris. — Restituez, restituez, mon frère; pour cela, il ne vous faut qu'une année. Dix francs par mois, c'est cent vingt francs par an. Retranchez cette somme de vos gages, et ils seront encore plus que suffisants pour une vie honnête et chrétienne. Vous aurez peut-être à vous imposer des privations. Eh bien! n'est-ce pas en cela que consiste la pénitence? »

Cet homme a suivi les conseils du prêtre. Il a servi fidèlement dans cinq ou six maisons, tandis qu'il en eût peut-être dévasté mille par ses vols et ses brigandages, si une main charitable et puissante ne l'eût retenu sur le bord de l'abîme.

C'est le tour d'un jeune homme au cœur bon encore, mais à l'imagination exaltée, aux passions violentes. « Monsieur, dit-il au prêtre, ce n'est point au confesseur que je m'adresse en ce moment, c'est à l'homme de Dieu, à l'ami de ma famille. Voulez-vous vous charger de remettre demain à ma mère la lettre que je vais vous confier. Je viens vous trouver ici pour que ma démarche soit ignorée de tous, et, pour ainsi dire, de vous-même; c'est du moins ce que la religion nous enseigne. — Vous pouvez compter que je ferai avec plaisir ce que vous attendez de moi, et

vous pouvez compter également sur ma discrétion. Je suis ici, en effet, au service de Dieu et des hommes. En remettant cette lettre à votre mère, aurai-je quelque chose à lui dire? — La lettre elle-même lui dira tout. Vous pourrez ajouter cependant que je lui recommande notamment de ne jamais m'oublier et de prier souvent pour moi.... — Pourquoi ne lui porteriez-vous pas vous-même cette douce parole? — Pourquoi! c'est que, demain, peut-être, je ne serai plus! J'ai une affaire d'honneur. — Un duel! n'est-il pas vrai? Un combat à mort pour une chose sans importance? — Tout ce que vous voudrez; mais enfin c'est une résolution arrêtée. Je sais tout ce que vous pourriez me dire contre le duel; que voulez-vous? l'opinion est la reine du monde, et il faut lui obéir. Que dirait-on de moi, si je refusais? — J'entends; pour éviter un coup de langue de quelques gens souverainement méprisables, vous êtes déterminé à donner à quelque brave jeune homme ou à vous faire donner à vous-même un coup d'épée. — Sans doute, c'est un aveuglement, mais c'est un aveuglement général, et c'est le cas de dire : Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison. — Mon ami, aimez-vous votre mère? — Beaucoup plus que moi-même. — Eh bien! ce n'est pas seulement votre vie et la vie de votre adversaire que vous risquez; c'est la vie de

votre mère. En avez-vous le droit? Y avez-vous réfléchi? — Hélas! oui, répondit le jeune homme en soupirant ; pourquoi renouvelez-vous donc dans mon cœur les combats qui déjà m'ont tant fait souffrir? — C'est pour votre bonheur et celui de vos parents. Vous m'avez appelé vous-même l'ami de votre famille ; je me montrerais indigne de ce nom, si je ne faisais tous mes efforts pour vous conserver la vie et pour ranimer dans votre âme le sentiment peut-être éteint de vos devoirs. Avez-vous la foi? — Il fut un temps où je l'avais. — Et alors, vous étiez heureux ! — Beaucoup plus qu'en ce moment. — Pourquoi donc ne le seriez-vous pas encore?.... »

Le prêtre lui rappela le jour de sa première jeunesse ; comme un homme qui en a fait lui-même l'expérience, il lui peignit tout le bonheur que goûte notre âme dans la pratique de la vertu ; il lui parlait de Dieu, de sa miséricorde infinie, de ses jugements terribles ; il soulevait devant ses yeux la redoutable balance ; d'un côté, il mettait le peu de mérite de sa vie dissipée, et de l'autre, ses fautes énormes. Le jeune homme écoutait, il voyait, il se croyait déjà au tribunal du souverain juge. Le prêtre remarquant que ses paroles avaient fait impression : « Non, ajouta-t-il avec autorité, non, vous ne vous battrez pas, je ne le souffrirai jamais. Vous ne le devez pas, vous ne le

voulez pas; votre adversaire est peut-être dans les mêmes dispositions que vous; je ferai tous mes efforts pour vous réconcilier, et j'ai l'espérance de réussir. »

Le prêtre tint parole. Réconciliés par la charité, ceux qui venaient de se jurer une guerre à mort, se juraient déjà une éternelle amitié.

Sachons apprécier ce nouveau bienfait du prêtre; il rend à la société deux jeunes gens, d'une grande espérance, peut-être; il conserve la paix et le bonheur dans deux familles honorables.

Ce que le prêtre a fait ce soir, il le fera demain, après demain, toute sa vie. Ce qu'a fait celui-ci, tous le font également, ou du moins, peuvent le faire. Oh! si tous les cœurs avaient recouru à ce ministère consolant! oh! si tous savaient en profiter!

Qu'on ne s'imagine pas que je me sois laissé aller aux illusions de mon imagination, et que je me sois plu à peindre des tableaux en dehors de toute vérité. Non, il n'en est pas ainsi, je n'ai fait que répéter, au contraire, ce qui se passe chaque jour au milieu de nous.

Dans une des villes les plus commerçantes de France, un homme s'est livré à d'immenses opérations frauduleuses qui l'ont ruiné, et qui ont ruiné en même temps un nombre infini de familles. Cet homme

paraissait doué de grands sentiments religieux. « A quoi sert la religion ? » disaient quelques-uns. Écoutons la réponse qu'il fit lui-même en présence de ses accusateurs et de ses juges : « Il est vrai que j'allais assiduement à la messe, mais je n'ai jamais communié, je ne me suis jamais confessé, et j'en ai bien du regret. Si je m'étais approché du tribunal de la pénitence, j'aurais reçu de bons conseils dont j'aurais profité pour ne point tomber dans l'abîme où je suis. »

Tous les hommes, les philosophes eux-mêmes, quelles qu'aient été d'ailleurs leurs opinions, ont regardé la confession comme une des plus fortes barrières contre le vice. Rousseau a dit : « Que de restitutions, de réparations la confession ne fait-elle pas faire chez le catholique (1)! » Et Voltaire : « La confession est une chose très-excellente, un frein au crime inventé dans l'antiquité la plus reculée. On se confessait dans la célébration de tous les anciens mystères; nous avons imité et sanctifié cette sage coutume; elle est très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner (2). »

Remarquons en passant cette ruse de nos philosophes. Quand ils reconnaissent dans la religion catholique un dogme incontestablement bon, ils se donnent

(1) Émile.
(2) Questions Encyclop.

toutes les peines imaginables pour en découvrir au moins quelques traces dans l'antiquité ; mais Dieu a fait tourner à leur confusion ces attaques impies ; car au lieu de dire : « Tel dogme était cru avant l'établissement de la religion chrétienne, donc il vient des hommes ; » chacun se dit au contraire : « Tel dogme a été reconnu dans tous les temps et dans tous les lieux, donc il est divin. »

Et la communion, comme elle calme les passions! Pour ne point répéter ce que nous avons dit ailleurs, je me contenterai de citer ce passage de Voltaire : « Voilà des hommes qui reçoivent Dieu, au milieu « d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cier- « ges, après une musique qui enchante leurs sens, « au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination est « subjuguée, l'âme, saisie et attendrie; on respire à « peine, on est détaché de tout bien terrestre, on est « uni avec Dieu, il est dans notre chair et dans notre « sang. Qui osera, qui pourra commettre après cela « une seule faute, en concevoir seulement la pensée? « Il était impossible, sans doute, d'imaginer un mys- « tère qui retînt plus fortement les hommes dans la « vertu (1). »

(1) Questions Encyclop.

CHAPITRE X.

Soin des pauvres.

Quoi que nous puissions faire, il y aura toujours des pauvres sur cette terre. La pauvreté vient des passions désordonnées qui dévorent dans un seul jour la subsistance d'une vie entière. Elle vient de la vieillesse, de la maladie, de ces mille accidents funestes qui enchaînent les bras de tant d'hommes condamnés à manger leur pain à la sueur de leur front; elle vient de ces grandes calamités qui détruisent, quelquefois dans un instant, toutes ces richesses que la Providence s'était plu à répandre sur la surface de la terre pour nourrir

ses nombreux enfants. Or, il y aura toujours, dans le cœur dépravé de l'homme, des passions désordonnées. Il y aura toujours sur la terre, ces infirmités, ces accidents funestes, tristes avant-coureurs de la mort, et qui nous rappellent que tout ici-bas doit promptement finir pour nous. Toujours il y aura de redoutables fléaux, pour nous enseigner que cette terre est chargée de crimes, et que le cœur pur doit continuellement s'élancer vers Dieu.

La pauvreté, qui est de tous les temps, est aussi de tous les lieux; cependant, elle est plus générale et plus grande dans les villes que dans les campagnes: pourquoi? Parce que dans les villes, les besoins sont plus grands; parce qu'il y a moins de simplicité et d'innocence; parce que les passions y sont plus irritées et plus insatiables. Pourquoi encore? Parce que c'est dans les villes, la plupart du temps, que vient se retirer l'homme des champs incapable de se livrer à ses travaux ordinaires. Personne n'a le droit de s'en plaindre; c'est le cultivateur qui, par ses soins et son industrie, a fécondé les champs d'où se tire la nourriture nécessaire à tous; tandis que l'habitant des villes s'abandonnait à ses plaisirs, dans un cercle d'heureux, ou que, mollement assis auprès de son feu, il se livrait aux travaux du cabinet, l'habitant des campagnes, exposé à l'intempérie des saisons, travaillait

et souffrait pour lui ; ne doit-il pas être le bien venu, lorsque, sentant sa force épuisée et sa vigueur éteinte, il prend en main le bâton dont il a besoin pour se soutenir, et se rend à la porte des villes en disant : « Je vous ai nourris dans ma jeunesse ; nourrissez-moi désormais dans ma vieillesse. »

Actuellement, je le demande : qui s'occupera de cette multitude innombrable de pauvres que nous voyons remuer au sein de nos villes ! Elle ne tarderait pas à croupir et à faire périr ensuite la société entière, si elle était abandonnée à elle-même, si une vertu secrète ne se mêlait à cette fange pour tirer le bien du mal. Qui s'en occupera ? mais, vous le voyez, c'est le prêtre ; ce sont ceux qui, inspirés aussi par la religion, ont le courage de l'aider dans son ministère de charité.

Le prêtre est le ministre de Dieu, il est le bras de sa providence ; et nous savons que les pauvres sont particulièrement les enfants de la providence divine. Le prêtre est le représentant de J.-C., le continuateur de sa mission auprès des hommes ; et nous savons que Jésus avait pour les pauvres un amour de prédilection, qu'il fut pauvre lui-même. A sa naissance, sa tête reposait, dans une crèche, sur un peu de paille ; et, à sa mort, sa tête environnée d'épines, n'avait pour s'appuyer que le bois de la croix, arrosé de son sang.

Le prêtre serait-il sans entrailles pour le malheureux, quand ses pensées, ses actions, quand toute sa vie sacerdotale est une vie de miséricorde et d'amour? Pourrait-il s'attacher lui-même aux biens de la terre, quand tout lui parle d'abnégation? Il est pauvre comme son maître, et il ne manque jamais de rien, ni pour lui, ni pour les autres. Il est, par lui-même, sans force, sans crédit, et il peut tout, il obtient tout, en éveillant, dans son cœur et dans le cœur d'autrui, la vertu innée de la charité. Une des raisons pour lesquelles la sagesse de l'Église a interdit à son cœur les joies pures de la famille, qu'il bénit lui-même dans le cœur de tous les hommes, c'est afin que cet amour concentré s'échappe, au besoin, comme un torrent, et aille répandre l'abondance et la consolation sur toutes les misères humaines.

Un pauvre est à ses pieds : « Mon frère, lui dit le prêtre, avez-vous supporté avec résignation la croix qu'il a plu à la divine providence de vous envoyer? — Hélas! non, mon père. Cela était si difficile! J'ai vu le riche jouir, à côté de moi, de toutes les commodités de la fortune; et moi, j'étais plongé dans une affreuse misère. Bien des fois, j'ai souhaité, comme Lazare, obtenir les miettes de pain qui tombaient de sa table, et on me les refusait. Je m'irritais alors; je murmurais contre les hommes et contre Dieu. Je me

repens aujourd'hui de ma faute, et je prie Dieu de me la pardonner. » Le prêtre le confirme dans cette heureuse disposition; il grave de plus en plus dans son cœur les devoirs difficiles de la résignation. Pendant que sa bouche répète ces belles paroles de Jésus : « Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! » croyez-vous qu'il ne se remue rien au fond de son cœur? Non, cela n'est pas possible. Il compatit à la misère de son pénitent; il se dit : « La parole qui sort de la bouche de Dieu est indispensable sans doute à la vie de l'homme; mais le pain aussi lui est nécessaire. » Il a donc pris la résolution de l'aider de tous ses moyens et d'intéresser les autres en sa faveur. Voyez-vous, la misère, comme le crime et quelquefois plus que le crime, a sa honte et ses secrets. Elle ira toujours de préférence révéler ses souffrances physiques à celui à qui elle a coutume de révéler ses souffrances morales.

Le prêtre n'attendra pas toujours que l'indigent soit venu solliciter sa charité. La plupart du temps, il va lui-même au-devant de ses besoins. Que vous importe à vous, hommes du monde, toutes ces personnes qui vivent autour de vous? Vous ne les connaissez pas et vous n'avez aucune envie de les connaître. Vous ne connaissez pas peut-être la position véritable de vos plus proches voisins. Cela se conçoit : chacun de vous

n'a besoin de connaître que ceux avec qui ses goûts ou ses affections le mettent en relation. Mais le prêtre se trouve dans une position exceptionnelle. Il est responsable devant Dieu de tous ceux qui ont été confiés à sa charge pastorale. Il doit donc les connaître tous, et, par conséquent, leurs besoins. Non loin de votre commode habitation est la pauvre demeure d'une veuve chargée d'une nombreuse famille. Sa mise indique une certaine aisance, et ses enfants sont toujours entretenus dans une grande propreté. Il y a bien sur le visage maigre et pâle de la mère des preuves évidentes d'une grande souffrance; mais les douleurs récentes du veuvage, les inquiétudes et les peines de la maternité vous expliquent suffisamment la nature de cette souffrance. Vous êtes donc sans inquiétude sur sa position. Le prêtre a bien d'autres pensées que vous. Il a tout calculé : « Il y a deux ans, son mari est mort après une longue maladie. Si on eût vendu alors tout ce qui était dans la maison, il y aurait eu à peine de quoi acquitter les dettes. Depuis, pour payer son loyer, nourrir et entretenir sa famille, elle n'a eu que les revenus de son travail. Cette femme doit donc nécessairement jeûner. Elle ne demande rien, il est vrai, elle ne se plaint point; mais le cœur d'où ne s'échappe aucun soupir n'est pas toujours celui qui souffre le moins. » Occupé de ces réflexions, il s'empresse d'aller la visiter.

Le prêtre n'a point revu cette demeure depuis le jour où il administra les derniers sacrements au mari. La pauvre veuve se rappelle cette triste circonstance, et elle ne peut retenir ses larmes. « Il est plus heureux que nous, dit le prêtre qui comprend aisément sa pensée, il est plus heureux que nous, il est avec Dieu. » Dieu est un mot qui se lie à tout. C'est surtout une transition bien naturelle pour parler à l'indigent de sa misère. « Mais vous, ajoute le prêtre, comment pouvez-vous élever seule votre famille? — Par mon travail. — Ce travail ne doit pas suffire à tous vos besoins. — Hélas! non ; mais voyez ! » Et elle lui montre des yeux son lit sans rideaux, sa chambre dégarnie de meubles. « Je comprends, dit le prêtre, tout s'en va pièce à pièce. — Et encore cela ne suffirait pas sans une grande économie. — Vous voulez dire peut-être sans un jeûne perpétuel. » La femme ne répondait point; elle pleurait. Le prêtre se retire en laissant sa faible offrande. Il entre ensuite chez une femme, veuve aussi, mais puissamment riche. Le tableau qu'il avait eu sous les yeux s'était trop vivement gravé dans son imagination pour qu'il pût s'occuper d'autre chose. Il raconte tout ce qu'il a vu. « Madame, ajoute-t-il, vous semblez craindre quelquefois de ne pas faire votre salut. Voilà une occasion favorable. Imitez le bon Dieu; faites du bien aux hommes, et vous irez infailliblement à lui. »

Les indigents que le prêtre ne découvre pas, d'autres les lui font connaître. Il a, dans tous les quartiers de la ville, pour ses œuvres de bienfaisance, des coopérateurs actifs et intelligents. Deux jeunes gens, mariés depuis peu, sont dans la plus profonde misère. Leur santé frêle a trompé leur courage. Ne pouvant travailler, ils n'ont de ressource que dans les aumônes; mais la mort leur paraît moins dure que la mendicité. Un jour, les voisins se trouvent dans une grande inquiétude à leur sujet. Il est dix heures, et la porte de la chambre n'a point encore été ouverte. Le prêtre a été averti : hâtez-vous, ministre du Seigneur, hâtez-vous, car la mort pourrait vous prévenir. Il court, il vole; la porte s'ouvre : Quel spectacle ! Un réchaud était au milieu de la chambre. Étendus sur le lit et vêtus comme au jour de leur mariage, le jeune homme et la jeune femme entraient déjà dans les convulsions de la mort qu'ils craignaient actuellement après l'avoir recherchée. Ils sont rappelés à la vie. Le prêtre les console, les encourage. Il leur promet que cette tentative coupable restera ignorée, qu'il les soutiendra, qu'il leur procurera des travaux appropriés à leurs forces. Ils ont foi dans la parole du prêtre; et voilà encore une double proie arrachée à la mort.

Appelé pour administrer les derniers sacrements aux malades, le prêtre peut-il être témoin de quelque

grande indigence sans faire tous ses efforts pour la soulager. Il est auprès d'une mère de famille; et cette femme est si misérable, que le réduit où elle couche ressemble plutôt au toit des animaux qu'à la demeure ordinaire des hommes. Cependant J.-C. est venu la visiter. Il est descendu de nouveau dans une espèce d'étable : nous savons que, pour vivre avec les hommes, il ne choisit pas les palais. « Mon père, dit la pauvre malade, après avoir écouté les exhortations du prêtre qui la disposait à la mort, mon père, je le dis en présence de mon maître, je ne crains pas la mort ; je regrette seulement de ne pouvoir rester un peu plus longtemps auprès de mes chers enfants pour leur rendre la vie moins amère. » Le prêtre se sent ému. Il s'incline en présence de Dieu, et, après avoir prié avec recueillement : « Ma chère sœur, dit-il, soyez sans inquiétude. Quand vous serez au ciel, ne m'oubliez point auprès de Dieu, et moi, je n'oublierai jamais vos enfants sur la terre, je le dis aussi en présence de mon maître. » Et il s'incline de nouveau comme pour demander à Dieu de confirmer sa promesse.

Cette vie de charité fut toujours la vie des ministres des autels. Qui ne connaît l'admirable défense du diacre Laurent au moment de son martyre : « Montre-nous, lui disaient ses bourreaux, montre-nous les trésors de

l'Église, car nous savons qu'elle en possède de précieux. — J'y consens volontiers, attendez. » Il rassemble aussitôt tous les pauvres que l'Église nourrissait; et, les montrant à ses accusateurs étonnés : « Voilà, dit-il, les trésors de l'Église. »

Aucun obstacle ne put les arrêter dans cet exercice important de leur ministère. A la fin du troisième siècle, une peste affreuse régnait à Alexandrie. Les prêtres, les diacres, portaient des secours aux pestiférés, que fuyaient les païens. « C'est un martyre, disaient ces courageux ministres, c'est un martyre non moins glorieux que celui de la foi ; » et ils volaient à la mort pour gagner la double palme du martyre et de la charité.

Le prêtre visite les hôpitaux. Pour l'un, il a des paroles de consolation ; pour l'autre, de faibles secours. A celui-ci, il promet de ne point l'oublier devant Dieu; à celui-là, de ne point oublier ses enfants. Vous voyez auprès du lit des malades, ces seconds anges gardiens ; c'est le prêtre qui les inspire, qui les soutient, les dirige. Pensez au bien que font à la société ces admirables maisons de charité, et dites-vous : C'est le prêtre qui en est l'instituteur, le réformateur, le soutien.

Qui ne se rappelle Vincent de Paul, le modèle du prêtre, parce qu'il fut le modèle de la charité. Sa vie

entière ne serait point déplacée ici. Rapportons seulement ce trait remarquable qui a conservé la vie à tant de pauvres chrétiens :

« On exposait, dans la place publique de la capitale, dit l'abbé Maury, les enfants abandonnés en naissant; et les pauvres les achetaient à vil prix, comme des instruments de pitié, pour attirer la commisération publique. Le sort de ces innocentes créatures n'avait pas encore fixé les regards du gouvernement, depuis la fondation de la monarchie. Il fallait qu'un pauvre prêtre vînt leur servir de père, donner sa charité pour contre-poids à cet immense fardeau de la débauche et réintégrer dans les droits de la nature tous ces enfants sans famille, recueillis trop tard dans le sein maternel de la religion. Les anciens législateurs avaient cru leur assurer une protection suffisante, en permettant de les élever à titre d'esclaves, comme si l'on n'avait pu leur conserver la vie qu'en les privant de la liberté dans leur propre patrie! voyez combien le zèle sacerdotal est ici plus secourable que le pouvoir souverain!

« Au retour d'une de ses missions, Vincent de Paul, que j'oserais presque nommer l'ange visible de la Providence, trouva, sous les murs de Paris, un de ces enfants entre les mains d'un mendiant, occupé à déformer ses membres. Saisi d'horreur, il accourt avec l'intrépide confiance de la vertu, qui impose

toujours au crime : « Eh ! barbare, s'écrie-t-il, vous m'avez bien trompé; je vous avais pris de loin pour un homme ! » Il lui arrache sa victime, l'emporte dans ses bras, traverse Paris en invoquant la commisération publique, assemble la foule autour de lui, raconte ce qu'il vient de voir, appelle la religion au secours de la nature, et, entouré de ce peuple frémissant qui le suit sans pénétrer son projet, il se rend dans la rue Saint-Landry, où l'on entassait ces malheureuses victimes. Là, ce père des orphelins donne l'exemple. Il en ramasse douze qu'il met à part, et les bénit en déclarant qu'il se charge de les nourrir; et c'est là sa première allocution en faveur de ces infortunés. Aussitôt il appelle ses fidèles coopératrices, expose le pressant besoin de sauver ces enfants, et ils sont secourus. Mais le nombre en augmente au point que la charité se décourage, et qu'elle est prête à se rebuter. Toutes ces grandes âmes, qui l'ont si généreusement secondé jusqu'alors, viennent lui déclarer qu'il faut absolument renoncer à cette œuvre de miséricorde; mais, quand tout semble l'abandonner, sa foi en la Providence lui reste; il regarde amoureusement le ciel, d'où le désespoir ne descendit jamais dans son cœur.

« Encore un jour, dit-il à ces femmes timides qui ont trop peu de foi, je ne vous demande plus qu'un

seul jour; la Providence nous suggèrera quelque résolution salutaire.

« Il dit et il convoque pour le lendemain une assemblée extraordinaire. Il fait placer dans le sanctuaire, entre les bras des filles de la charité, cinq cents de ces pauvres enfants dont il veut faire entendre les cris et plaider la cause pour la dernière fois, monte en chaire, chargé du plus touchant intérêt qu'un orateur ait jamais défendu et le cœur oppressé de cette charité qui égalait dans son âme toute l'énergie de l'amour maternel. Il veut mêler ses sanglots à leurs vagissements. Il veut exciter et recueillir rapidement, parmi ses auditeurs, ces élans irrésistibles de charité, ces premiers mouvements de commisération qui sont toujours nobles et généreux, et, s'adressant aussitôt à ce sexe compatissant qui l'environne, il lui parle en ces mots, auxquels je me garderai bien de rien changer : « Or sus, Mesdames, vous avez adopté ces enfants, « vous êtes devenues leurs mères selon la grâce, de- « puis que leurs mères selon la nature les ont aban- « donnés. Voyez si vous voulez aussi les abandonner « pour toujours. Cessez, dans ce moment, d'être leurs « mères pour devenir leurs juges. Leur vie et leur « mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les « voix et les suffrages. Il est temps que vous pronon- « ciez leur arrêt. Les voilà devant vous. Ils vivront si

« vous continuez d'en prendre un soin charitable, et « ils mourront tous demain si vous les délaissez. »

« L'éloquence ne nous offre point de plus sublime mouvement; mais aussi n'a-t-elle jamais obtenu de plus beau triomphe. On ne répond à Vincent de Paul que par des pleurs et des cris de miséricorde. Dans cette même assemblée, où l'on est venu avec la résolution d'abandonner pour toujours les enfants trouvés, la fondation de leur hôpital, votée par acclamation, reçoit immédiatement, pour première dotation, quarante mille livres de rente, et cet exemple d'humanité est aussitôt imité dans tout le royaume et dans l'Europe entière (1). »

Le prêtre descend aussi dans les cachots. Il porte au pauvre prisonnier les secours qui lui sont nécessaires pour rendre un peu moins tristes les derniers jours de son existence; et, avec ses secours, il lui porte quelques paroles d'espérance et de consolation. Le sort du prisonnier n'est plus aujourd'hui ce qu'il était autrefois. Le prêtre n'a-t-il pas contribué beaucoup à l'améliorer? N'est-ce pas de son cœur, animé par la charité, que se sont échappés les cris les plus puissants de réforme? Écoutons l'abbé de Besplas, dans un discours de la cène, prononcé devant le roi, en 1777.

(1) Panégyrique.

« Sire, la confiance et le poids de notre ministère, notre cœur déchiré, nous forcent à vous révéler ici le plus grand sujet de notre tristesse; on n'offense pas votre clémence quand on met votre cœur magnanime sur la route des bienfaits et de la vérité. Pauvres infortunés, que notre bouche n'a-t-elle l'éloquence de Chrysostôme pour défendre vos droits! Si le trait qui perce notre âme arrive à celle de ce grand prince, quel soulagement à notre douleur! Oui, sire, l'état des cachots de votre royaume arracherait des larmes aux plus insensibles qui les visiteraient. Un lieu de sûreté ne peut, sans une énorme injustice, devenir un séjour de désespoir. Vos magistrats s'efforcent d'y adoucir l'état des malheureux; mais, privés des secours nécessaires pour la réparation de ces antres infects, ils n'ont qu'un morne silence à opposer aux plaintes des infortunés. Oui, j'en ai vu, sire, et mon zèle me force ici, comme Paul, à honorer mon ministère; oui, j'en ai vu qui, couverts d'une lèpre universelle, par l'infection de ces repaires hideux, bénissaient mille fois dans mes bras le moment fortuné où ils allaient enfin subir le supplice. Grand Dieu! sous un bon prince, des sujets qui envient l'échafaud!... Jour immortel, soyez béni! j'ai acquitté le vœu de mon cœur de décharger le poids d'une si grande douleur dans le sein du meilleur des monarques.

« Cœurs sensibles et généreux, en attendant que la piété du prince puisse exécuter les royales résolutions, les desseins de miséricorde et de justice qu'il conçoit dans ce moment au fond de son âme, allez, allez verser un baume précieux dans des plaies si profondes ; consolez ces infortunés; je me prosterne à vos genoux pour vous demander cette grâce. Comme le Dieu libérateur, descendez dans ces lieux obscurs de la terre ; visitez ces hommes dévoués à la mort, et à qui peut-être une légère aumône de votre part eût arraché le poignard. Je vous en conjure par leurs larmes, par leur désespoir, par leurs chaînes. »

CHAPITRE XI.

Derniers moments d'un condamné.

A la fin du chapitre précédent, nous avons montré le prêtre visitant les prisons. C'est là surtout qu'il a d'immenses douleurs à consoler.

Un homme a été condamné à mort, et il ne lui reste plus que quelques moments à vivre...

Ici je serai peut-être arrêté. « Un homme condamné à mort! et par qui? — Par ses juges naturels. — Ces juges sont des hommes aussi : des hommes peuvent-ils frapper de mort leur semblable? — Oui, sans doute, quand il l'a mérité. C'est un grand mal; mais c'est un

mal nécessaire. — Qui a donné ce pouvoir aux hommes dont vous parlez? — La société. — La société a-t-elle le droit d'investir quelques hommes d'un pouvoir si extraordinaire? — Tous les peuples l'ont cru; tous ont agi en conséquence. Nous avions commencé à en douter, et ce doute imprudent a suffi pour donner l'essor aux plus grands crimes, pour ébranler la société. Il a donc fallu nous hâter de relever nos échafauds. Pauvre société! dont la base a souvent besoin de baigner dans le sang. — Mais la société elle-même, de qui tient-elle ce pouvoir qu'elle délègue si communément? — Il est inhérent à sa nature. Elle en jouit comme tout être jouit du droit de veiller à sa conservation. — Ce n'est point encore là le droit véritable, ce n'est que la force, ou, si vous l'aimez mieux, c'est le droit du plus fort. En effet, si le condamné avait la force d'écraser la société, il le ferait avec justice, d'après vos idées, en disant qu'il use du droit que tout être possède de veiller à sa conservation. — Vous avez raison. Il faut bien convenir que ce pouvoir suprême repose en dernier lieu sur celui qui a tout créé, et qui a nécessairement droit de vie et de mort sur ses créatures. »

La discussion que nous avons rapportée ici n'est point une fiction. Un homme appelé quelquefois à remplir les fonctions de juré me dit un jour : « Il

ne m'est jamais arrivé de répondre affirmativement dans une affaire capitale. — Il est pourtant nécessaire de le faire quelquefois, ai-je répondu. — Je ne le nie pas; mais je laisse à d'autres cette triste besogne. D'ailleurs quel droit avons-nous de condamner un homme à mort? — Quel droit avez-vous de le priver de sa liberté, de lui infliger une peine quelconque? — Je ne nie pas la conséquence, et je ne me crois pas obligé d'y répondre. — Dieu est la source de tout droit, et il veut que la société se conserve. — Dieu!... mais je ne crois pas à l'existence de Dieu. — Si tous les hommes partageaient vos idées, qu'arriverait-il? » Ici sa réponse fut embarrassée. Je crus comprendre que tel en était le sens : « Il en arriverait ce qu'il pourrait. » Tant il est vrai qu'aux yeux de l'incrédule lui-même, Dieu est la base nécessaire de tout ordre moral comme de tout ordre physique. Les condamnations à mort sont nécessaires à l'existence de la société; car si elles ne l'étaient pas, tant de peuples divers n'en seraient pas venus à ces conséquences extrêmes. Cependant il est évident que, sans l'idée de Dieu, une condamnation capitale est la tyrannie au suprême degré, un assassinat social. Il est donc nécessaire que Dieu existe. Ainsi, de l'échafaud notre esprit doit s'élever jusqu'à Dieu pour ne point reculer épouvanté. C'est que Dieu est le centre unique où l'in-

telligence humaine doit, de conséquence en conséquence, aboutir nécessairement, en partant du point le plus reculé, si elle veut trouver un lieu d'arrêt.

Je reviens à mon récit. Un homme a été condamné à mort, et il doit subir bientôt le dernier supplice. Le procureur du roi veut l'entendre encore une fois. Il se rend à la prison. « Au nom de la loi, lui dit-il, nous vous adjurons ici de nous déclarer si vous avez des complices. » Supposons que le condamné soit intelligent et qu'il ait reçu de l'instruction. Certes une expérience de tous les jours nous montre que nous ne faisons point là une vaine supposition. C'est donc un homme pour qui on aura des égards jusqu'à sa dernière heure et à qui on permettra ce qu'on refuserait à beaucoup d'autres ; car nous sommes naturellement portés, je ne sais par quel préjugé, à épargner encore dans le crime celui qui était le moins fait pour le commettre, et qui par conséquent se trouve le plus coupable. Le condamné regarde, sans trop s'émouvoir, le défenseur de la loi, et, après quelques minutes d'un morne silence, il répond : « Qu'est-ce donc que cette société qui me condamne et au nom de laquelle vous me sommez de répondre? — C'est la réunion de toutes les volontés qui ont fait la loi ; ce sont celles qui s'y soumettent et qui en veulent l'exécution. — J'entends. La société dont vous parlez, c'est vous,

ce sont tous ceux qui vous ressemblent ; mais ce n'est point là ma société. Ma société, à moi, c'est moi-même, ce sont mes parents, mes amis ; et, certes, cette société-là ne me condamne point ; ce n'est point elle qui vous délègue en ce moment auprès de moi. — Répondez à mes questions ; je ne suis point ici pour traiter avec vous une question de philosophie sociale : avez-vous des complices? — Je devais m'attendre à ce langage de votre part. Eh bien ! je vais vous suivre sur votre propre terrain : avez-vous la certitude de ne point vous être trompé dans l'appréciation des faits qui me concernent? Vous me demandez si j'ai des complices.... Mais suis-je coupable moi-même? qui vous en assure? — Ces questions ne sont pas sérieuses sans doute. Votre culpabilité est plus évidente, mieux prouvée, s'il est possible, que la culpabilité de tous ceux que j'ai vus monter avant vous à l'échafaud. — Mais, eux-mêmes, étaient-ils coupables? je vous le demande encore, qui vous en assure? La réponse affirmative de quelques hommes? Une preuve que la culpabilité n'était pas évidente comme vous l'assurez, c'est que quelques-uns ont répondu négativement à la même question. Quand bien même ils auraient été unanimes dans leur affirmation, douze hommes, vingt hommes, et même cent ne peuvent-ils pas se tromper? Et comment donc, sur la réponse de quelques hommes

sujets à l'erreur ou peut-être de mauvaise foi, osez-vous vous exposer à commettre un des plus grands crimes qui puissent souiller la société, le meurtre d'un innocent? — Je vous l'ai déjà dit, je ne suis point ici sur la sellette, et je n'ai rien à répondre à ces questions, qui du reste ne m'embarrassent pas un seul instant. Au lieu de vous efforcer de nier votre culpabilité évidente, profitez du temps dont vous pouvez disposer encore pour faire naître le repentir dans votre cœur. — Le repentir! et pourquoi? Le repentir véritable doit nécessairement s'appuyer sur l'espérance du pardon. Demain peut-être je ne serai plus : quel pardon la société pourra-t-elle accorder à mon cadavre? — Je vous le demande pour la dernière fois : avez-vous des complices? — Et moi je n'ai rien à répondre à vos questions.... Une grâce, c'est la seule que je vous demande : est-ce demain mon dernier jour? — Un autre vous le dira. »

L'homme de la loi se retire, l'esprit troublé des mille questions que vient de lui adresser le condamné. La mort répugne tellement à la nature, que ce n'est jamais sans inquiétude qu'un homme en envoie un autre à l'échafaud, quelque grande que soit l'évidence de son crime. Rentré chez lui, il s'empresse d'écrire à l'aumônier des prisons ; sa lettre finissait par ces mots : « C'est demain, à six heures, que doit être exécuté le

malheureux condamné, qui a déjà réclamé le secours de votre ministère. Je vous prie de lui annoncer cette triste nouvelle, en lui portant les dernières consolations de la religion. »

Après avoir ainsi remis le condamné entre les mains de la religion, il trouve un peu moins lourd le poids accablant qui pesait sur son cœur ; cette annonce de mort était peut-être ce qu'il y avait de plus difficile à remplir dans son ministère. En effet, comment voulez-vous qu'un homme vienne dire à un autre homme : « Demain, vous monterez sur l'échafaud. » Si en même temps il n'a mission d'ajouter : « Mais, à cette vie doit succéder une vie meilleure, vers laquelle vous pouvez dès ce moment vous réfugier. » Le prêtre accepte avec zèle cette mission difficile ; il se dépouille de son cœur d'homme pour ne porter à la prison que son courage de prêtre ; il se rend à la chapelle, il demande à Dieu de mettre lui-même sa parole forte et consolante sur ses lèvres sèches et tremblantes. Le prisonnier est venu le rejoindre ; le jour est à son déclin ; la demi-obscurité, le silence du saint lieu, le Christ élevé sur l'autel, l'Agneau qui repose au tabernacle, tout fait impression sur son âme ; il regarde le prêtre ; il voit dans ses traits je ne sais quel mélange de tristesse et de douce affabilité. « C'est donc demain..! s'écrie-t-il.—Oui, mon frère, répond le prêtre. Je viens

de la part de Dieu écouter l'aveu de vos fautes et vous apporter son pardon. Vous marcherez plus légèrement à l'échafaud, quand vous aurez déposé le lourd fardeau qui doit peser sur votre cœur. » Quel affectueux langage, et combien il diffère du langage austère de la loi ! Ne suffirait-il pas pour réconcilier avec la société le malheureux qu'elle exclut de son sein ?

Parmi ceux qui sont envoyés à l'échafaud, il y en a sans doute qui sont condamnés injustement ; l'expérience ne l'a malheureusement que trop démontré. Les juges sont des hommes, ils doivent nécessairement se tromper quelquefois. Cependant, il faut se hâter de le dire : ce malheur arrive bien rarement, à moins que quelque perturbation sociale n'empêche la justice de suivre son cours ordinaire. Alors, en effet, ce qui croupissait au fond de la société surgit souvent à la surface, et le coupable, saisissant lui-même le glaive sacré de la loi, frappe sans distinction tout ce qui s'oppose à ses desseins. Habituellement, tout marche avec une grande lenteur, avec une prudence extrême, surtout quand il s'agit d'un crime capital. Ceux qui condamnent ne déposent leurs votes qu'avec une grande répugnance, et après y avoir été contraints, pour ainsi dire, par la conscience. Il faut d'ailleurs pour une condamnation un bien plus grand nombre de voix qu'on se l'imagine communément ; il faut la

voix des accusateurs, la voix des témoins, celle des juges, celle des jurés. Il faut, pour ainsi dire, la conviction publique, dont le juré suit ordinairement l'impulsion dans l'émission de son vote. Nous devons donc supposer d'abord que le condamné est véritablement coupable du crime qui lui est imputé.

Intimement convaincu de sa culpabilité, le condamné se renferme quelquefois dans un silence absolu, et il refuse de faire au prêtre lui-même l'aveu de sa faute. C'est un grand malheur, une grande folie. Quoi! il refuse de s'assurer, par un repentir d'un instant, la possession d'un éternel bonheur! Quoi! tandis que le monde entier le repousse, le condamne; tandis que tous n'ont pour lui que des regards de mépris et de haine, il refuse d'écouter le seul ami qui lui reste, de décharger sa conscience dans le cœur de celui qui vient de lui dire : « Tout n'est pas perdu encore, vous avez pour vous Dieu et sa religion. » Quelquefois même, il fait l'aveu de son crime et il s'en glorifie. Il marche au lieu du supplice avec une scandaleuse effronterie. Le ministre de Dieu est à ses côtés, et il le remarque à peine. Il regarde avec audace ceux qui l'escortent pour être témoins de son supplice; il leur adresse des paroles injurieuses; il insulte à la justice humaine; il rit des jugements de Dieu. Que les hommes se voilent le visage de honte et d'effroi, car c'est un affreux

spectacle qui est alors donné à la terre. Quoi ! ce malheureux s'est plongé dans les abîmes de la perversité humaine, et il se regarde avec complaisance. Quoi ! le Christ est sous ses yeux, et, au lieu de le prier de ne point l'oublier dans l'autre vie, il a aussi pour lui des regards et des paroles de mépris ! Lorsque le condamné se trouve dans ces funestes dispositions, le ministère du prêtre ne lui est pas d'une grande utilité. La religion n'agit que sur les âmes; elle ne peut donc rien à l'égard de ces êtres monstrueux qui semblent n'en point avoir, tant ils sont profondément ensevelis dans la matière et dans le crime.

La plupart du temps, le condamné avoue son crime et manifeste un repentir sincère. C'est alors que le ministère du prêtre est pour lui une source abondante de consolations.

Il est au tribunal de la pénitence; le prêtre lui a fait entendre, de la part de Dieu, ces consolantes paroles : « Vos péchés vous sont remis. » Pour voiler un peu à ses yeux l'horreur de sa situation, il lui suggère quelques réflexions : « Mon frère, vous déplorez sans doute votre malheur; vous avez maudit mille fois l'heure où vous êtes tombé entre les mains de la justice; eh bien ! dites-moi, si rien ne vous eût arrêté dans l'accomplissement de vos coupables desseins, n'auriez-vous pas fait de continuels progrès dans la

carrière du crime? ne seriez-vous pas mort dans l'impénitence finale? Votre arrestation, la sentence prononcée contre vous, le glaive de la loi élevé déjà au-dessus de votre tête, cet appareil terrible de la justice humaine, tout cela est donc, religieusement parlant, une grâce de la Providence, puisque, comme je l'espère, vous allez mourir réconcilié avec Dieu. »

Le prêtre s'est enfin retiré, après avoir promis d'être auprès de lui bien avant le jour pour le préparer davantage à la mort. La nuit est déjà fort avancée, et le pénitent n'a point encore fermé la paupière; il pense : « Avoir eu si peu de temps à passer sur la terre et l'avoir si mal employé. Il y a plus de vingt ans que je suis au monde; à mon entrée dans la vie, j'ai été marqué du signe glorieux de la croix, et je le suis, en la quittant, par le fer déshonorant du bourreau. La miséricorde divine m'a lavé dans l'eau du baptême, et demain la justice humaine me lavera dans mon sang. Mais la religion qui me sourit à mon berceau est venue me consoler; elle m'a dit que Dieu me pardonnerait, que tous les opprobres, toutes les souffrances de ma mort étaient des moyens d'expiation. » Le condamné repose plus tranquillement après cette réflexion.

A l'heure convenue, le prêtre est dans la cellule du prisonnier. « Le soleil va se lever, dit-il, et vous ne

le verrez plus se coucher. Reposez-vous, mon frère, priez, espérez. » Déjà se font les apprêts du supplice. Toutes les fois que le bourreau l'a touché, pour lui c'eût été la mort, si le prêtre ne l'eût soutenu par de salutaires réflexions et surtout par l'exemple du Christ, qui eut à souffrir aussi plusieurs fois les tourments de la mort avant d'avoir été élevé en croix.

Le signal du départ est donné. La charrette fatale roule lentement entre deux haies de spectateurs avides et sanguinaires. Le condamné suit avec attention les prières de l'Église, que le prêtre récite à ses côtés. Combien de pensées semblent avoir été inspirées pour lui seul, tant elles conviennent à sa situation présente !

Ayez pitié de moi, ô Dieu ! selon l'étendue de votre miséricorde !

. . . . . .

Vous me laverez avec l'hysope, et je serai sans souillure; vous me purifierez, et j'effacerai la blancheur de la neige.

Vous ferez entendre à mon oreille des paroles de joie, et mes os humiliés tressailliront d'allégresse.

. . . . . .

Ne me rejetez pas de votre présence; n'éloignez pas de moi votre esprit saint.

. . . . . .

Il ne lui est pas toujours facile de prier tranquillement. Une foule sans cesse croissante se presse avec fureur autour de la charrette, comme les flots d'une mer irritée autour d'un vaisseau devenu le jouet de

la tempête. Des cris de rage se font entendre; il tourne ses regards vers le prêtre, qui semble lui dire en élevant les yeux au ciel : « Vous n'avez plus rien à espérer de la terre; votre refuge est désormais auprès de Dieu. » Il s'est élevé sur l'échafaud; d'un côté est le prêtre, et de l'autre, le bourreau. Touchante sollicitude de la religion! Quand le bras de la justice humaine s'appesantit sur le coupable, elle veut que le bras de la miséricorde divine soit là aussi pour le consoler et le soutenir. Il livre sa tête au bourreau; bientôt elle tombe séparée de son corps, et son âme a quitté la terre. Pendant que se terminait cet horrible drame, agenouillé en présence de la foule devenue attentive et silencieuse, le prêtre répétait à voix basse les saintes paroles qui ouvrent le ciel.

Actuellement, supposons un homme injustement condamné. Pour lui, la religion sera peut-être encore plus riche en consolations.

Dans un plaidoyer rempli des plus beaux mouvements d'éloquence, Lally-Tolendal réhabilite la mémoire de son père si injustement condamné; quelque chose paraît adoucir un peu dans son cœur filial l'amertume de cet affreux souvenir, c'est la pensée qu'un prêtre l'accompagnait à sa dernière heure et rendait moins pénible ses derniers moments.

Écoutons cependant l'entretien du prêtre et de la

malheureuse victime qu'il accompagne à l'échafaud : « Oui, mon frère, lui dit le prêtre, oui, vous deviez le savoir depuis longtemps, Dieu seul ne se trompe point, Dieu seul est véritablement juste..... Vous mourrez avant le temps; mais combien de morts prématurées! Un homme passe auprès d'un édifice; du haut du toit il tombe sur sa tête une pierre qui le tue; c'est un malheur! Vous viviez heureux, abrité sous l'édifice social; le glaive mal assuré de la loi va tomber sur votre tête et vous donner la mort; c'est un malheur! — C'est plus qu'un malheur, mon père, c'est une tache ineffaçable pour la société. — Je le sais, mon frère, sur la terre, la perfection n'appartient pas plus aux sociétés qu'aux individus. Consolez-vous, cependant, tout ne finit pas à la mort, et, après cette vie, vous retrouverez celui qui juge la justice même. D'ailleurs, si vous êtes innocent du crime qui vous est imputé aujourd'hui, ne vous êtes-vous jamais rendu coupable envers la société, envers Dieu? de quoi vous plaignez-vous donc si vous avez des moyens faciles d'expier les fautes qui depuis si longtemps souillaient votre âme? »

Ils se rendent à l'échafaud. Le prêtre a sous les yeux l'image du Christ; il la montre au malheureux dont le courage ébranlé a besoin de cet appui divin. « Celui-là aussi, dit-il, celui-là fut injustement con-

damné ; il a souffert avec résignation, et cependant il souffrait pour les péchés de créatures ingrates. » Ils arrivent au pied de l'échafaud ; le condamné paraît calme, et la foule murmure quelques paroles favorables : « Dieu le soutient, dit-on, il a pour lui son innocence ou son repentir. » Le prêtre est toujours à ses côtés. « C'est ici un nouveau Calvaire, dit-il à voix basse, mais rappelez-vous que du Calvaire au ciel le trajet est plus facile et plus court. » La malheureuse victime de l'ignorance ou de la perversité des hommes est enfin sur l'échafaud ; la religion a béni ; le bourreau a frappé. « Ame chrétienne, montez au ciel, » disait le prêtre intérieurement.

CHAPITRE XII.

L'évêque au centre de son diocèse.

Quoique composé de parties essentiellement distinctes, l'univers sorti des mains de Dieu est un cependant, parce que les parties qui le composent s'enchaînent et se perdent dans l'harmonie du tout. L'Église aussi est une; cependant elle se compose de parties distinctes qui ont les mêmes croyances, les mêmes sacrements, et, généralement parlant, la même discipline que l'Église universelle.

Chaque église particulière est gouvernée par un évêque.

Un évêque..... qu'ai-je dit? Que d'idées rappelle à mon esprit ce mot sacré! L'évêque, c'est le pasteur des âmes; c'est l'œil de la Providence; c'est le flambeau élevé au milieu du temple pour éclairer les fidèles qui s'approchent de Dieu.

Dès les premiers siècles de l'Église, nous voyons un grand nombre d'évêques; il y en avait dans presque toutes les villes importantes. De là, ils veillaient sur le clergé et les fidèles placés dans toute l'étendue de leur juridiction; il en est encore ainsi dans les pays où domine la religion catholique. Nous voici, je suppose, dans une des principales villes de France; ce que nous remarquons d'abord, c'est ce vaste édifice qui élève son dôme, comme une aspiration de la terre vers les cieux, et qui porte la croix sur ses deux tours bien au-dessus de tous les objets terrestres. Nous dirigeons nos pas de ce côté. A peu de distance de la basilique, où tant de générations sont venues déjà s'incliner devant Dieu, est un autre édifice sur lequel les siècles ont déposé aussi ce vernis d'antiquité si convenable à tout ce qui tient à la religion. Nous entrons; la croix s'est encore offerte à nos regards. Nous pénétrons dans l'intérieur de cette demeure; nous ne voyons pas les portes assiégées par cette foule qui se presse habituellement sur le seuil du palais des grands de la terre. Là, nulle agitation, nul mouvement; par-

tout règne un silence presque aussi grand que celui qui se fait habituellement dans la maison de Dieu. Quel est donc ce demi-temple, si je puis parler ainsi? C'est la maison de l'évêque.

Le jour vient de naître. Depuis quelque temps, l'évêque est dans sa chapelle. Savez-vous pourquoi il y a toujours une chapelle dans la demeure d'un évêque? est-ce un privilége? est-ce pour lui éviter la peine de se rendre au temple commun? Non. C'est pour lui rappeler que sa vie est plus spécialement une vie d'oraison; aussi, tandis que la plupart des hommes sont encore plongés dans le sommeil, l'évêque est au pied de l'autel; il prie en face du Saint des saints. Oh! si tout à coup Dieu dévoilait à nos yeux tout ce qui se passe dans l'âme d'un évêque en oraison; que de pensées! Il s'est dit : « Mon Dieu, il y a dans cette ville quarante mille habitants, peut-être; vous m'avez chargé de leur salut; de cette multitude immense, bien peu seront sauvés!.... » A cette pensée, une angoisse secrète a tout à coup saisi son cœur; un froid convulsif court par tous ses membres; il se sent défaillir; comme autrefois celui qui avait été chargé du salut des hommes, et qui voyait que son sang aurait été vainement répandu pour le plus grand nombre, il s'écrie : « O mon père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi! » Le messager céleste est venu de la

part de Dieu, le consoler en lui montrant tous les actes de vertu qui chaque jour s'accomplissent autour de lui ; aussitôt, le courage renaît dans son cœur avec l'espérance ; avant de sortir d'oraison, il a pu s'écrier : « Seigneur, que votre volonté se fasse et non la mienne. »

Au fond de la demeure solitaire, j'ai entendu une porte se fermer. C'est l'évêque qui se retire dans son cabinet de travail pour se livrer à l'étude; la Bible est continuellement ouverte sous ses yeux ; il sait qu'il n'est plus sur la terre que pour continuer le ministère de Jésus ; et il comprend dès lors qu'il ne peut trop se pénétrer de ce livre divin, où l'Esprit-Saint lui-même a recueilli les actions et les paroles du Sauveur. Quand il veut s'adresser à Dieu, c'est la Bible qu'il consulte; c'est encore la Bible qu'il consulte quand il veut parler aux hommes. Pour donner plus de sainteté aux soliloques intérieurs de son âme avec elle-même, comme saint Augustin, il a recours à la Bible; il la médite attentivement pendant le jour ; et, pendant le silence profond de la nuit, il repasse dans son cœur les textes les plus importants qu'il a fidèlement retenus.

L'histoire de l'Église est aussi l'objet de ses fréquentes méditations. L'histoire de l'Église, c'est l'histoire de ceux qui, comme lui, ont été appelés aux honneurs du sacerdoce de Jésus. Sa vie sera donc

aussi un jour une page de cette histoire; mais, quelle sera cette page? tournera-t-elle à sa gloire ou à sa confusion? Il ne peut y penser sans frémir; car cette page se reproduira au livre du souverain juge; elle sera pour lui une source de délices inépuisables ou d'éternelles souffrances. Il a sans cesse sous les yeux ces grands hommes qui ont honoré l'épiscopat; il contemple avec amour leurs traits vénérables fidèlement reproduits sur la toile; il médite profondément leurs pensées recueillies dans ses livres. « Moi, s'écrie-t-il quelquefois, moi, le successeur des Chrysostôme, des Ambroise, des Augustin; moi, le successeur des Bossuet, des Fénelon, des Massillon; qu'ai-je donc fait pour mériter un pareil honneur? » Toutes les fois qu'il s'environne ainsi, par la pensée, de ces grandeurs évanouies, il se sent encore plus vivement pénétré de la profondeur de son néant.

Il étudie l'histoire des peuples, afin de mieux se pénétrer de l'esprit de ceux qu'il est obligé de conduire. Il jette quelquefois les yeux sur les ténèbres épaisses du paganisme, et, les ouvrant ensuite aux douces lumières du christianisme, il se sent vivement pénétré de reconnaissance à la contemplation des miséricordes infinies de Dieu pour les hommes. Il voudrait que son esprit ne restât étranger à rien de ce qui peut contribuer à la gloire de Dieu et au salut des

âmes. Pour soutenir son courage épuisé au milieu des travaux continuels de son esprit, il a besoin de se rappeler souvent cette pensée : « Malheur à moi, si un seul de mes frères venait à périr par mon ignorance ! »

Ce n'est donc pas seulement pour lui, c'est aussi pour les autres que l'évêque se livre avec tant d'ardeur à l'étude. Il en est des trésors de la science comme des richesses matérielles : celui à qui Dieu les a départis n'en est pour ainsi dire que le dispensateur. Si, au lieu de les communiquer à ses frères, il les enfouit dans son âme, il n'entre point dans les vues de la Providence; il se rend coupable d'une sorte d'avarice dont Dieu lui demandera un jour un compte sévère, surtout s'il a été revêtu de hautes fonctions et chargé de la direction des peuples. Nous savons tous pourquoi le célèbre Huet quitta son évêché : il ne se sentait pas capable d'être évêque, il n'était que vertueux et savant. L'évêque n'est donc pas seulement un homme de piété et d'étude, c'est un homme de charité et de dévouement absolu. Sa piété, sa science, sa santé, sa fortune, tout en lui et hors de lui, tout ce qui lui appartient, à quelque titre que ce soit, est, par cela même, à la disposition des autres; sa porte est ouverte à tous. Voyez-vous accourir avec empressement ces hommes de foi et de charité? ce sont ses

prêtres, ce sont ceux qui partagent aussi le sacerdoce de Jésus-Christ, et qui travaillent avec lui à la conduite de l'Église. Ce vieillard à cheveux blancs a besoin de conseils pour sortir heureusement de la situation embarrassante dans laquelle il se trouve engagé. Il est cependant accoutumé à en donner aux autres; mais, quand il est obligé d'agir lui-même, il aime mieux, dans le doute, s'en rapporter à la décision de son évêque. Cet autre est abattu; en vain il a cherché, dans l'oraison et au pied de la croix, le courage dont il a besoin; il aura donc recours à celui qui a reçu de l'Esprit la plénitude de la force avec la plénitude du sacerdoce. En voici un qui s'est particulièrement consacré aux bonnes œuvres : dans ce moment, il n'a rien pour subvenir aux besoins pressants de ses pauvres; plusieurs fois déjà il a frappé aux portes qui ont coutume de s'ouvrir aux sollicitations de sa charité, elles se sont fermées à sa voix; et, au lieu de s'abandonner à un désespoir funeste, il s'est dit : « J'irai trouver notre commun père, car la bourse d'un saint évêque est inépuisable. » Il ne s'est point trompé dans ses espérances; l'évêque l'accueille avec bonté : « Mon fils, les temps sont mauvais, non pas pour vous, car il est toujours heureux, celui qui se consacre au soulagement de ses frères; mais pour moi, qui me trouve en ce moment à la dernière obole. Vous pouvez en disposer.

La bourse de mes pauvres n'est jamais restée vide, et j'ai la ferme persuasion que si elle n'était remplie par les hommes, elle le serait par Dieu lui-même. »

Après les prêtres, ceux qui excitent le plus la sollicitude de l'évêque, ce sont les jeunes élèves du sanctuaire destinés à remplir les vides que la mort fait chaque jour dans la milice sacerdotale. Il les a retirés du monde, il les a placés à ses côtés et pour ainsi dire à l'ombre de la maison de Dieu. Ce qu'un bon père est à l'égard d'enfants nombreux et chéris, il l'est à leur égard. Il les visite souvent, il prend le plus grand soin de leur éducation; il aime à prier avec eux, à chanter avec eux les louanges de Dieu. Quelquefois sa voix paternelle fait sentir au cœur de chacun d'eux la douce onction de la parole divine, qu'ils répèteront plus tard au peuple. Quelque estime qu'il ait pour ceux entre les mains de qui il a remis ses enfants, il veut cependant s'assurer souvent par lui-même de leurs progrès dans la science et dans la vertu.

C'est de cette manière que, dès le moyen âge, les évêques ont préludé à ces établissements qui, depuis, sont devenus si célèbres sous le nom d'Universités. C'étaient des écoles établies par l'évêque à côté de son église, et où quelques enfants apprenaient la lecture, la grammaire, la musique. Peu à peu le cercle de leurs études s'est étendu, et il a fini par embrasser toutes

les sciences. Ces établissements se sont émancipés aujourd'hui, ils ont secoué la tutelle épiscopale; on dit même qu'ils voudraient donner des lois à ceux qui les ont formés, imposer l'aumône de la science qu'eux-mêmes ont d'abord reçue de l'Église. Enfants impatients et rebelles, voulant jouir et gouverner seuls quand leurs pères sont encore pleins de force, ils ont recours à la loi pour les faire interdire. Craignent-ils que ces pères vertueux ne leur rappellent leurs devoirs et ne leur parlent de Dieu?

Voilà la journée ordinaire de l'évêque. Comme elle est remplie! Il en est cependant qui le mettent en rapport avec un plus grand nombre de personnes.

Un bruit inaccoutumé se fait entendre autour de la maison épiscopale : la cloche ébranle les airs et fait entendre je ne sais quels sons d'allégresse et de recueillement. C'est le jour du Seigneur. Le peuple a compris la voix qui l'appelle, et il se rend au temple avec empressement. Ce jour-là, l'évêque a quitté sa retraite; il paraît revêtu de ses plus beaux ornements. Où va-t-il? il va aussi prier dans le temple, se prosterner encore plus profondément que les autres en présence de celui devant qui il faut s'humilier soi-même pour mériter d'être élevé. Il fait entendre, en face de l'autel, quelques paroles de vérité et d'amour; il appelle sur la terre les bénédictions du ciel, et il rentre dans sa de-

meure en remerciant Dieu d'avoir fait luire pour lui ce jour de piété et de bonheur. Quelques pauvres l'ont accompagné, et ils se retirent en répondant à ses aumônes par des bénédictions.

Un grand pécheur est sur le point de paraître devant Dieu : sa famille est au désespoir ; il voit l'enfer ouvert au-dessous de lui ; il pousse des cris de rage, et personne n'est là pour lui enseigner la patience chrétienne et pour lui apprendre à tourner les yeux vers le ciel. Appelé par la charité, un prêtre s'est présenté, mais sa voix n'a pu se faire entendre. Adressez-vous à l'évêque, et bientôt il aura rétabli la paix dans le cœur du pécheur mourant.

C'est un fléau terrible qui envahit la ville épiscopale, le diocèse entier. Consolez-vous, l'évêque est là pour le combattre.

La peste sévit avec fureur : chacun s'est empressé de fuir et de dérober au danger sa famille et ses amis. Les amis, les enfants de l'évêque, ce sont les victimes du fléau. Aussi le voyez-vous partout où le besoin l'appelle : il ranime les courages, il prodigue au corps et à l'âme les secours nécessaires ; rien ne l'abat, rien ne l'arrête. Et comment son courage ne serait-il pas supérieur à la peine, à la maladie, à la mort? Il a pour lui l'appui de la grâce, et il est soutenu par les plus hautes considérations ; si le fléau l'épargne, il aura

l'approbation de sa conscience et celle des hommes, en attendant les récompenses de Dieu; s'il vient à succomber, il est aussitôt emporté par les anges pour jouir au ciel d'un bonheur infini.

Je voudrais pouvoir rapporter ici les traits frappants qui ont immortalisé l'héroïque courage des évêques dans de pareilles circonstances; mais cela n'entre point dans le plan que je me suis proposé. J'en dirai cependant quelques-uns que j'emprunterai aux différentes époques de l'histoire ecclésiastique, pour montrer que l'évêque est le même en tout temps.

Vers le milieu du troisième siècle, une peste affreuse désola l'Afrique : chacun fuyait les malades ou les repoussait sans pitié; Carthage était remplie de corps morts, dont personne ne prenait soin. Cyprien, alors évêque, assembla son peuple et l'excita aux œuvres de la charité. De peur que les infidèles ne fussent négligés, il disait : « Imitons la bonté de Dieu, et assistons même nos ennemis. » Charité d'autant plus admirable que c'était au temps d'une violente persécution, et que ces mains aujourd'hui glacées par la mort ou la maladie menaçaient naguère du glaive tant de chrétiens généreux. Ce fut pour consoler les fidèles et pour les porter au mépris de la mort que cet évêque, aussi éloquent que charitable, composa son traité de la mortalité : « Quelques-uns, dit-il, sont touchés de ce que

cette maladie attaque les nôtres aussi bien que les infidèles. Eh quoi! le chrétien n'a-t-il embrassé la foi que pour être exempt des maux et jouir heureusement de ce monde? que s'il souffre les adversités temporelles, n'est-il pas réservé aux délices de la vie future? »

Dans une peste affreuse qui ravagea Milan, vers le milieu du seizième siècle, Charles Borromée s'immortalisa par sa charité. Il allait lui-même porter aux pestiférés des secours et des paroles de consolation. Il soutenait, par ses paroles et par ses exemples, le courage abattu de ses coopérateurs. Son conseil avait décidé qu'il était de son devoir de se retirer de Milan, afin de conserver plus longtemps sa vie à ses ouailles. Il répondit : « De quelle utilité leur serait donc ma vie, si je ne pouvais la leur sacrifier? » C'était un spectacle vraiment digne de fixer les regards de la terre et du ciel que ce saint évêque marchant dans les rues, au milieu des morts et des mourants, la corde au cou, les pieds nus, et les yeux fixés sur le Christ, ce parfait modèle d'immolation.

La France a eu aussi son Borromée : ce fut Belsunce, évêque de Marseille. Pendant la peste qui ravagea cette ville au commencement du dix-huitième siècle, on le vit parcourir toutes les rues, portant des secours temporels et spirituels aux pestiférés; son héroïque dévouement excita l'admiration de toute l'Europe. Pope

l'a célébré dans son *Essai sur l'homme*. Il est comme impossible de parler de la charité sans que son nom revienne à notre mémoire, appelant notre admiration et notre reconnaissance.

Au mois de février 1832, le fléau le plus épouvantable dont l'humanité puisse être atteinte, le choléra, éclata parmi nous. Aussitôt l'archevêque de Paris reparaît à l'Hôtel-Dieu pour la première fois; il reparaît au milieu des malades, des mourants, entassés par la contagion. Ce n'est pas assez pour lui des secours si abondants que la charité chrétienne lui donne à distribuer, il y joint l'abandon de son traitement; il veut que sa maison de Conflans devienne une maison de convalescence, et que le séminaire de Saint-Sulpice soit transformé en infirmerie. On le voit transporter des cholériques dans ses bras, et si l'un d'eux qu'il bénissait lui crie : « Retirez-vous de moi, je suis un des pillards de l'archevêché. » On l'entend répondre : « Mon frère, c'est une raison de plus pour moi de me réconcilier avec vous et de vous réconcilier avec Dieu. »

C'est dans les salles de l'Hôtel-Dieu, c'est en voyant tant de pères et de mères de famille précipités dans le tombeau, qu'il conçut l'idée de cette œuvre admirable des orphelins du choléra. Il fallait, pour la fonder et en assurer l'avenir, demander à la charité publique de

nouveaux sacrifices. M. de Quélen, qui ne s'était montré dans aucune église, voulut s'acquitter lui-même de cette mission. On annonça qu'il prêcherait à Saint-Roch pour les orphelins du choléra. Pauvres et riches, toutes les classes de la population parisienne accoururent. De longues files de voitures et des flots pressés de piétons assiégeaient les avenues du saint lieu où la voix du prélat allait rompre un silence gardé depuis si longtemps. Que cette scène, dont tant de personnes conservent encore la mémoire, se fût passée au temps de saint Vincent de Paul ou de Charles Borromée, nous ne trouverions pas de pinceau assez éclatant, pas de termes assez touchants pour en consacrer le souvenir. Laissons au passé toutes ses gloires; mais n'amoindrissons point le temps présent. L'avenir lui rendra toute justice; il n'oubliera point cet archevêque de Paris, sortant de la retraite où la violence et la persécution l'avaient forcé de se renfermer, pour demander à tous les pères, à toutes les mères, à tous ceux qui portent quelque pitié au cœur d'adopter tant d'enfants auxquels le fléau venait d'enlever ceux que la nature leur avait donnés pour les nourrir et les protéger. Serait-il vrai qu'il y eût pour tous les hommes, dont la vie mérite qu'on la raconte, une journée, un moment où ils arrivent au plus haut qu'il leur soit donné d'atteindre, où ils sentent au plus

intime comme au plus profond de leur âme une sainte estime d'eux-mêmes qui ne saurait être surpassée? Tel, croirions-nous alors, aurait été pour M. de Quélen, le moment où, descendant de sa chaire, il vit cette foule l'entourer, l'étouffer, pour ainsi parler, sous l'abandon de ses offrandes; les femmes se dépouiller de leurs bijoux lorsque leur bourse était épuisée, et le pauvre lui-même livrer le denier dont il allait apaiser sa faim. Trente-trois mille francs furent ainsi versés dans ses mains; et, peu de jours après, à Notre-Dame, il en recueillit encore autant. Plus de mille orphelins lui ont dû d'être arrachés à la misère et de recevoir les principes, les habitudes de travail qui font les hommes utiles et les bons citoyens (1).

La terre aura été frappée d'une affligeante stérilité. — La famine fera des ravages épouvantables. Les plus faibles d'entre les habitants succomberont promptement, faute d'aliments pour entretenir en eux la source de la vie. Les plus robustes, devenus bientôt pâles, décharnés, traîneront languissamment sur la terre leur misérable existence. — Est-ce que, pour combattre ce fléau, l'évêque n'a pas les ressources inépuisables de son courage et de sa charité?

Jésus enseigne lui-même à ses apôtres la vertu de

(1) Molé, à l'Académie. Discours de réception.

charité, autrefois inconnue à la terre. Une foule immense l'avait suivi dans le désert pour entendre plus longtemps la parole divine. Ses apôtres voulaient la renvoyer. « Non, dit Jésus, car plusieurs pourraient défaillir dans la route. C'est à vous de les nourrir. »

Au commencement, il n'y avait point de pauvres parmi les chrétiens. Ceux qui avaient des biens les vendaient et en déposaient le prix aux pieds des apôtres pour être employé aux besoins de tous.

Le nombre des chrétiens s'étant considérablement accru, cette communauté de biens ne fut plus possible; mais les vrais chrétiens demeurèrent toujours liés par la communauté des mêmes sentiments, et le centre de cette union, ce fut l'évêque.

Dans les premiers siècles du christianisme, une grande famine désola la Judée. Les fidèles d'Antioche chargèrent Paul et Barnabé de porter des secours à leurs frères de Jérusalem. C'est la première collecte qui se soit faite dans l'Église. Elle s'est souvent renouvelée depuis; et toujours elle fut inspirée ou soutenue par le ministère épiscopal.

En tout temps, l'évêque fut l'aumônier de nos rois. Saint Germain occupait le siége de Paris au sixième siècle. Le roi Childebert lui ayant envoyé un jour six mille sous d'or pour les pauvres, il en distribua trois

mille. Quand il revint au palais, le roi lui demanda s'il en avait encore. Il répondit qu'il en avait la moitié, parce qu'il n'avait pas trouvé assez de pauvres. « Donnez le reste, dit le roi, Dieu aidant, nous ne manquerons pas de quoi donner. » Puis, faisant rompre sa vaisselle d'or et d'argent, il la donna à l'évêque.

Qui n'a entendu parler de Jean surnommé l'aumônier? Quel glorieux surnom! Ne diriez-vous pas que son cœur produisait naturellement l'aumône, comme l'arbre, son fruit? Il occupait le siége d'Alexandrie au commencement du septième siècle. Les Perses avaient pris Jérusalem et ravagé toute la Syrie. Ceux qui purent échapper au massacre se réfugièrent à Alexandrie. Le charitable évêque les accueillait avec bonté, et leur procurait toutes les choses nécessaires. Quelques personnes lui reprochèrent un jour de faire des aumônes trop abondantes. Il répondit : « Si ce que je donne était à moi, j'aurais quelque raison de le ménager ; mais il est à Dieu dont les trésors immenses ne seraient point épuisés, quand tous les pauvres de la terre se rassembleraient à Alexandrie. » Au fléau de la guerre, un autre fléau se joignit : l'année se trouva stérile. L'évêque semblait avoir épuisé toutes ses ressources. Cependant un homme vint lui offrir, pour le besoin de ses pauvres, deux cents boisseaux de blé et cent quatre-vingts livres d'or, à condition qu'il serait

élevé à la dignité de diacre, dont il se sentait lui-même indigne. « Votre offrande est grande, répond l'évêque, et elle vient fort à propos; mais elle n'est pas pure. Quant à mes frères les pauvres, Dieu qui les a nourris avant que nous fussions nés, vous et moi, les nourrira bien encore à présent. Comme il a multiplié les cinq pains du désert, il peut bénir les dix boisseaux de mon grenier. » Peu après, on vint lui annoncer l'arrivée de deux grands vaisseaux de l'Église qu'il avait envoyés en Sicile chercher du blé. Il se prosterna, et dit : « Je vous remercie, Seigneur, de n'avoir point permis à votre serviteur de vendre votre grâce pour de l'argent. »

Étant sur le point de périr, il dicta son testament en ces termes : « Je vous rends grâces, mon Dieu, de ce que vous avez exaucé ma prière. Il ne me reste qu'un tiers de sou, quoiqu'à mon ordination j'aie trouvé dans la maison épiscopale d'Alexandrie environ quatre mille livres d'or, et que j'aie reçu des sommes innombrables des amis de Jésus. C'est pourquoi j'ordonne que ce peu qui me reste soit donné à vos serviteurs. » N'est-ce pas là mourir dans la charité ?

N'a-t-on pas vu en tout temps, n'avons-nous pas vu dans notre siècle égoïste, de pareils traits de la charité épiscopale ?

Appartenant à une famille opulente, ayant joui, pendant une grande partie de sa vie, d'un traitement considérable, l'archevêque de Quélen ne laisse pas de quoi subvenir aux frais de sa sépulture.

Lors de l'inondation de Montauban, en 1826, le vénérable de Cheverus ouvre son palais à tous les malheureux sans asile : « Mes amis, leur dit-il, le palais épiscopal est à vous, venez-y tous, je partagerai avec vous jusqu'à mon dernier morceau de pain. » Une pauvre femme restait à la porte de l'évêché. Elle n'osait entrer, parce qu'elle était protestante. L'évêque l'apprend; il court lui-même la chercher : « Venez, lui dit-il, nous sommes tous frères, surtout dans le malheur. »

Dans des circonstances à peu près semblables, l'archevêque de Lyon vient d'imiter ce beau trait de charité. Il a aussi ouvert son palais aux inondés sans asile. On s'est empressé de solliciter pour lui l'éminente dignité dont était revêtu naguère le vénérable de Cheverus. Il est vraiment digne d'hériter de ses honneurs, puisqu'il hérita de son esprit de charité.

Les deux derniers traits que je viens de citer me suggèrent une réflexion. En passant devant un palais épiscopal, plusieurs se demandent : « Pourquoi cette vaste et belle demeure pour un homme sans famille? » La famille de l'évêque, ce sont les pauvres, les mal-

heureux. En est-il une plus nombreuse et plus intéressante? Pourquoi ne logeriez-vous pas commodément le père des pauvres, surtout quand vous le voyez, dans les calamités publiques, ouvrir les portes de sa demeure et dire à ses nombreux enfants : « Mes amis, entrez : ceci vous appartient comme à moi. »

C'est la guerre qui menace la ville épiscopale. Une croix à la main, le ministre de paix ira sans crainte parler des miséricordes infinies de Dieu au guerrier qui vient à lui une épée à la main pour venger peut-être un affront de peu d'importance.

Attila ravageait les Gaules. Les villes un peu marquantes tremblaient à son approche. Presque partout on vit l'évêque lutter avantageusement contre le barbare. Il avait épargné Paris défendu par les prières et le courage d'une bergère; mais il vint assiéger Orléans. Aignan, évêque de cette ville, avait lui-même prévenu le général Aétius. En attendant le secours, les habitants étaient dans la consternation. L'évêque seul les soutenait par ses prières et son courage. Lorsque tout semblait désespéré, le secours arriva, et Attila fut repoussé.

Il se jette sur Troyes, qu'il regarde comme une proie facile; mais là encore se trouve un évêque courageux et dévoué. Il s'avance au-devant du barbare, précédé

de la croix et suivi d'un clergé nombreux. Il y a dans les pompes religieuses je ne sais quelle vertu secrète qui fait impression sur l'âme la plus incrédule. Le barbare se sent pénétré d'un profond respect. L'évêque veut profiter de cet ascendant : « Qui es-tu, dit-il, pour venir ainsi jeter le trouble et la consternation dans nos villes. — Je suis le fléau de Dieu. — Eh bien ! cède donc à l'impression de sa main qui te meut et te gouverne, et épargne du moins ses villes fidèles. »

Quelque temps après, il se présente devant la capitale du monde chrétien, chargé des dépouilles d'un grand nombre de nations. Les habitants de Rome supplient leur évêque d'aller à sa rencontre. Léo part aussitôt. Outre sa réputation de cruauté qui suffisait pour glacer d'effroi, la figure du barbare était terrible. Léon l'aborde avec confiance. Attila eut tant de joie de voir le ministre de Dieu, qu'il écouta favorablement sa demande. Il cessa toute hostilité, et il se retira au delà du Danube avec promesse de faire la paix.

Les devoirs de citoyen firent quelquefois oublier à l'évêque ses devoirs de ministre. Quand, en 885, les Normands assiégèrent Paris, l'évêque Gozlin combattait en personne à côté des plus braves. Au dire de la chronique, ils avaient tant de vaisseaux que la rivière en était couverte dans l'espace de plus de deux lieues.

Leur roi Sigefroi alla trouver Gozlin, évêque de Paris, assurant qu'ils ne demandaient que le passage. L'évêque répondit fièrement : « L'empereur Charles nous a confié cette ville, nous la lui garderons. »

Ces exemples et quelques autres ne sont que de rares exceptions aux habitudes de paix que les évêques de France conservaient dans ces temps de trouble, et qu'ils s'efforçaient de communiquer aux autres. Ils auraient voulu faire régner une paix perpétuelle. Voyant qu'ils ne pouvaient réussir, ils établirent une trève pour quelques jours seulement. Depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi matin, il était défendu de rien prendre par force, de tirer vengeance d'aucune injure, etc., c'est ce qu'on nomma la trève de Dieu. Cette trève était déjà un grand bienfait pour ces temps de guerres continuelles et d'universelles agitations.

Qui n'admirerait l'incompréhensible ascendant de l'évêque d'Alger sur l'esprit d'Abd-el-Kader? un simple prêtre de l'Église catholique se montre avec une entière sécurité dans ces lieux que ne peuvent traverser sans crainte les bataillons les plus aguerris.

C'est un prince furieux qui tourne son épée contre ceux qu'il doit protéger. — L'évêque se présente encore, au nom du ciel, pour arrêter sa main prête à frapper.

Théodose le Grand avait des qualités remarquables,

mais il avait aussi un élan de colère qu'on arrêtait difficilement.

Des impositions extraordinaires avaient excité à Antioche une sédition violente. Ses statues, celles de son père, de ses enfants, de sa vertueuse épouse, avaient été renversées, mises en pièces, traînées dans les rues au milieu des imprécations générales. Dès que la sédition fut apaisée, on pensa aux conséquences terribles qu'elle allait avoir ; tous tremblaient. Les philosophes, partageant la crainte générale, avaient fui loin de la ville ; les solitaires abandonnaient leur retraite, venaient consoler le peuple et intercéder en sa faveur. Un homme surtout se distingua alors : ce fut l'évêque Flavien. Il se présenta devant Théodose, et, en lui exprimant les pensées qui s'offraient à son âme profondément affligée, il s'éleva à une hauteur que l'éloquence atteint rarement. Voici quelques-unes de ces pensées : « On a renversé vos « statues, mais vous pouvez en dresser de plus pré- « cieuses dans le cœur de vos sujets et en avoir même « autant qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre... « Vous avez ordonné qu'on délivrât à Pâques les pri- « sonniers, et alors cette belle parole sortit de votre « bouche : Plût à Dieu que je pusse de même ressus- « citer les morts! Vous le pouvez maintenant, car, en « pardonnant, vous allez ressusciter toute la ville d'An-

« tioche, comme morte en ce moment. » Flavien parla longtemps, et toujours avec force et chaleur. Le religieux empereur avait peine à retenir ses larmes ; sa réponse fut digne des paroles du saint évêque : « Ne « devons-nous pas pardonner aux hommes, nous qui « ne sommes que des hommes, puisque le maître du « monde est venu sur la terre, qu'il s'est fait esclave « pour nous, et qu'étant crucifié par ceux qu'il avait « comblés de grâces, il a prié son père pour eux. »

Sous le même empereur, une autre sédition éclata à Thessalonique. Il y eut, dans cette sédition, des officiers tués à coups de pierres. Dès que Théodose eut été informé de ce qui s'était passé, il entra en fureur et il voulut en tirer une éclatante vengeance ; mais l'évêque Ambroise le calma. Peu après, quelques hommes mal intentionnés rallumèrent le feu mal éteint de sa colère. Un jour que le peuple de Thessalonique était assemblé pour les jeux, des soldats l'environnèrent par ordre de l'empereur ; pendant trois jours, ils ne cessèrent d'égorger, sans distinction d'innocent et de coupable; il y eut environ sept mille victimes. Peu après cette horrible boucherie, l'empereur se présenta au temple ; Ambroise s'imagina le voir tout couvert d'un sang innocent, et il s'avança aussitôt pour lui défendre de franchir le seuil sacré. « Un saint roi, dit l'empereur couvert de confusion, David n'a-t-il pas

aussi versé un sang innocent? — Vous l'avez imité dans sa faute, répondit le courageux évêque, imitez-le dans son repentir et sa pénitence. » Théodose se soumit à la pénitence publique, mais ce n'était pas assez : l'humanité avait été outragée, et le saint évêque stipula en faveur de l'humanité. Il lui fit porter une loi qui suspendait pendant trente jours les exécutions à mort.

Lors des massacres politiques de la Saint-Barthélemy, si souvent et si injustement reprochés au clergé, ce sont les évêques qui ont intercédé avec le plus d'énergie en faveur des protestants établis dans leurs diocèses, et plusieurs eurent la consolation d'arrêter l'effusion du sang.

CHAPITRE XIII.

Visite pastorale.

L'évêque a quitté pour quelques jours le lieu de sa résidence. Où va-t-il ? Ces campagnes, ces villes moins importantes, placées autour de la ville-mère, sont encore de sa juridiction : il leur doit aussi ses soins ; le zélé pasteur va les visiter.

Quand il est au milieu des campagnes, il sent comme un lourd fardeau tomber de ses épaules ; l'air lui paraît plus pur et le ciel plus serein ; il semble respirer plus aisément. Il y a bien des vertus dans une grande ville, mais aussi il y a beaucoup de corruption ; quand,

placé au milieu de cette corruption, un saint pontife vient à se dire : « S'il se fait ici une seule action mauvaise que j'aie pu empêcher, Dieu m'en demandera compte. » Quelle accablante pensée pèse alors sur son cœur!

Il y a, dans une vallée solitaire, un hameau où vous pouvez voir encore la simplicité des premières mœurs et la sublimité des vertus antiques. C'est à ce hameau que l'évêque se rend aujourd'hui ; les habitants vont à sa rencontre, parés comme pour les plus grandes solennités de l'Église. Il y a dix ans qu'eut lieu sa dernière visite dans cette petite paroisse, vers laquelle le poussait cependant le penchant de son cœur, tant ses journées sont remplies, tant sont grands les besoins des autres parties de son diocèse! Depuis ce temps, l'évêque a beaucoup vieilli; son visage commence à se rider; son corps, maigre et élevé, s'affaisse tous les jours sous le poids des années, du travail et des peines ; cependant les anciens l'ont facilement reconnu; il est de l'âge de plusieurs d'entre eux; dès qu'ils l'ont aperçu, la joie s'est épanouie sur les visages; mais quand ils l'ont vu s'avancer d'un pas beaucoup plus pénible qu'autrefois, ils se sont regardés d'un air sérieux, et quelques-uns disaient : « Il vieillit comme nous; il a aussi son travail et ses tourments. Pourquoi le bon Dieu ne fait-il

donc pas en faveur de tels hommes une exception à la loi de mort qu'il a portée contre nous? Il devrait au moins les conserver sur la terre plus longtemps que les autres; il lui tarde, sans doute, de récompenser leurs vertus, en les appelant auprès de lui. »

Les parents se sont avancés sur la limite de la paroisse pour jouir plus tôt de la présence de l'évêque; leurs enfants n'ont pas quitté l'église; ils s'y tiennent dans un grand recueillement, se disposant de plus en plus à la réception de l'Esprit, que l'envoyé céleste doit bientôt appeler en eux par l'imposition des mains. Car c'est principalement pour eux que l'évêque se rend aujourd'hui dans la paroisse. Admirable sagesse de l'Église ! Dans la crainte que ses ministres, élevés aux premières dignités, ne s'enorgueillissent de leurs fonctions sublimes, elle leur impose l'obligation de conférer eux-mêmes le sacrement que le chrétien reçoit ordinairement en son bas âge. Elle les met ainsi en face de quelques faibles enfants, comme pour leur faire sentir plus vivement la grande loi de l'humilité, comme pour leur rappeler ces belles paroles du pasteur des pasteurs : « Si vous ne devenez semblables à ces petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

Avant d'appeler sur ces enfants l'Esprit de lumière, l'évêque veut s'assurer par lui-même s'il y a déjà en

eux, ainsi que le demande l'Église, quelque étincelle du feu sacré. Il s'adresse à celui qui paraît le plus jeune de tous : « Mon enfant, qui vous a mis sur la terre? — Pourquoi y êtes-vous? — D'où venez-vous et où allez-vous? — Quel est votre premier maître, votre seul maître véritable? — Quels sont, à votre égard, les représentants de Dieu en ce monde? — Que devez-vous faire pour être heureux? » L'enfant a donné avec assurance une réponse satisfaisante à ces questions qui intéressent l'homme de tous les âges et de toutes les conditions; le saint pontife reprend, comme autrefois son divin maître : « Faites ceci et vous vivrez. » Il ne se lasse point d'interroger, d'admirer son jeune auditoire, et un sourire de bonheur vient à chaque instant errer sur ses lèvres. Pendant le cours de son ministère, il a expliqué souvent la parole de Dieu; il s'est vu entouré bien des fois d'un auditoire nombreux et éclairé; sa voix persuasive a peut-être touché, remué, converti les cœurs; eh bien! je ne crains pas de l'assurer ici, jamais il n'a ressenti une joie plus vive et plus pure qu'en s'entretenant ainsi avec l'enfance.

A la fin de sa vie, l'illustre Bossuet s'était dégoûté de la cour. Quel est l'objet en ce monde dont ne se lasse bientôt l'âme d'un chrétien, d'un Bossuet surtout? Voulant donner à son troupeau les restes d'une voix qui tombait et d'un feu qui déjà s'éteignait,

comme il l'avait annoncé dans l'immortelle oraison funèbre du grand Condé, il se livre entièrement aux fonctions de son ministère. On le voyait alors se rendre dans les églises de campagne, où il administrait les sacrements et où il expliquait le catéchisme aux enfants. De quelle satisfaction son grand cœur était rempli, quand son regard perçant voyait ces jeunes intelligences s'éclairer déjà des douces lumières de l'Évangile! Non, il ne devait pas se sentir aussi heureux, lorsque, trônant dans les premières chaires de la capitale, il était obligé d'étouffer en lui ces sentiments d'orgueil qui s'élevaient en foule dans son âme à la suite de ces pensées sublimes, avec lesquelles il écrasait l'orgueil des grands de la terre.

On ne peut s'imaginer combien de circonstances se rencontrent, qui permettent à l'évêque, remplissant quelquefois les fonctions sacerdotales, de produire sur les assistants une impression profonde. J'ai à citer un trait remarquable qui ne paraîtra pas déplacé ici, quoiqu'il n'ait pas eu lieu dans une visite pastorale.

Un riche créole invita un jour le vénérable de Cheverus à baptiser son enfant. Pendant le baptême, l'évêque aperçut dans l'église une pauvre femme tenant entre ses bras un enfant nouveau-né et attendant humblement à l'écart. L'évêque pensa au sentiment pénible que devait causer à ces pauvres gens le spec-

tacle de tous les honneurs rendus à l'enfant riche ; et, se tournant de leur côté, il les invita à s'approcher. « Venez, mes amis, leur dit-il, je veux aussi moi-même faire ce baptême. » Et, après que tout fut fini, le ministre de la religion prenant de là occasion de donner d'utiles leçons aux riches et aux pauvres qui étaient présents : « Ces deux enfants, leur dit-il, sont également grands devant Dieu, également chers à son cœur. Tous les deux sont destinés à la même gloire dans l'éternité; mais ils doivent y arriver par des voies différentes : le riche, par la charité qui console et soulage; le pauvre, par une vie humble et laborieuse. L'un sera compatissant, généreux; l'autre, patient et reconnaissant. Ils vont commencer dès aujourd'hui à remplir leur destinée. L'enfant pauvre ne peut pas demander, et son cœur ne connaît point encore la reconnaissance : je vais demander à sa place et je serai reconnaissant pour tout le bien que vous lui ferez. L'enfant riche ne peut pas donner, et son cœur ne connaît point encore la générosité : c'est vous, dit-il en se tournant vers la nombreuse et brillante réunion qui l'entourait, c'est vous qui êtes ses représentants et qui devez vous charger d'être charitables et généreux pour lui. » L'évêque commence aussitôt la quête pour l'enfant pauvre, et il n'y eut pas une seule personne qui ne se sentît pressée de donner.

Je reviens à la visite pastorale que j'ai entrepris de décrire. L'évêque examine avec recueillement les différentes parties de cette pauvre église où Dieu a placé, aussi bien que dans le plus riche édifice consacré à son culte, la source abondante de ses grâces. Le curé est à côté de son évêque; c'est aussi un vieillard; il a plus de cinquante ans de ministère, et il est encore à sa première paroisse. Toutes les fois qu'il a été question de l'en arracher, ses paroissiens lui ont témoigné un attachement si rare, qu'on fut obligé de se rendre à leurs désirs. L'évêque l'en félicite aujourd'hui. « Vous êtes heureux, dit-il, d'avoir su comprendre cette vérité si simple et que pourtant peu de personnes savent comprendre : l'homme le moins à plaindre est celui qui porte la plus légère portion du fardeau de ce monde. »

Pendant la visite, l'évêque et le curé échangent quelques réflexions que les assistants recueillent avec édification.

« Monseigneur, dit le prêtre en commençant, mon église est bien pauvre; elle est peu digne de la majesté de celui qui y réside.

— Mon cher curé, répond l'évêque, une église est toujours riche, quand elle possède un pasteur tel que vous. D'ailleurs, la pauvreté plaît à Dieu. En quittant le ciel, c'est dans une étable qu'il est descendu sur la terre.

— Vous voyez ces statues, ces tableaux, ce sont toujours les mêmes; ils ont été travaillés un peu grossièrement; nous avons pensé plusieurs fois à les renouveler, mais nous ne l'avons pas fait encore.

— Celui qui orne le temple d'un chef-d'œuvre de peinture ou de sculpture, celui-là, sans doute, fait une œuvre sainte, car tout ce qu'il y a de bien vient de Dieu et doit retourner à Dieu. Cependant, quand le cœur offre à Dieu un ouvrage moins remarquable, il n'est pas juste de le mépriser. Dites-moi, vos paroissiens se prosternent-ils toujours avec foi et piété à la vue de ces tableaux ou de ces statues? En les contemplant, pensent-ils à Dieu, à la vertu, aux récompenses éternelles?

— Oui, Monseigneur.

— Dieu en soit béni. Ne méprisez pas de pareilles images; elles seront toujours dignes de Dieu, si elles portent les hommes à l'accomplissement de leurs devoirs.

— Nous avons l'intention de faire des réparations considérables au corps même de l'édifice, mais nous avons différé d'une année. Celle qui vient de s'écouler a été mauvaise, et nous avons cru devoir nous occuper des temples bâtis de la main de Dieu, avant de nous occuper des temples bâtis de la main des hommes.

— Vous avez suivi le précepte chrétien; car celui qui a dit à Dieu son Père : Le zèle de votre maison me dévore, celui-là a dit aussi : Le premier et le plus grand commandement, c'est d'aimer Dieu de tout son cœur, et le prochain comme soi-même..... Vous avez donc des pauvres? Je croyais qu'ici la richesse et la pauvreté étaient également inconnues.

— Ordinairement nous n'en avons point; mais, vous le savez, le travail est notre unique soutien, et la terre, notre seule nourricière. Quand, pour de graves raisons, la Providence juge à propos de frapper de stérilité le travail des hommes; quand la terre ne produit pas ses fruits habituels, nous devons nécessairement souffrir.

— Tant que durent ces temps malheureux, vous avez nécessairement de grandes charges et peu de ressources. Il est de mon devoir de venir alors à votre secours; je le ferai aujourd'hui avec plaisir; on ne trouve pas souvent l'occasion de placer aussi bien ses charités. »

L'évêque a paru aussi dans la modeste chaire. Les regards de tous les assistants se tournent aussitôt vers lui avec amour et respect. Que va-t-il leur annoncer? Les vérités toujours anciennes et toujours nouvelles, cette même loi que le pasteur du lieu a tant de fois développée : loi de justice et de charité, loi que Dieu

a mise à la portée des esprits les plus simples et des intelligences les plus élevées, parce qu'elle est la loi de tous, comme il est lui-même le Dieu de tous les hommes. « Mes chers frères, dit-il en terminant, conservez toujours la douceur et la simplicité de vos mœurs. Servez Dieu; aimez-vous les uns les autres comme Jésus vous a aimés. Apprenez à vos enfants à marcher sur vos traces, comme vous marchez vous-mêmes sur les traces de vos religieux ancêtres. Que la foi, la charité, que toutes les vertus chrétiennes résident parmi vous, de génération en génération, jusqu'à la consommation des siècles. C'est le seul moyen que le ciel ait donné à l'homme pour assurer son bonheur en cette vie et en l'autre. » Des larmes coulent de tous les yeux et attestent à l'orateur chrétien que ses paroles ont été goûtées. Il termine, comme il a commencé, en appelant sur la tête de tous ceux qui l'écoutent les abondantes bénédictions du Seigneur. Heureux encore dans cette circonstance, il a l'intime conviction qu'aucun de ceux à qui il s'adresse ne répond par la haine ou l'indifférence à ses paroles de bénédiction et d'amour.

L'envoyé céleste se dispose enfin à quitter ces lieux champêtres. Pour jouir plus longtemps de sa présence, la plupart des habitants le reconduisent jusqu'aux lieux où ils l'avaient reçu, je veux dire jus-

qu'aux confins de la paroisse. Les anciens disent aux plus jeunes : « Vous le reverrez encore, ou du moins, vous reverrez un autre lui-même; mais nous, c'est sans doute pour la dernière fois. » Ils se sont arrêtés; mais ils le suivent encore des yeux. Ils se retournent bien des fois après qu'ils ont cessé de l'apercevoir, et, ne le voyant plus, ils regardent au fond de leurs cœurs, où l'amour a fidèlement gravé son image.

Qui dirait le bien que vient de faire à cette pieuse et simple paroisse la visite du saint pontife? Le zèle du pasteur a été soutenu, ranimé. En écoutant les paroles encourageantes de son évêque, il s'imaginait entendre le commencement du jugement de Dieu. Les cœurs tristes ont été consolés; les âmes ébranlées ont été raffermies; les plus fervents ont senti s'allumer au cœur le feu d'une ferveur nouvelle. Désormais cette solennelle et touchante cérémonie fera époque dans la paroisse; il ne s'y est jamais rien passé de plus important. On dira : « Dans telle année, dans tel mois, à tel jour, nous l'avons vu, nous l'avons entendu, nous avons reçu ses bénédictions. » Et à cet impérissable souvenir s'attacheront des pensées salutaires. Ainsi, quand Dieu envoyait autrefois, au milieu des hommes, un des esprits ses ministres, le messager céleste, après avoir rempli sa mission, se dépouillait aussitôt de son enveloppe terrestre et re-

tournait au ciel, sa demeure; mais ceux qui avaient eu le bonheur de s'entretenir avec lui le suivaient longtemps des yeux, et, avec son souvenir, ils conservaient toujours quelques pensées de Dieu.

CHAPITRE XIV.

L'évêque revêtu de fonctions politiques.

Qu'il y ait, dans le corps épiscopal, autant et plus peut-être que dans tout autre corps, des sujets propres à former d'habiles, de profonds politiques, c'est ce qu'on peut également prouver par le raisonnement et par les faits.

Quelque mal disposés que vous soyez à l'égard des évêques, vous leur accorderez sans doute la même aptitude, les mêmes capacités qu'aux autres hommes; et moi j'ajouterai que les hautes fonctions auxquelles ils s'élèvent, la plupart du temps par eux-mêmes,

montrent qu'ils sont des hommes peu ordinaires. Pour développer leurs facultés natives, outre l'étude des sciences auxquelles se livrent les autres hommes, ils ont encore l'étude de la théologie, cette science de Dieu, la mère, la reine de toutes les autres sciences. L'étude de la théologie donne à l'esprit une pénétration remarquable et une grande force de discussion. Qu'y a-t-il, dans les choses de ce monde, d'impénétrable à celui qui s'est élevé jusqu'au ciel, et qui a dévoilé une partie des mystères de la Divinité? L'esprit véritablement théologique, c'est l'esprit philosophique, moins son orgueil et sa mauvaise foi. Généralement parlant, il y a chez les évèques des idées plus grandes, plus élevées que chez les autres hommes; il y a chez eux une probité plus incontestable, un détachement plus sincère des choses de ce monde. Ils se trouvent moins communément sous l'influence de ces intérêts particuliers de famille et de coterie, presque toujours en opposition avec les intérêts de la grande communauté. Rien ne leur manque donc pour devenir des hommes d'État remarquables; les fonctions sacrées dont ils sont revêtus semblent communiquer quelque chose de divin à leurs actes politiques. Habituellement occupés des choses d'en haut, ils n'en sont que mieux placés pour connaître les choses de la terre et en juger sainement. C'est Dieu qui, du haut de son trône,

gouverne le monde; quand un homme est appelé à coopérer sous lui à la direction d'une fraction quelconque de ce monde, il n'a rien de mieux à faire que de se dégager des choses de la terre et de s'élever avec Dieu dans les cieux.

Ici, les faits ne parlent pas moins haut que le raisonnement. Si je voulais citer tous les évêques qui ont rempli avec quelque distinction des fonctions politiques, ou qui ont été en état de les remplir dignement, la simple énumération de leurs noms me demanderait un temps considérable. Disons un mot des plus connus : Ximenès fit fleurir en Espagne la religion et les sciences; il était tellement dévoué aux intérêts généraux de sa patrie, qu'on l'appelait le cardinal d'Espagne. Il fit à ses frais la conquête d'Oran : glorieuse conquête, qui doit lui assurer à jamais la reconnaissance de sa patrie et l'admiration de la postérité. Quand il entra triomphant dans la ville, 300 esclaves chrétiens se jetèrent à ses pieds en lui présentant leurs chaînes brisées. De cette riche proie, il ne se réserva que quelques livres arabes. A Rome, je vois la famille des Fabius marcher seule contre un des ennemis de la patrie. Cette famille succombe, mais elle est immortelle : un évêque se charge de diriger la conquête d'une ville située sur une côte barbare, séparée de son pays par la mer; et, parce que les finances du gouverne-

ment sont épuisées, il se charge de toutes les dépenses. L'expédition réussit; l'évêque serait-il oublié? Remarquez en passant combien il était digne d'un profond politique de reporter ainsi chez les Maures le foyer de la guerre que ces barbares avaient si longtemps entretenu en Espagne. Le cardinal d'Amboise servit son pays avec une grande sagesse et avec un désintéressement plus admirable encore. Premier ministre, tout-puissant en France, il se contentait des revenus de son évêché; et encore faisait-il de ces revenus trois parts égales : la première pour les pauvres, la seconde pour des établissements utiles, la troisième pour ses propres besoins. Le puissant Richelieu réunit en faisceau les fractions divisées et affaiblies de l'autorité. Il maintint l'ordre en France; il combattit avec courage et succès les ennemis du dehors; il fit fleurir les sciences et les arts; il prépara enfin le règne à jamais mémorable de Louis le Grand. Par les ressources d'une politique habile, Mazarin résista aux attaques de nombreux ennemis, et il sut même paralyser les efforts de deux épées redoutables. Bossuet et Fénelon ont mérité d'être appelés les précepteurs des rois. Pour enseigner à son royal élève comment se gouverne un royaume, le premier développe tous les rouages qui mettent en mouvement l'univers entier; le second eut des hommes une connaissance si appro-

fondie, qu'elle ne fut jamais surpassée que par l'amour qu'il leur portait. Chargé du ministère dans des circonstances difficiles, Fleury resta sage et vertueux au milieu d'une cour folle et corrompue. Enfin, si nous conservons à Talleyrand un caractère dont il avait tout fait pour se dépouiller, nous dirons que, par son génie politique, il éleva et renversa peut-être encore plus de trônes que Napoléon avec son génie guerrier.

Ce sont les évêques, a dit Gibbon, qui ont fait le royaume de France, comme les abeilles font une ruche. Rien n'est plus vrai ; mais je ne sais pourquoi cet écrivain a restreint son observation à la France. L'influence épiscopale s'est-elle moins fait sentir en Espagne, en Italie, en Allemagne, et même en Angleterre? Dans toutes les contrées de l'Europe, les évêques ont été les précepteurs, les conseillers, les auxiliaires des rois. En remplissant la mission sublime que leur avait imposée Jésus-Christ d'enseigner les peuples, ils ont aussi instruit les gouvernements. Après leur avoir entendu annoncer la loi chrétienne et expliquer les devoirs difficiles du supérieur à l'égard de son inférieur, les rois, étonnés, leur disaient quelquefois, en remettant entre leurs mains les rênes de l'empire : « Faites vous-mêmes ce que vous enseignez si bien. » Et ce sont ces évêques-gouverneurs qui ont introduit dans toutes les branches de l'administration cet esprit

chrétien que Montesquieu ne pouvait se lasser d'admirer, et auquel il ne trouvait rien de comparable dans l'antiquité.

Quelques-uns déplorent cette influence; mais, je le demande, n'était-elle pas légitime, avantageuse? n'était-elle pas nécessaire? Où était la science, la pensée, pendant la jeunesse des monarchies européennes? n'était-elle pas dans l'Église, uniquement dans l'Église? Elle s'y était réfugiée quand les barbares du Nord se répandirent, comme un torrent dévastateur, sur Rome et sur tous les pays civilisés; et ce n'est qu'après y avoir fait un long séjour, qu'elle se répandit au dehors pour éclairer de nouveau le monde. Si le clergé s'était renfermé dans la solitude, le dépôt de la science qu'il gardait restait enfoui, et les ténèbres n'auraient point été dissipées. Si les évêques n'avaient pris part à la direction des affaires, qui donc l'aurait fait? étaient-ce ces serfs à demi barbares qui ne savaient que remuer la glèbe au profit d'un maître plus fort, mais non moins ignorant qu'eux-mêmes? étaient-ce ces gentilshommes qui ne connaissaient que le maniement des armes et qui ne savaient pas même signer, si ce n'est en faisant une croix et en appliquant le pommeau de leur épée?

Le titre d'évêque n'avait point effacé en eux le titre de citoyen; au contraire, il les grandissait et les pla-

çait, aux yeux de tous, dans une sphère plus élevée que celle des autres hommes politiques. L'administration, remise entre leurs mains, paraissait au peuple plus juste et plus paternelle; elle devait inspirer moins de défiance aux étrangers. Au lieu de voir en eux des hommes uniquement occupés des intérêts temporels, et cherchant, par tous les moyens imaginables, les avantages bien ou mal entendus de leur patrie, on devait voir en eux des princes de l'Église universelle, cherchant avant tout les intérêts de l'humanité. Si notre imagination ne peut se représenter encore, sans être vivement frappée, ces prêtres du paganisme allant, une branche d'olivier à la main, se placer au milieu de deux peuples irrités, pour leur parler de paix au nom de divinités si souvent en querelle, quelle impression ne devaient pas faire sur des peuples profondément convaincus des croyances chrétiennes les principaux ministres du Dieu de paix, portant sur la poitrine la croix, signe efficace de paix et de réconciliation.

Il n'en est plus de même aujourd'hui : les lumières se sont répandues dans toutes les classes de la société. Il est donc loisible à ceux qui se sont entièrement dévoués au service de Dieu de se renfermer dans le sanctuaire qu'ils quittaient souvent autrefois pour servir l'humanité. Aussi, remarquez la conduite de l'épiscopat français, toujours si sage : la croix sur laquelle le

sang du Christ a coulé est aujourd'hui, comme au temps des apôtres, sa principale distinction (1).

D'autres raisons plus impérieuses encore éloignent l'évêque de la carrière politique. Dans toute l'Europe, en France principalement, les partis sont divisés, irrités au dernier point. Cependant l'évêque est l'homme de tous les chrétiens; tous ont un égal droit à sa charité, et lui-même doit s'efforcer, dans l'intérêt de son ministère, de se concilier la bienveillance de tous. Que ferait-il donc au milieu de ces dissensions continuelles? S'il se rangeait dans un parti, les autres partis se tourneraient avec fureur contre lui; si, se présentant comme conciliateur, il entreprenait de montrer à chacun son exagération et son intolérance, tous pourraient s'élever contre lui et se réunir un instant, en effet, dans un même sentiment de haine et d'imprécation.

Les dissensions politiques, surtout, ont ordinairement la haine pour principe et la haine pour effet. Ce sont ces dissensions qui, divisant ce que Dieu a le plus étroitement uni, arment le frère contre le frère, le père contre le fils; et l'homme de Dieu viendrait se mêler à ces excès dont rougit l'humanité! En vain

(1) Un de nos évêques a pour armes une croix entourée de ces mots : *Mihi absit gloriari, nisi in cruce.* Tous ne l'ont pas fait graver sur leurs armes; mais, ce qui est beaucoup mieux, tous l'ont gravée dans le cœur.

il prendrait la résolution de ne jamais oublier les règles de la modération chrétienne, il serait promptement entraîné au delà des bornes qu'il se serait prescrites. La tribune est une arène où la colère allume la foudre de l'éloquence dans le cœur des plus modérés. Rappelons-nous nos évêques à la chambre des pairs, il y a quelques années ; ils gardaient habituellement le silence, quoique plusieurs fussent véritablement éloquents ; c'était une nécessité de leur situation. Comment feraient-elles entendre des paroles de paix ; comment se tremperaient-elles dans le sang de l'Agneau, les lèvres que la colère aurait rougies naguère, et qui auraient fait entendre l'accent de la haine ? Oh ! plutôt, qu'il s'attache à l'autel, le ministre de Dieu, et qu'il parle du ciel aux hommes déjà beaucoup trop occupés de la terre. Maury aurait laissé assurément une réputation plus belle et plus pure, si tout le feu qu'il avait dans l'âme avait nourri en lui le zèle de l'apôtre, au lieu d'alimenter la colère de l'orateur politique.

CHAPITRE XV.

Conciles particuliers.

Le concile général représente l'Église universelle; mais les conciles particuliers ne représentent qu'une partie plus ou moins considérable de l'Église. Quand tous les évêques d'une nation sont assemblés, le concile s'appelle national; quand il ne se compose que du métropolitain et de ses suffragants, c'est un concile provincial.

Il n'y eut qu'un petit nombre de conciles généraux, mais le nombre des conciles particuliers est incalculable. Le fondateur du christianisme a fait sentir plu-

sieurs fois aux pasteurs de l'Église la nécessité de ces assemblées fréquentes. « Vous serez, leur disait-il, comme des agneaux timides parmi des loups ravissants; mais ne craignez point, je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Quand deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux. » Dociles à l'enseignement de leur maître, les apôtres se sont réunis à Jérusalem, quoique individuellement inspirés par l'Esprit de Dieu. Depuis ce temps, leurs successeurs dans l'épiscopat se sont ordinairement assemblés dès que l'Église était menacée de quelque danger, dès que ses besoins réclamaient quelque amélioration. Il n'y a presque pas de ville un peu connue où n'aient été tenus plusieurs conciles. Aussi, personne ne pourrait dire l'influence que ces assemblées ont exercée sur la société.

Un hérétique vient de paraître : timide encore, il énonce en tremblant des erreurs que sa conscience semble vouloir retenir. Avant qu'il soit devenu un scandale public, il est appelé devant les évêques de sa province; là se trouve un homme de Dieu, un Bernard, par exemple, qui fait briller aux yeux de tous les pures lumières de la foi. L'hérétique est convaincu. Le sage concile fait entendre, suivant le besoin, le langage de la douceur ou l'accent de la fermeté; et il l'oblige à condamner lui-même ses erreurs

qui, si elles n'eussent été promptement étouffées, auraient peut-être ébranlé pour longtemps la société, en troublant la paix de l'Église.

Dans ces assemblées, se sont révélés quelquefois des hommes éminents en vertu et en science, qui ont été l'honneur de l'Église et de l'humanité. C'est là, surtout, que se croisait le héros chrétien, pour aller arrêter et même refouler vers sa source la barbarie musulmane, qui menaça longtemps la civilisation de l'Europe. C'est là que se faisait un fréquent appel au zèle de l'homme évangélique, pour aller éclairer tant de nations lointaines ensevelies dans les ténèbres et assises à l'ombre de la mort. C'est là que se sont fait entendre mille et mille fois sans trouble ces cris de réforme qui plus tard ont fait tressaillir le monde. C'est là qu'ont été mises au jour, puis développées, ces sages pensées qui sont aujourd'hui en Europe notre esprit public et la règle de notre conduite.

Il y eut en 549, un concile à Orléans, où cinquante évêques assistaient, et où vingt-un avaient envoyé leurs députés. On y porta les décrets suivants :

« Les Églises soutiendront la liberté de ceux qui auront été affranchis. — L'archidiacre visitera le dimanche les prisonniers, pour connaître leurs besoins et leur fournir, aux dépens de l'Église, les choses nécessaires. »

Ne voyez-vous pas là un appel à l'émancipation ?

Le concile confirma la fondation d'un hôpital établi à Lyon par le roi Childebert. Tous les évêques souscrivirent.

Un concile de Tours, tenu en 566, porta le décret suivant :

« Chaque cité doit avoir soin de nourrir ses pauvres ; chaque prêtre de la campagne, chaque citoyen se chargera du sien, et aucun ne sera vagabond. »

Dirait-on mieux aujourd'hui ?

Je vois dans un concile de Langres, tenu en 859 :

« On priera les princes et on exhortera instamment les évêques d'établir des écoles publiques des saintes Écritures et des lettres humaines partout où il se trouvera des personnes capables d'enseigner. »

Qui avait alors de pareilles sollicitudes?

C'est dans le concile de Clermont, tenu en 1095, que fut publiée la première croisade. Là, le pape faisait entendre ces belles paroles : « Depuis longues années, la nation impie des Sarrasins tient les saints lieux dans une affreuse tyrannie; ils ont réduit les fidèles en servitude, et ils les écrasent sous le poids des tributs et des persécutions. Nous vous exhortons et nous vous enjoignons, pour la rémission de vos péchés, de compatir à l'affliction de nos frères qui sont à Jérusalem et aux environs, et de réprimer l'in-

solence des infidèles qui veulent se soumettre les royaumes, les empires, et se proposent d'effacer partout le nom chrétien. »

Presque tous les malheurs que la France éprouva dans ces derniers temps lui avaient été annoncés d'avance par les assemblées de son clergé. Lisez le recueil des conciles qui se sont tenus immédiatement avant la Révolution, et vous y lirez l'histoire de nos troubles. Ils voient de loin, ceux qui se placent dans les cieux et qui regardent au flambeau de la foi; si les conseils que donnaient alors les évêques de France avaient été suivis, la terre n'eût point été couverte de crimes et de sang. Pourquoi donc ces assemblées nationales semblent-elles aujourd'hui interdites en France? Est-ce qu'il n'y a plus d'erreurs à combattre, de réformes à opérer dans l'Église? Est-ce que le courage abattu du chrétien n'a pas besoin d'être excité, et son zèle éteint, d'être ranimé? N'avons-nous plus rien à craindre? Si de nouveaux malheurs nous menacent, pourquoi serions-nous privés d'entendre aussi les conseils du clergé? Tandis que, dans nos assemblées politiques, quelques voix font entendre ces paroles : « Peuple, songe à la conquête de la terre! » Est-ce qu'il n'importerait pas qu'une assemblée religieuse pût faire entendre, de son côté, ces paroles salutaires : « Peuple, songe à la conquête du ciel! » La France se vante

d'être le pays le plus libre du monde entier, et c'est évidemment un de ceux où il y a le moins de liberté véritable : là l'Église est privée de la liberté dont elle jouit dans presque toutes les autres parties du monde chrétien. Est-ce que nous serions assez ombrageux, assez simples pour regarder un concile national comme hostile à la nation ?

Ce fut un despote, mais un despote sublime, qui fit assembler en France le dernier concile national. Cet homme avait véritablement le goût de tout ce qui est grand et utile ; nous ne saurions trop déplorer que l'ambition qui dominait tout dans son âme ne l'ait souvent étouffé. A peine le concile est-il convoqué, que Napoléon entreprend de s'en servir pour imposer des chaînes à l'Église. Le concile les repoussa avec courage. Le despote en frémit ; mais ce ne fut qu'intérieurement. Sans doute, il avait senti ses torts ; et puis, il savait estimer toute espèce de courage.

Que ceux qui accusent le clergé d'ambition et de servilité retiennent bien ceci : Quelques évêques, chargés d'années et d'infirmités, ont osé s'opposer aux volontés du maître tout-puissant qui trouva toujours la plus aveugle soumission à ses moindres désirs dans des assemblées d'hommes politiques et d'intrépides guerriers. C'est que celui qui connaît Dieu et qui le sert accordera difficilement à l'homme ce qui n'appartient qu'à la Divinité.

CHAPITRE XVI.

Le Pape, principe d'unité.

Rien n'est beau que par l'unité, ont dit tous les philosophes. Pensez à l'être éternellement existant; jetez les yeux sur ceux qu'il a tirés de son sein; considérez-les isolément ou collectivement; et partout vous verrez l'application de ce principe incontestable.

A la place de ces dieux du paganisme, contre lesquels les hommes se mesuraient souvent avec avantage, parce qu'il y avait en eux toute la fragilité humaine, mettez le Dieu un, le Dieu des chrétiens, et vous voyez le ciel et la terre s'incliner devant lui et proclamer partout ses infinies perfections.

Dieu est un, et il a communiqué à tous les êtres quelque chose de son unité, parce qu'il leur a communiqué quelque chose de ses perfections :

« Descendons, dit Bossuet, et considérons l'unité avec la beauté dans les chœurs des anges. La lumière s'y distribue sans se diviser. Elle passe d'un ordre à un autre ordre, d'un chœur à un autre, avec une parfaite correspondance, parce qu'il y a une parfaite subordination. Les anges ne dédaignent point de se soumettre aux archanges, ni les archanges de reconnaître les puissances supérieures. » (1)

Descendons encore. Considérons-nous nous-mêmes; élevons les yeux au-dessus de nos têtes; portons-les autour de nous. Est-ce qu'il y a quelque beauté qui ne soit une ombre de cette harmonie céleste, de cette unité dont la perfection se trouve en Dieu? Otez cet accord qui règne dans les pensées de l'homme, et vous avez la folie. Otez cette union qui attache les uns aux autres les membres des différentes sociétés dont le monde se compose, et vous aurez une effrayante anarchie. Otez cette ravissante harmonie qui résulte de l'accord de tous les globes, ôtez cette pensée qui les dirige vers un même but avec sagesse et puissance, et vous aurez le chaos.

(1) Sermon sur l'unité.

Si l'homme veut donner à ses œuvres quelque beauté, il doit faire tous ses efforts pour imiter cette unité qui existe dans les œuvres de Dieu.

Qu'est-ce qu'un poème, un drame, un discours, sans unité? L'objet le plus matériel est encore assujetti à cette loi : de même que la création de ce monde fut la réalisation d'une pensée divine, de même ce que l'homme appelle faussement sa création doit être la réalisation d'une de ses pensées.

Nous avons dit : rien n'est beau que par l'unité. Nous pouvions aller plus loin et dire, sans crainte d'être taxé d'exagération : rien ne subsiste que par l'unité. Cette seconde proposition est une conséquence de la première, puisque l'être et la beauté se confondent : la beauté, en effet, n'est-ce pas une émanation plus complète de l'être?

Retranchez l'unité de la nature divine, et vous avez le polythéisme, c'est-à-dire la négation, en quelque sorte, de la Divinité. Supposez troublé, par une seule pensée de division, l'accord parfait qui règne dans les cieux, et vous avez l'enfer. Otez l'unité qui est dans l'homme, et qui de deux substances différentes ne fait cependant qu'une seule personne, et vous avez la mort. Qu'est-ce donc que la mort? est-ce autre chose que la séparation? C'est toujours l'idée que nous nous en faisons, non-seulement par rapport à nous-mêmes,

mais encore par rapport aux autres êtres. Établissez une division complète entre les parties constitutives d'un être, et vous l'avez détruit. Il prend une autre forme, une autre dénomination ; mais il n'est plus ce qu'il était autrefois ; il est mort.

Or, il entrait dans les desseins de Dieu de donner à son Église une beauté parfaite, une indestructible existence. Il devait donc lui imprimer le caractère le plus frappant d'unité.

« Nous trouverons dans l'Évangile, dit Bossuet, que J.-C., voulant commencer le mystère de l'unité dans son Église, parmi tous les disciples en choisit douze ; mais que, voulant consommer le mystère de l'unité dans la même Église, parmi les douze il en choisit un. »

Bossuet montre que Pierre fut cet apôtre choisi pour être le chef de l'Église. Puis, il ajoute :

« Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finisse avec lui : ce qui doit servir de soutien à une Église éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs ; Pierre parlera toujours dans sa chaire : c'est ce que disent les Pères ; c'est ce que confirment six cent trente évêques, au concile de Chalcédoine (1). »

(1) Sermon sur l'unité.

Ainsi, par une conséquence nécessaire de sa constitution et par la volonté souvent exprimée de son fondateur, l'Église chrétienne doit offrir à nos yeux la plus frappante image de l'unité divine, et le chef du collége apostolique, Pierre, toujours vivant dans son successeur, est le principe de cette unité.

Si ce n'était lui, qui donc le serait? vous qui le niez, vous qui avez quelque doute à ce sujet, ouvrez les yeux et voyez. Dites-moi, est-ce que l'évêque de Rome n'est pas le fondement de cet immense édifice qui abrite plus ou moins toutes les nations, et à l'ombre duquel les hommes viennent tour à tour se reposer en attendant qu'ils retournent dans le sein de Dieu, d'où ils sont primitivement sortis? Est-ce qu'il n'est pas le centre de ce cercle dont la circonférence incessamment se dilate et ne s'arrête en aucun lieu de la terre?

Que sont devenues ces Églises fondées par les apôtres? Lieux sacrés, qui avez si souvent retenti des accents des prophètes, qui avez été arrosés du sang de tant de martyrs, qu'êtes-vous aujourd'hui, et quelles paroles entendez-vous? Qu'est-ce, en particulier, que cette Église de Jérusalem, de la ville sainte arrosée du sang d'un Dieu? Si la foi, cette lumière céleste, n'appelait et ne retenait continuellement auprès du tombeau de J.-C. quelques pieux fidèles, est-ce que de saintes prières s'élèveraient encore de l'homme à Dieu

dans ces lieux où Dieu lui-même a prié pour les hommes? Que sont devenues ces Églises fondées par les saints Pères, et que la foi faisait resplendir encore de ses premiers feux? Qu'est-ce que Constantinople? Un corps sans âme, un foyer de corruption. Qu'est-ce qu'Hippone? que sont aujourd'hui ces Églises d'Afrique, autrefois témoins de tant d'éloquence et de vertus? D'affreux déserts, des pays barbares, dont la valeur française brisera difficilement les chaînes, et que le clergé de France ne civilisera peut-être jamais. L'Église romaine seule s'est maintenue avec toute sa puissance et tout son éclat. Après dix-huit siècles de durée, elle élève au-dessus de toutes les nations le front pur de la virginité.

Toutes les Églises qui se séparent du centre de l'unité catholique s'affaiblissent rapidement et périssent. C'est ainsi que la branche, séparée du tronc qui la nourrissait, se fane rapidement et périt. Que si nous les voyons prolonger un peu leur existence, c'est qu'il y a encore en elles quelque chose de cette vie qu'elles ont puisée dans le sein de la mère commune; mais attendez que tout soit épuisé, et vous les verrez disparaître aussitôt. La branche vigoureuse que le fer a coupée, l'arbre arraché de la terre, se conservent longtemps dans le même état; nous les voyons encore pousser quelques jets. Ce qui les conserve, ce qui leur

donne la force de se développer, c'est la sève qu'ils ont abondamment puisée dans le sein de leur mère; mais attendez que cette sève soit consumée, et vous les verrez languir, se dessécher et perdre entièrement la vie qui leur restait au moment de la séparation. Comment ces Églises pourraient-elles conserver leur existence, c'est-à-dire leur unité, soustraites à la juridiction souveraine de celui que Jésus a choisi pour gouverner son Église? Par suite de cette loi générale qui a frappé de mort ce qui existe ici-bas, tout tend à se dissoudre, parce que tout tend à se détruire. Il y a surtout dans chaque intelligence un fonds d'indépendance qui la porte à préférer ses sentiments particuliers, et par conséquent à se séparer des intelligences égales ou supérieures. Il est donc absurde de supposer qu'une société immense puisse se maintenir sans un lien tout-puissant d'unité. Une seule intelligence est rarement d'accord avec elle-même; ce qu'elle croit aujourd'hui, elle ne le croira plus demain. Et vous voudriez que des millions d'intelligences, abandonnées à elles-mêmes, conservassent toujours les mêmes croyances? Non, cela n'est pas, cela est impossible; et un semblable accord, ne durât-il que quelques heures, serait à mes yeux l'un des prodiges les plus incompréhensibles que nous puissions imaginer.

Aussi tous les sectaires qui ont proclamé de la ma-

nière la plus absolue le principe d'indépendance, sont-ils revenus bientôt à d'autres sentiments. Voyant que tous ceux qui s'étaient ralliés autour du même drapeau proclamaient leur indépendance et allaient se disperser de nouveau, ils eurent promptement recours au principe d'autorité qu'ils venaient de rejeter. De là ces assemblées consistoriales où quelques hommes sans mission, usurpant les droits de ceux à qui il a été dit : *Enseignez toutes les nations*, définirent, chacun à sa manière, en quoi consistait la foi chrétienne. De là ces anathèmes mille fois lancés par ceux qui avaient annoncé le règne heureux d'une tolérance générale. De là ces illuminations individuelles dans un grand nombre de ceux qui avaient refusé à l'Église universelle l'assistance du Saint-Esprit. Mais en vain l'homme voudra se soustraire aux suites funestes du principe qu'il a posé : chaque semence doit produire son fruit indépendamment de notre volonté. Vous reculerez vous-mêmes effrayés à la vue des conséquences affreuses contenues dans les pensées que vous avez émises. D'autres viendront après vous qui les tireront hardiment; ne leur dites pas que la voie est dangereuse, qu'ils se fraient vers l'abîme un sentier glissant : « Hommes inconséquents, vous répondraient-ils, hommes pusillanimes! vous avez fait vous-mêmes les premiers pas, et vous voudriez rétrograder! et vous

voudriez nous communiquer aussi la honteuse frayeur qui s'est emparée de vos âmes! Avancez! avancez toujours! Si vous êtes incapables de marcher à notre tête, suivez du moins timidement nos pas; si vous ne le pouvez encore, retirez-vous de la voie. » Et tous marcheront, les uns avec hardiesse, les autres avec timidité, et ils feront continuellement de nouveaux progrès, jusqu'à ce qu'ils soient tombés dans l'effrayante anarchie des intelligences, ou dans le gouffre non moins redoutable d'un scepticisme universel.

Attachés encore aux pensées religieuses et voyant qu'elles disparaissaient de plus en plus de l'intelligence désordonnée des hommes, quelques-uns de nos frères séparés se sont dit : « Que va devenir la société chrétienne? » et ils ont porté de côté et d'autre leurs regards inquiets; et, voyant les débris de la puissance temporelle surnager encore au-dessus de l'abîme agité, ils se sont écriés, en s'adressant aux rois de la terre: « Sauvez-nous, car nous allons périr! » Dès lors les pensées divines ont été confondues avec les pensées humaines; la clef qui ouvre et qui ferme les prisons terrestres fut chargée d'ouvrir et de fermer les portes du ciel; la voix qui commande au bourreau entreprit de raconter les éternelles miséricordes, et, contre la volonté formellement exprimée de son divin fondateur, le royaume de J.-C. est devenu royaume de ce monde.

Plusieurs de ceux dont nous parlons ont facilement compris cette dégénération de la société chrétienne; mais ils ont vu aussi le gouffre prêt à les engloutir, et ils ont promptement renfermé dans leur conscience les réclamations qui étaient sur le point de s'en échapper. D'autres ont voulu saper jusqu'en ses fondements l'édifice dont le faîte avait été renversé. Ils ont dit à leurs nouveaux maîtres : « Pourquoi voulez-vous usurper l'autorité que vous avez méconnue dans les autres? »

De là, de nouveaux troubles, de nouvelles divisions. Le sabre à la main, peut-être obtiendront-ils une unité matérielle, si je puis m'exprimer ainsi; une discipline extérieurement uniforme; mais perçons les surfaces, pénétrons à l'intérieur, et nous ne tarderons pas à reconnaître quel désaccord règne dans les intelligences. Non, entre toutes ces sectes rivales, pour un instant réunies sous une même dénomination, il n'y a point d'unité. Ce sont les débris d'un antique édifice, réunis sans ordre, jusqu'au moment de l'entière dispersion. Ce sont des monceaux de sable que le souffle de la tempête a pour un instant réunis dans le désert, et que le même souffle dispersera plus tard avec la même facilité.

CHAPITRE XVII.

Le Pape, une des causes principales de la civilisation moderne.

Le souverain pontife a toujours été le prédicateur le plus zélé de la religion catholique. Il en est, d'après la volonté de son divin fondateur, l'indestructible appui. Or, n'est-ce pas la religion catholique qui a épuré les lumières? Ne les a-t-elle pas propagées d'une manière admirable? La religion catholique! c'est un foyer divin dont le centre est à Rome et les rayons partout. Quoi que nous soyons, riches ou pauvres, grands ou petits, savants ou ignorants, si nous connaissons quelque chose de positif sur notre destinée présente et sur

notre destinée future, c'est à la religion que nous en sommes redevables. Homme de labeur et de peine, pauvre esclave abaissé au-dessous de l'humanité et réduit à la condition de ces objets matériels qui se vendent ou se troquent, réjouis-toi! Une lumière divine s'est levée sur toi à la naissance de Jésus. Entends-tu la voix de la religion qui commande à tes maîtres de te laisser interrompre quelque temps tes durs travaux, afin qu'elle puisse te réchauffer un peu dans son sein et faire briller à tes yeux un rayon consolateur! Le flambeau de sa foi fut particulièrement destiné à te faire connaître la magnificence des cieux, et voilà qu'une lumière tombée d'en haut a rejailli sur la terre et vient te la montrer sous une face nouvelle. Et toi, faible enfant, toi qui n'as fait encore que quelques pas dans le désert de cette vie, combien tu es redevable à la religion catholique! Naguère tu ne savais que bégayer, et déjà je t'entends répondre à des questions extrêmement élevées sur Dieu et sur l'humanité. Aussi quel soin on prend de ton jeune âge! Ce livre admirable, inconnu à l'antiquité, et l'une des merveilles du christianisme; ce code abrégé de la loi de Jésus, qui abaisse les cieux à la hauteur des plus petits enfants, le catéchisme enfin, jamais il n'est remis entre tes mains avant d'avoir passé sous les yeux de tes pasteurs en communion avec le souverain pontife. Vous qui ac-

cusez le souverain pontife de favoriser l'ignorance, que faites-vous en faveur de l'enfance, cet âge de l'ignorance et de la faiblesse? Que faites-vous en faveur de ceux dont la vie entière n'est qu'une enfance prolongée? Avez-vous senti votre cœur tressaillir, vous êtes-vous sentis pénétrés de quelque généreux dessein à la vue de leur misère? Non, jamais. Votre philanthropie n'a été que sur le bout de vos lèvres. Toujours elle fut stérile; ou, si elle a agi quelquefois, ce fut peut-être pour remettre entre les mains de ceux que vous entrepreniez d'éclairer des livres propres uniquement à dessécher les plus doux sentiments de l'âme et à éteindre en eux le consolant flambeau de l'espérance.

Le souverain pontife ne s'est pas contenté d'être le guide et l'appui de la faiblesse. Partout encore, nous le voyons s'empresser de donner des ailes au génie pour l'aider à planer vers les cieux. Qui a formé ces maisons de recueillement et de prière où le dépôt de la science fut préservé de la destruction des barbares et du temps? le souverain pontife. Qui a créé les universités où les sciences et les arts furent continuellement enseignés? presque toujours le souverain pontife. Qui les a propagées dans toute l'Europe? qui les a soutenues? qui les a comblées de priviléges? qui leur a concilié la bienveillance de tant de rois barbares, beau-

coup plus propres à manier l'épée qu'à feuilleter un manuscrit? le souverain pontife.

Le cardinal-légat Robert de Courçon fit, par ordre du souverain pontife, en 1215, un règlement pour la réforme des écoles. Entre autres recommandations importantes, il portait : « Personne ne sera reçu à Paris, pour donner des leçons publiques, sans avoir fait preuve de sa moralité et de sa science. — Pour enseigner la théologie, il faudra avoir atteint l'âge de trente-cinq ans et avoir étudié au moins pendant huit ans. — Pour les autres facultés, il faudra avoir atteint l'âge de vingt-un ans, et avoir étudié au moins pendant six ans. — Aucun ne sera tenu pour écolier sans avoir un maître certain. »

A peu près à cette époque, les écoles de Paris étaient devenues désertes. Blessés dans leurs droits, maîtres et écoliers s'étaient dispersés en divers lieux et avaient fait serment de ne point revenir qu'on ne leur eût donné satisfaction. Grégoire IX met tout en œuvre pour rétablir la célèbre université de Paris. Il ranime le zèle des princes, des évêques, des docteurs. Il établit lui-même diverses règles concernant les études. Puis, écrivant au roi, il lui dit : « Il importe à votre honneur et à votre salut que les études soient rétablies à Paris comme auparavant, c'est pourquoi nous vous prions de protéger les étudiants, à l'exemple de vos ancêtres. »

En 1233, le pape Grégoire confirme l'établissement de l'université de Toulouse, et il accorde aux élèves de cette université la liberté et les priviléges dont jouissent ceux de Paris.

La célèbre université de Louvain a été constituée par Martin V, en 1425. On n'y enseignait d'abord que les humanités et la philosophie, mais Eugène IV y ajouta plus tard la faculté de théologie.

Je fatiguerais le lecteur, si je devais recueillir les actes de même nature émanés du Saint-Siége, et que je trouve consignés presque à toutes les pages de l'histoire ecclésiastique.

Rome chrétienne avait soigneusement recueilli les richesses intellectuelles du paganisme expirant. Réunis aux productions du génie chrétien, les chefs-d'œuvre de l'antiquité sont encore et seront toujours, pour l'intelligence, une source inépuisable de sublimes inspirations.

Des sommités sociales, la lumière descendit à la base par les soins du Saint-Siége et se répandit dans les masses.

Est-il une contrée si reculée qui n'ait ressenti son influence salutaire? Une nation est à peine découverte; des récits bien propres à faire impression sur une âme sainte sont parvenus aux oreilles du souverain pontife : il se trouble aussitôt en lui-même; il médite, il

élève les yeux au ciel. Je ne sais quel rayon divin, descendu d'en haut, vient illuminer son front. Sa détermination est prise ; il appelle à lui quelques-uns de ces ministres de la religion occupés à prier dans le sanctuaire ou à méditer dans la solitude du cloître : « Mes frères, leur dit-il, il s'agit d'arracher aux ténèbres de l'erreur des âmes créées à l'image de Dieu. » A ces mots, le rayon divin qui illuminait le front du pontife s'est reflété sur le visage de ceux qui l'écoutent. Le vicaire de Jésus continue : « Comme mon maître, qui est vivant, m'a envoyé, et moi aussi je vous envoie. Allez donc ; enseignez les peuples, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer ce que notre divin maître nous a enseigné. Allez, ne craignez rien, car il est avec nous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » Ils n'ont prononcé aucune parole ; ils ne se sont permis aucune réflexion. Quelque chose de divin a remué leur âme, et ils se sont dévoués. Je les vois se prosterner aux pieds du représentant de Jésus-Christ ; et, emportant avec eux la bénédiction du Père commun des fidèles, ils vont appeler de nouveaux frères dans la grande famille chrétienne. Aucun obstacle ne pourra s'opposer à leur zèle. Ils braveront tout, jusqu'à la mort ; et quand leur langue épuisée sera sur le point d'être enchaînée pour toujours par les glaces de la mort, elle

redira encore le nom tout-puissant de Jésus à ces contrées sur lesquelles leurs yeux mourants commenceront à voir briller l'aurore d'un beau jour.

N'est-ce pas ainsi que la Germanie, la Gaule, la Grande-Bretagne, n'est-ce pas ainsi que toutes les nations chrétiennes ont été appelées aux lumières de l'Évangile? Ne pourrions-nous pas dire les noms de ceux qui ont été envoyés en Gaule pour arracher nos pères aux superstitions et aux crimes du culte idolatrique? Ne pourrions-nous pas dire à quelle époque, par qui ils ont été envoyés? Ne pourrions-nous pas rappeler quelques-unes de ces saintes instructions qu'ils recevaient du siége apostolique?

Ce que le souverain pontife a fait pour nous, il l'a fait pour tous les peuples. Ce qu'il a fait autrefois, il le fait encore tous les jours. Voyez avec quelle sollicitude il s'occupe de la propagation de la foi, c'est-à-dire de la propagation des lumières; il y pense jour et nuit; il sollicite, il presse, il commande. Et ceux qui ont entendu intérieurement la voix de Dieu les appelant lui-même pour aller prêcher l'Évangile aux nations, eussent-ils le zèle, la sainteté, les lumières de Paul, ceux-là, dis-je, ne partent pas pour accomplir leur mission divine avant d'avoir entendu la parole de Pierre, et, autant que possible, avant de l'avoir recueillie de ses lèvres.

Voici un fait que je livre aux méditations de ceux qui savent réfléchir. L'Europe est la contrée la plus éclairée de toute la terre; sur Dieu, sur l'humanité, sur toutes les questions qui nous intéressent le plus, nous avons des notions dont n'approchèrent jamais les peuples anciens, arrivés à un très-haut degré de civilisation. D'où nous vient ce privilége? Humainement parlant, n'avaient-ils pas autant que nous les moyens de s'éclairer? Ces lumières dont nous parlons se maintiennent en Europe beaucoup plus longtemps qu'en aucun lieu de la terre. Qui m'expliquera ce phénomène? On me nommera la religion chrétienne en général. J'en conviens jusqu'à un certain point; cependant, cette religion a éclairé plusieurs autres contrées; elle y a fleuri autant qu'en Europe, et elle en a disparu depuis longtemps. Je le demande encore: pourquoi cette étendue, cette stabilité des lumières en Europe? Quant à moi, je ne vois qu'une explication satisfaisante : c'est que le Saint-Siége est au centre de l'Europe; il verse sur cette contrée ces lumières qui ne doivent jamais s'éteindre; il lui communique quelque chose de cette stabilité que lui assurent les promesses du divin fondateur.

Nous ne sommes pas moins redevables au souverain pontife des bienfaits de la liberté que des lumières dont nous jouissons.

Qui pourrait compter ce qu'il y avait d'esclaves sur la terre avant l'établissement du christianisme? Athènes avait, dans ses beaux jours, quarante mille esclaves sur vingt mille citoyens. A Rome, sous le règne de la liberté, un seul citoyen avait quelquefois plusieurs milliers d'esclaves à son service. Et ailleurs, quelle sorte d'esclavage ne pesait pas sur les malheureux enfants d'Adam? La religion chrétienne s'établit parmi nous. Pénétré de l'esprit de Jésus qu'il représente en ce monde, le chef de cette religion prend pour lui même le titre et les fonctions de serviteur des serviteurs du Christ, et il s'efforce d'étendre parmi tous les hommes le règne d'une fraternité parfaite. Sur la terre, il y en a de faibles, d'infirmes, il y en a qui gémissent sous le poids de notre misérable nature et sous le poids plus dégradant encore de la méchanceté de leurs frères; eh bien! au nom de Jésus, le Père de tous les fidèles déclare que ce sont les premiers parmi les hommes, qu'ils sont seuls véritablement heureux ici-bas, en se conformant à la volonté divine, et qu'ils auront droit un jour aux plus grandes récompenses. Les idées se modifient; les relations d'homme à homme ne sont plus les mêmes; les vérités chrétiennes s'étendent, elles s'unissent à tout, et bientôt la face de la terre est renouvelée.

Voyez-vous ce courageux apôtre s'avancer, poussé

par la charité, jusqu'aux lieux que l'ambition n'a point encore visités. Quel est son dessein? c'est d'appeler de pauvres sauvages au banquet de la grande famille chrétienne. Qui le charge de cette honorable mission? le Père commun des serviteurs de Jésus.

Un spectacle non moins digne d'admiration vient de fixer mes regards. Je vois monter sur un vaisseau un homme pauvrement vêtu. Il est inconnu à la plupart de ceux qui traversent avec lui les mers; mais ceux qui le connaissent le nomment le Père de la Rédemption. Il porte cet or auquel il a pour toujours renoncé. Où va-t-il? dans des pays barbares où plusieurs de ses frères gémissent sous le joug de la servitude. Il s'y rend avec empressement; il ne peut contempler sans frémir tant de malheureux dans les fers; il prie, il conjure ceux qui les ont enchaînés de les rendre à la liberté. Il offre de l'or; il s'offre lui-même quand il n'a pas d'autres moyens de les délivrer. Action héroïque! action divine, et qui ne pouvait être inspirée à l'homme que par l'exemple du Verbe incarné! qui donc a reçu les vœux du Père de la Rédemption? qui a recueilli l'or dont il est si glorieusement chargé? qui l'envoie à cette conquête mille fois plus noble que celle de toute la terre, à la conquête de l'humanité? Vous le savez comme moi, c'est le souverain pontife?

Quels sont ces accents belliqueux qui tout à coup se font entendre au sein de la chrétienté? l'Europe entière est en mouvement. Elle s'agite, elle s'ébranle, elle se précipite sur l'Orient. Elle plante de nouveau à Jérusalem la croix victorieuse, et elle proclame la liberté de ceux qui ont foi en J.-C. Qui donc inspira à tant d'hommes le désir de voler à la délivrance de leurs frères? qui les encourage, qui les soutient dans cette difficile entreprise? Plus que tous les autres, le souverain pontife.

Pierre l'Ermite entreprend de prêcher la première croisade. C'est à Urbain II qu'il communique son projet. Ce pape l'approuve, l'encourage, il lui donne tous les pouvoirs dont il a besoin pour réussir dans son entreprise héroïque.

Le pape Eugène accorde, pour la seconde croisade, les mêmes indulgences qui avaient été accordées pour la première. Quel mouvement dans toute l'Europe : vous diriez que des nations entières se sont croisées.

Que n'a pas fait Innocent III? Dans une bulle adressée à toute la chrétienté, il disait : « La nécessité de secourir la Terre-Sainte et l'espérance d'y réussir étant aujourd'hui plus grandes que jamais, nous renouvelons nos cris, afin de vous exciter à cette entreprise, non-seulement pour l'amour de J.-C., mais pour l'amour de vos frères qui gémissent dans l'esclavage et

les prisons des infidèles. » Sous son pontificat, nous voyons même des enfants se croiser, et quand on leur demande où ils vont, ils répondent : « A Jérusalem, par ordre de Dieu. »

La personne même du souverain pontife est, à mes yeux, comme une protestation vivante en faveur de l'égalité naturelle, compagne ordinaire de la liberté.

Que demande en effet cette égalité? Elle demande que la naissance ne soit comptée pour rien, que du dernier degré de la société chacun puisse parvenir au degré le plus élevé : c'est ce que nous voyons dans le souverain pontife, et c'est ce que nous ne verrons jamais qu'en lui. Elle demande que la faveur ne soit point écoutée, que les talents et la vertu soient nos seuls protecteurs; c'est ce que nous voyons ordinairement dans le souverain pontife, c'est ce que nous ne voyons guère qu'en lui. Elle demande enfin que le supérieur soit l'élu de ses frères, que les brigues, les cabales, soient aussi scrupuleusement évitées que le permet la fragilité humaine; c'est ce que nous voyons encore habituellement dans le souverain pontife, c'est ce que nous ne voyons guère qu'en lui et dans quelques-uns de ceux qui partagent avec lui le gouvernement de l'Église.

Gerbert, né de parents pauvres en Auvergne, à la fin du dixième siècle, est élevé dans un couvent. Il

fait dans les sciences des progrès extraordinaires, et bientôt il est à Reims, à la tête d'une école qui jette le plus vif éclat. Les princes se rangent au nombre de ses disciples. Il est élevé sur le siége de Reims, puis sur celui de Ravenne. Enfin, il devient pape sous le nom de Silvestre II.

En 1521, naquit dans une cabane un enfant dont les parents étaient si pauvres, qu'ils furent obligés de le confier, jeune encore, à un laboureur pour garder ses troupeaux. Le 24 avril 1585, un cardinal entonnait le *Te Deum* d'une voix retentissante, pour annoncer son exaltation au trône pontifical. C'était ce même villageois qui, recueilli dans un couvent de Cordeliers, avait passé par tous les rangs de la hiérarchie catholique, et avait été élu pape à la fin de sa carrière. Il prit le nom de Sixte V, que la postérité n'a point oublié et qu'elle n'oubliera jamais.

C'est bien là l'esprit de la religion chrétienne. Un Dieu descend du ciel dans une crèche, et de la crèche l'homme s'élève jusqu'à Dieu.

Vous qui niez l'action du souverain pontife en faveur des peuples, rappelez-vous l'histoire de l'Église, voyez ce qui se passe autour de vous : toutes les fois que le monstre de la persécution appuie son pied de bronze sur un peuple chrétien, est-ce qu'un cri d'alarme, sorti de la poitrine de celui qui siége au

Vatican, ne retentit pas dans tout l'univers catholique? Oppresseurs des peuples chrétiens, ne l'oubliez jamais, les accusations de la religion ont comme elle une éternelle durée. Son histoire est un écho qui retentit en tout lieu et qui ne doit jamais s'éteindre, pas même dans l'éternité.

Fille des pures lumières et d'une liberté sage, la civilisation s'est établie partout où la religion a fleuri. Elle se développe et s'éteint avec elle. Il est, je le sais, une autre espèce de civilisation qui naît des passions effrénées. Cette civilisation bâtarde, au lieu de faire le bonheur de l'homme, contribue le plus à son malheur. Celle dont je parle n'est que la vertu; c'est l'ordre voulu de Dieu; c'est un rayon d'en haut qui luit un instant sur la terre.

Si nous voulons le bonheur des individus et des peuples, attachons-nous au Saint-Siége. Rome, Rome chrétienne! voilà l'unique point d'appui où doit se fixer le levier tout-puissant de la croix pour soulever le monde moral et l'élever jusqu'au ciel.

CHAPITRE XVIII.

Un rapprochement historique. — Entrée de Pierre à Rome. — Enlèvement de Pie VII.

Ce qui donne à l'action du souverain pontife sur la société un caractère éminemment divin, c'est que toute-puissante à son origine, cette action reste la même jusqu'à la fin. Pour nous en convaincre, il suffit de nous rappeler, avec toutes leurs circonstances, deux époques importantes qui semblent commencer et finir les continuels combats que la société chrétienne eut à soutenir jusqu'ici sur la terre.

Il y a dix-huit siècles, un étranger pauvrement vêtu s'approchait de Rome. C'était le chef de ces envoyés à

qui Jésus de Nazareth avait ordonné d'annoncer partout une doctrine nouvelle. Je suppose, et ma supposition pourrait être une réalité ; je suppose que, sur le point d'entrer dans la ville, il eût rencontré un de ces philosophes qui apparaissent toujours en grand nombre dans une société à son déclin. Le modeste disciple du Nazaréen se serait approché du présomptueux ami de la sagesse, et ils auraient eu ensemble le curieux entretien que nous allons transcrire.

PIERRE.

Cette ville, assise sur des collines et que j'entrevois dans le lointain, n'est-ce pas la dominatrice des nations?

LE PHILOSOPHE.

Vous parlez de Rome; c'est elle en effet. Vous l'appelez la dominatrice des nations, vous semblez ne porter sur elle que des regards d'admiration.... Mon ami, il y a un an environ, étranger comme vous, je suis venu dans cette ville pour voir de près toutes les merveilles dont j'avais entendu parler. Avant d'arriver, j'avais cette impatience que je remarque en vous. Je ne sais si, comme vous le dites, elle est la maîtresse des nations; mais ce que je sais, à n'en pouvoir douter, c'est qu'elle n'est pas maîtresse d'elle-

même. Là, je n'ai rien vu, si ce n'est des esclaves qui commandaient à d'autres esclaves. Et si je considère réunis en société ces êtres individuellement faibles et dégradés, je vois un vaste corps qui étend sur tous les peuples ses bras convulsivement agités par des souffrances intérieures. Ceux sur qui ses bras s'appesantissent s'écrient : Qu'il est puissant! Cependant, il a au cœur un cancer qui le ronge et qui ne tardera pas à le réduire en poussière.

PIERRE.

Qui êtes-vous donc, vous que je trouve si peu semblable au reste des hommes?

LE PHILOSOPHE.

Je naquis en Grèce. Je suis du nombre de ces hommes privilégiés qui font profession d'aimer la sagesse. J'ai passé par toutes les sectes de la philosophie, recueillant ce que je trouvais de meilleur dans chacune et enrichissant de mes propres idées le dépôt de mes connaissances acquises. Je fus d'abord disciple d'un stoïcien, qui voulut m'apprendre à rendre mon âme inaccessible aux atteintes de la douleur et de la joie. J'y travaillai avec un certain succès les premiers jours; mais je compris bientôt tout ce que cette présomption avait d'exagéré. Et puis, voyant que mon maître ne

m'apprenait rien de Dieu, qu'il disait que cette connaissance n'était point nécessaire, je le quittai et m'adressai à un péripatéticien. Ce fut d'abord avec beaucoup de satisfaction que j'appris à reconnaître en toutes choses le pour et le contre ; cependant je vis qu'il y avait aussi de grands inconvénients dans ces discussions interminables ; que le raisonnement, comme nous l'employions, était une arme à deux tranchants également propre à combattre et à soutenir le bien et le mal, la vérité et l'erreur. J'allai trouver un pythagoricien qui était en grande réputation. « Eh bien ! me dit-il, avez-vous étudié la musique, « l'astronomie, la géométrie ? Vous ne pouvez rien « entendre de ce qui mène à la béatitude sans avoir « acquis ces connaissances préliminaires ; elles déga- « gent l'âme des objets sensibles et la mettent en « état de contempler la beauté essentielle. » Je travaillai avec ardeur à acquérir ces différentes connaissances, mais voyant le temps qu'il aurait fallu employer à les étudier, je me déterminai à suivre les platoniciens. Mon nouveau maître était un homme à la hauteur de sa réputation. J'eus avec lui plusieurs entretiens dont je profitai beaucoup ; c'était une véritable satisfaction pour moi de connaître les choses incorporelles, et la considération des idées élevait mon esprit comme sur des ailes. Je me jugeai véritablement à

l'école de la sagesse et je conçus l'espérance de voir Dieu bientôt : c'est le but de la philosophie de Platon. Dans cette disposition d'esprit, je cherchai la solitude, si favorable à la méditation. Je la quittai bientôt pour faire part aux hommes des trésors de sagesse et de science que je venais d'acquérir et pour visiter la ville célèbre. Je l'ai vu, cet amas de pierres et de boue, ce vaste tombeau où reposent tant d'intelligences ensevelies dans la poussière. Je me suis détourné avec dégoût et mépris; je retourne avec empressement à mes premières études.

PIERRE.

Je ne m'étonne pas que vous ayez embrassé successivement toutes les sectes sans vous attacher à aucune; il n'y en a point qui puissent satisfaire l'esprit humain. Les unes demandent trop à la nature humaine; les autres la traitent avec trop d'indulgence. Dieu a eu pitié de nous, et ce que n'ont pu faire les hommes les plus sages, il le fait en ce moment; lui seul se connaît, lui seul connaît la nature humaine que ses mains ont formée. Il a envoyé sur la terre son Fils unique pour éclairer notre intelligence d'un rayon de sa lumière. Ce fils a vécu au milieu de nous; il nous a formés par ses préceptes et par ses exemples ; il est retourné auprès de son Père; il nous a envoyé son Esprit consolateur, et voilà que les

vérités saintes annoncées par le Verbe, confirmées par l'Esprit, se font entendre déjà dans toutes les parties de la terre. Vous avez vu la société telle que l'ont faite les erreurs et les passions des hommes, et vous avez détourné la tête avec dégoût et mépris. Cette société va changer ; Rome elle-même sera renouvelée ; la lumière céleste brillera au milieu des ténèbres, et les ténèbres seront dissipées ; la parole divine soufflera sur les ossements arides, et ces ossements se ranimeront.

LE PHILOSOPHE.

Quand donc arrivera le règne heureux que vous nous annoncez ?

PIERRE.

Je vous l'ai dit, ce règne a déjà commencé. Je suis le chef de ceux que le Fils de Dieu a chargés de répéter ses paroles aux autres hommes; venant à Rome, je ne fais que suivre l'inspiration de son Esprit. C'est dans cette ville que je dois établir le siége d'où, par moi-même et par mes successeurs, je gouvernerai jusqu'à la fin des siècles ses disciples répandus sur toute la terre.

LE PHILOSOPHE.

Qui êtes-vous donc, pour espérer obtenir de tous

les hommes ce que Socrate et Platon, les plus illustres des philosophes, n'ont pu obtenir de quelques hommes seulement ?

PIERRE.

Je suis pêcheur. Je n'ai jamais rien appris qu'à conduire ma barque et à jeter mes filets. L'envoyé de Dieu m'a appelé à lui et je l'ai suivi. Pendant trois ans il m'a nourri, il m'a préparé à la mission sublime pour laquelle il m'avait appelé. J'avais suivi mon maître pendant les jours heureux, je l'ai abandonné dans l'adversité. Il m'a rappelé à lui par de nouvelles marques d'amour. En retournant au ciel, dans le sein de son Père, il m'a béni et il m'a ordonné d'enseigner toutes les nations.

LE PHILOSOPHE.

Sont-ils en grand nombre, ceux qui ont reçu avec vous la mission extraordinaire de convertir le monde? Ont-ils à leur disposition quelques-uns de ces moyens qui font ordinairement impression sur les hommes ?

PIERRE.

Ils sont en très-petit nombre ; ils sont pauvres comme moi, ignorants comme moi; ils ont fait preuve aussi de pusillanimité et d'ingratitude envers notre commun maître.

LE PHILOSOPHE.

Et vous osez vous présenter comme les précepteurs du genre humain? Et vous espérez réussir? Mais ce maître dont vous avez été chargés de répéter aux autres le nouvel enseignement, qu'a-t-il fait lui-même pour mériter d'être écouté par de tels organes?

PIERRE.

Pour nous apprendre à vaincre les difficultés qui nous environnent de toutes parts dans l'accomplissement de nos devoirs, il choisit une condition d'abaissement et de souffrances. Il naquit dans une petite ville de la Judée. Le père qu'il adopta était un pauvre artisan. Sa mère le mit au monde dans une étable. Il vécut trente ans renfermé dans le sein de sa famille et inconnu au reste des hommes. Les trois dernières années de sa vie, il s'est montré en public, et il a révélé sa mission. Quelques voix ont publié ses louanges; mais, la plupart du temps, il fut maudit, calomnié, chargé des plus infâmes outrages. Abandonné, trahi par ceux qu'il avait le plus aimés sur la terre, il subit tous les tourments que put imaginer la rage de ses persécuteurs. Enfin, il mourut sur une croix.

LE PHILOSOPHE.

Vous flatterez donc les passions?

PIERRE.

Nous les combattrons toutes. Nous enseignerons aux hommes à aimer la pauvreté, les abaissements, la souffrance. L'étendard de la religion chrétienne, c'est la croix, symbole des douleurs et de l'ignominie. Or, c'est au pied de la croix que nous devons appeler tous les peuples.

LE PHILOSOPHE.

Si vous révoltez le cœur, vous espérez sans doute gagner l'esprit.

PIERRE.

Nous lui dirons les pensées de Dieu. Ces pensées, l'intelligence humaine ne sait pas toujours les comprendre.

LE PHILOSOPHE.

Mon ami, n'espérez pas réussir. Non, vous ne réussirez pas, quand vous auriez pour vous les savants, les sages, tous ceux qui ont sur la terre quelque puissance.

PIERRE.

Nous ne comptons sur aucun appui terrestre. Aux savants, nous devons dire : Vous vous tourmentez l'es-

prit de mille choses inutiles et même funestes. Vous acquérez des connaissances précieuses en elles-mêmes; mais, parce que vous ne les faites pas tourner au profit de votre âme, elles ne servent qu'à irriter votre orgueil. Aux riches nous dirons : Malheur à vous qui avez placé votre consolation dans cette courte vie, parce que, dans l'autre qui est éternelle, vous aurez en partage les gémissements et les larmes ! Aux grands, aux puissants de la terre : Malheur à vous qui vous élevez, car il est à craindre que vous ne soyez rabaissés ! Aux rois nous dirons : Toute domination de l'homme sur l'homme n'est point autorisée par la loi chrétienne. Si vous voulez être les premiers parmi vos frères, soyez les serviteurs de tous. Aussi serons-nous persécutés. A l'exemple de notre divin maître, nous terminerons dans l'opprobre et dans les souffrances notre vie déjà si malheureuse.

LE PHILOSOPHE.

Et alors vous verrez s'évanouir vos présomptueuses espérances.

PIERRE.

Nos corps seront détruits, mais nos pensées sont immortelles. La parole divine que nous aurons déposée dans les cœurs, s'y conservera toujours; elle se pro-

pagera de tous côtés, et notre sang sera la rosée propre à faire germer cette semence féconde. L'Église de Jésus aura d'abord de faibles commencements. Tous ceux qui travaillent et qui souffrent, voilà ceux à qui notre maître nous a recommandé de nous adresser de préférence, et qui nous écouteront les premiers. Mais bientôt, étonnés de son accroissement extraordinaire, les hommes, sans distinction de naissance et de fortune, y accourront en foule. Les savants, les grands de la terre, les rois eux-mêmes suivront l'impulsion donnée par les peuples. Voyez-vous ce Capitole, voyez-vous ces tours, ces palais, ces édifices magnifiques, irrécusables témoins de la grandeur et du génie de l'homme : un jour viendra, et ce jour n'est pas éloigné, un jour viendra où la croix les dominera tous, en signe de ses triomphes et de sa supériorité. Vous voyez ces temples superbes qui renferment une infinité de faux dieux qu'adore aujourd'hui l'homme aveuglé : au temps dont je parle, toutes ces statues auront été renversées. A leur place, que verra-t-on? l'image du Père éternel et de son Fils Jésus, l'image de la Vierge dans le sein de laquelle le Fils de Dieu s'est incarné, la représentation de la croix sur laquelle coula le sang qui a racheté le monde....

LE PHILOSOPHE.

Et moi aussi, je vous promets d'être des vôtres, quand j'aurai vu vos desseins, je ne dis pas accomplis mais seulement en voie d'exécution. Oui! j'en jure par toutes les puissances du ciel et de la terre. Je ne crains point que vous veniez un jour me sommer de tenir mon serment, car je verrais la terre chanceler sur sa base, le firmament tomber sur nos têtes, toute la nature physique se bouleverser et périr, plutôt que de voir le monde moral éprouver les révolutions que suppose votre incompréhensible entreprise. Si je vous ai écouté si longtemps, c'est que j'ai vu en vous quelque chose d'extraordinaire. Vous êtes philosophe peut-être. L'excès des études aurait troublé vos idées.

PIERRE.

Ma philosophie, c'est la croix; mon étude, c'est la prière; mon maître, c'est l'esprit de Dieu. Du reste, n'oubliez pas la promesse que vous venez de me faire: je vous déclare que la folie de la croix ne tardera pas à vaincre toute la sagesse de ce monde.

Pierre se rend à Rome. Seul, il entre dans cette capitale du monde, et il ose attaquer la superstition profondément enracinée encore dans les cœurs et armée de toutes les forces de l'empire. Bientôt il a formé une

Église sainte et nombreuse qui se répand peu à peu dans toutes les parties de la terre, qu'elle soumet à son enseignement et à sa discipline.

Si l'entretien que je viens de supposer a eu lieu véritablement, le philosophe que j'ai mis sur la scène aura vu se réaliser ce qu'il regardait comme le plus extraordinaire de tous les événements, et il aura pu se faire chrétien. Savons-nous si ce n'est point un de ces philosophes dont parlent les annales de la primitive Église, et qui employèrent à défendre la religion chrétienne les armes puissantes qu'ils avaient d'abord inutilement employées à la combattre.

Ici, je ne puis me défendre de cette réflexion : qu'aurait donc pensé notre philosophe, s'il eût vu, comme nous, l'Église fondée par le chef des apôtres, non-seulement se répandre dans le monde entier, mais encore se conserver si longtemps avec la force et la beauté de sa jeunesse, malgré les causes de destruction inhérentes à toute société terrestre.

Dix-huit siècles se sont écoulés. Pontife-roi, le successeur de Pierre gouverne l'Église de Rome, et, avec cette Église principale, toutes les Églises du monde catholique. Au temps dont nous voulons parler, le chef de la société chrétienne est un vieillard doux, timide, tremblant sous le poids des années et des sollicitudes, aussi grandes à cette époque qu'aux jours des

plus dangereuses persécutions. La France était dans de continuelles agitations, et le contre-coup de ses révolutions se faisait sentir dans toute l'Europe. Le trône venait d'être renversé ; tous les rangs avaient été bouleversés, et la société, dans une anarchie complète, tendait rapidement vers sa ruine. Un homme d'un génie profond, d'une force de volonté plus grande encore, un de ces capitaines qui font époque dans l'histoire du monde, surgit inopinément quand tout s'abaissait autour de lui, et s'empara de l'autorité souveraine. Comprenant qu'il serait inhabile à maintenir dans son lit ce torrent débordé, ou, peut-être, suivant l'impulsion de sa volonté propre, il s'appliqua uniquement à en diriger le cours impétueux. Sa main puissante réunit comme en faisceau tous ces courages exaltés, et les lança sur l'Europe indécise et tremblante. A ce choc inattendu, irrésistible, les trônes s'ébranlèrent, les rois effrayés demandèrent grâce, et les peuples s'agitèrent en tous sens. Soit conviction, soit politique, le guerrier dont nous parlons avait rendu au culte les temples fermés ou profanés, et relevé les autels renversés. Cependant, voilà que tout à coup il convoite les États de l'Église. Le pape résiste; mais bientôt il est arraché de son palais par quelques soldats, et conduit hors de la ville dans une voiture escortée de gendarmes. Quand le souverain pontife

s'éloignait de Rome, si un de ces philosophes irréligieux qui étaient alors en si grand nombre eût rencontré un chrétien plein de confiance dans les promesses de Jésus, ils auraient pu avoir ensemble l'entretien que nous allons transcrire.

LE PHILOSOPHE.

Eh bien ! avez-vous toujours le même attachement pour votre évêque ?

LE CATHOLIQUE.

Toujours. Ou plutôt, je me sens plus attaché que jamais à sa personne, car je ne vois pas seulement en lui l'évêque de Rome, le chef de l'Église, mais l'homme, le vieillard malheureux : rien ne remue le cœur comme le bruit des chaînes du pauvre captif.

LE PHILOSOPHE.

Je plains bien sincèrement, moi aussi, le triste sort d'un pontife devant lequel tous les hommes se prosternaient naguère et que des soldats viennent d'arracher violemment de son palais. Quant à la perte de ses droits, il me sera facile de m'en consoler.

LE CATHOLIQUE.

Je n'ignore point vos vœux secrets. Dans votre

aveuglement, vous voulez la destruction d'une Église qui a immortalisé notre patrie, appelé et maintenu dans toute l'Europe cette bienfaisante civilisation inconnue aux autres parties de la terre. Heureusement, vos vœux ne sont point encore satisfaits, et j'espère qu'ils ne le seront jamais.

LE PHILOSOPHE.

Savez-vous qui est maître de Rome aujourd'hui?

LE CATHOLIQUE.

Oui, je le sais. C'est celui qui, hier encore, ne l'était point, et qui peut-être ne le sera pas demain. Le pouvoir qui s'élève rapidement s'écroule ordinairement avec la même rapidité, surtout quand ses droits ne sont point basés sur la justice.

LE PHILOSOPHE.

Le guerrier qui triomphe aujourd'hui n'est point un homme ordinaire. Jamais héros ne fut plus grand à mes yeux!

LE CATHOLIQUE.

Selon moi, c'est un homme puissant, mais furieux, qui va briser sa redoutable épée contre un édifice que les siècles ont respecté.

LE PHILOSOPHE.

Tout est changé désormais. Le prestige est détruit ; les peuples sont encore une fois désabusés, le faux Dieu est tombé de l'autel, et désormais rien ne pourra le relever. Si jamais les choses se rétablissent dans l'état où nous les avons connues, je vous promets de me faire catholique.

Je ne veux point raconter ici les événements qui se sont accomplis dans ces derniers temps. Tel n'est pas le but que je me suis proposé ; et puis j'ai hâte d'arriver au dénouement. Abandonné de tout sur la terre, l'évêque persécuté résista courageusement aux attaques les plus terribles que l'homme ait à soutenir. Quelques années seulement se sont écoulées, il revient à Rome en triomphe, il rentre dans tous ses droits, et, après avoir joui d'un peu de repos, il laisse à son successeur la houlette pastorale qu'il avait portée avec gloire dans des temps difficiles. Celui qui avait livré tant de batailles, remporté tant de victoires, renversé et élevé tant de trônes, celui qui avait, pour ainsi dire, remué toute la terre sans avoir été un instant ébranlé, ce héros invincible n'eut pas plutôt, abusant de sa puissance, arraché du temple un vieillard consacré aux autels, qu'il sentit la prudence s'éloigner de ses conseils, et la force, de son bras. Il avait dit lui-même un jour : « La bénédiction d'un vieillard porte

bonheur. » Et en voyant une élévation extraordinaire suivie d'un abaissement si profond, nous ne pouvons nous empêcher de nous écrier à notre tour : « La malédiction d'un vieillard porte malheur. » Son trône élevé chancela dans sa base; il s'écroula avec bruit, et celui qu'il soutenait, jeté loin de l'Europe dans une île déserte, usa rapidement dans l'inaction une vie encore remplie de vigueur. Quelques membres de sa famille sont venus chercher un asile auprès du pontife qu'il avait persécuté; les autres se sont dispersés dans différentes parties de cette terre qui naguère paraissait être leur héritage et qui semble leur manquer désormais. Son fils n'est plus. Tout ce qui le touchait de près s'éteint rapidement. Bientôt peut-être il ne restera plus de lui que son nom, qui longtemps encore remplira le monde.

En parlant de la lutte honorable que nous venons de raconter, un éloquent orateur s'écriait naguère : « Le vieillard qui, sans soldats, sans défense, sans océans et sans déserts entre la France et lui, osa dire *non* à l'empereur, et opposer les bulles de l'Église au conquérant qui avait brisé les constitutions des peuples, est un des plus beaux caractères qu'on puisse présenter en exemple à l'humanité pour nourrir en elle le sentiment de sa propre grandeur et de sa liberté morale (1). »

(1) Villemain, à l'Académie.

Je ne sais pourquoi je m'imagine que cet homme n'a pas osé dire toute sa pensée dans une assemblée dont quelques membres partageaient sans doute les préjugés irréligieux du dernier siècle. Pour nous, qui n'avons pas les mêmes ménagements à garder, ne craignons point de le répéter : cette lutte incessante, cette éclatante victoire remportée par un vieillard sans appui contre un héros tout-puissant, ne suppose pas seulement un beau caractère, une grande force morale, elle suppose une force divine.

CHAPITRE XIX.

Réponse à quelques objections.

Jamais pouvoir ne fut aussi souvent, aussi violemment attaqué que le pouvoir dont jouit le souverain pontife. Il est le guide de la raison humaine dans ses rapports avec Dieu; il l'instruit, il la dirige. Dans ses écarts, il lui impose un frein, il lui dit : « Tu n'iras pas plus loin. » L'orgueilleuse raison, qui fut indocile au joug de Dieu même, ne saurait supporter patiemment le joug de son délégué sur la terre. Elle ronge son frein, elle secoue ses chaînes; elle les brise.....

Heureux encore celui qui la guidait, quand elle ne se tourne point contre lui et qu'elle n'emploie point à l'attaquer, à l'abattre, toutes les forces qu'elle a puisées sous sa direction !

Écoutons ce qu'elle peut dire ici :

« Le pontife, magnifiquement logé dans un palais, élevé sur un trône, ayant à la main un sceptre respecté, et sur le front une triple couronne, est-ce bien le représentant de cet humble Jésus qui, pendant le cours de sa vie, n'avait pas où reposer sa tête, qui n'eut à la main qu'un roseau pour sceptre, et sur le front qu'une couronne d'épines? Est-ce le successeur de Pierre, qui fut si souvent chargé de chaînes, qui vit les plus beaux jours de son pontificat s'écouler dans les prisons, et qui ne se jugeait même pas digne d'être attaché en croix dans la même position que son maître?

— L'éclat des honneurs n'a rien de blâmable en soi, pourvu qu'il n'attache pas notre cœur à la terre. Il est donc bien permis à l'homme, chargé de célestes fonctions, de s'en servir pour commander le respect à ses semblables. Voyez les rois : quel éclat jaillit de leurs trônes! Seraient-ils aussi respectés, s'ils paraissaient toujours à nos yeux, dépouillés de cette pompe éblouissante qui les environne?

Jésus ne fut pas toujours dans cet état d'abaissement

où il s'était volontairement réduit pour l'expiation de nos péchés; quelquefois il se vit environné d'une foule immense qui chantait ses louanges. Le ciel rendit aussi témoignage à sa divinité, en le revêtant d'un éclat extraordinaire.

D'ailleurs, Jésus n'eût-il jamais quitté l'héroïque abaissement de sa vie habituelle, nous ne pourrions en tirer aucune conséquence. Pour commander le respect et se faire obéir, il n'avait aucun besoin de cet éclat extérieur si nécessaire à l'homme. La sagesse et la simplicité sublime de ses discours, la perfection de son caractère, la sainteté de ses actions, l'incontestable autorité de ses prodiges, cette vertu secrète qui était en lui et dont chacun ressentait l'influence, tout cela prouvait suffisamment sa divine mission et lui donnait les moyens de la remplir.

Ce que nous disons du maître, nous pouvons le dire, en partie, des premiers pasteurs. Formés par ses exemples et par ses instructions, abondamment pourvus des dons de la grâce, dépositaires de la toute-puissance divine, ils trouvaient, dans leurs paroles et dans leurs actions, une autorité suffisante à l'exercice du ministère sacré. Pierre se rendait au temple; un pauvre était à la porte demandant l'aumône. Pierre lui dit : « Je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai, je vous le donne. Au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et

marchez. » Et cet homme fut guéri ; et, louant Dieu, il le suivit au temple.

Une autre considération qu'il nous importe de présenter, c'est que l'Église, toujours la même dans sa constitution intrinsèque, est appelée à subir différentes transformations d'après le besoin des temps. Elle enseigne aujourd'hui ce qu'elle enseignait autrefois, elle célèbre les mêmes mystères ; mais son enseignement se fait avec plus d'appareil, il y a plus de pompe dans son culte. Si le temple chrétien a pu se revêtir d'un éclat inaccoutumé sans cesser d'être le même, pourquoi n'en serait-il pas ainsi du pontife qui célèbre dans ce temple? Quand l'Église a vaincu, quand elle s'est définitivement établie et qu'elle possède sur la terre cette paix dont peut jouir une société destinée à livrer de continuels combats, nous ne devons point nous étonner de voir ses pasteurs se montrer à nos yeux sous un extérieur qu'ils n'avaient point aux temps héroïques de la primitive Église. Voyez-vous ce monarque tranquillement assis sur son trône et gouvernant en paix ses sujets heureux et dociles. Naguère, une épée à la main, il conduisait au combat une armée de soldats valeureux : ses cheveux étaient en désordre, une sueur abondante couvrait son visage, ses habits étaient souillés de sang et de poussière. Pourquoi n'est-il plus le même aujourd'hui? son courage

s'est-il refroidi? ses droits se sont-ils étendus? Non, mais c'est qu'il ne se trouve plus dans les mêmes circonstances.

— N'y a-t-il pas incompatibilité entre la royauté et le sacerdoce? Le prince a pour mission de procurer aux hommes le bonheur de la vie présente, et le prêtre, dédaignant la terre, excite les cœurs à s'élever vers les cieux.

— Pourquoi donc cette incompatibilité? Le prince doit s'occuper surtout du bonheur de la vie présente; mais la vie présente, n'est-ce pas le prélude de la vie future? Le prêtre doit s'occuper du bonheur de la vie future; mais la vie future, n'est-ce pas une conséquence de la vie présente? L'une et l'autre sont nécessairement liées ensemble, elles se complètent mutuellement, ou plutôt ce n'est qu'une seule vie, appelée tantôt le temps, tantôt l'éternité. Leurs intérêts, en apparence opposés, sont donc évidemment les mêmes.

Aussi l'antiquité, quelquefois si juste et si expressive dans l'énonciation des droits de chacun, nous montre-t-elle souvent la royauté et le sacerdoce réunis sur la même tête. Presque partout, je vois celui qui tient le sceptre ou qui porte l'épée présider les assemblées religieuses et immoler des victimes.

Un sophiste du dernier siècle ne craignit point d'avancer que l'homme de l'Évangile ne pouvait être

un bon citoyen. Cette assertion fut aussitôt contredite; on lui prouva, par les raisonnements comme par les faits, que le parfait chrétien serait au contraire le parfait citoyen. A ceux qui disent qu'un saint évêque ne saurait être un bon prince, la réponse est la même : Voyez cette longue série de pontifes que l'histoire de l'Église offre à notre vénération; jamais, dans aucun lieu de la terre, vous ne trouverez une dynastie qui puisse lui être comparée. Pourquoi le pape ne gouvernerait-il pas avec gloire et sagesse? il est l'ami, le père de son peuple. La conscience est son guide; il connaît ses devoirs, et il a la volonté de les remplir. « Chose merveilleuse! pouvons-nous dire ici en nous servant de la pensée d'un célèbre écrivain, chose merveilleuse! le pape, qui semble n'être appelé qu'à rendre l'homme heureux dans l'autre vie, peut faire encore son bonheur en celle-ci. »

Soyons de bonne foi, et nous regarderons comme un grand bienfait du ciel l'indépendance que le chef de l'Église doit à son titre de souverain. Si le pape était soumis à la juridiction temporelle d'un prince étranger, ce prince, fût-il le plus vertueux de tous ceux qui ont porté couronne, exercerait, ou du moins chercherait à exercer sur l'esprit du pontife, son sujet, une influence presque toujours contraire au bien général de l'Église. L'administration temporelle et

l'administration spirituelle seraient presque toujours en contact. De là, des contestations interminables; de là, des persécutions. De quel prétexte s'est-on servi pour élever Jésus en croix? C'est qu'il avait obtenu, sur l'esprit du peuple, un ascendant inconciliable avec l'autorité souveraine de César; c'est qu'il avait voulu se faire roi, ont dit tout à la fois ses accusateurs, ses juges et ses bourreaux.

Que d'embarras encore lui viendraient du dehors! Supposons le pape à Notre-Dame; les catholiques d'un autre pays verront en lui un étranger, un ennemi, peut-être. Les relations continuelles qu'ils sont obligés d'entretenir avec le Saint-Siége rencontreront une infinité d'obstacles. Supposons le pape dans les États de l'empereur d'Autriche, les inconvénients sont les mêmes, quoique venant d'autre part. Dans l'état où sont les choses, toutes ces difficultés disparaissent. A Rome, le souverain est en même temps le chef suprême de l'Église. Il est indépendant de toute puissance, et, en raison du peu d'étendue de ses États, il ne peut inspirer aux autres d'inquiétude sérieuse.

Comme capitale des États de l'Eglise, Rome n'est rien, ou du moins peu de chose. Comme siége du souverain pontife, elle est la capitale du monde entier; ses portes sont ouvertes à toutes les grandeurs déchues, à tous les cœurs froissés; son trône est ac-

cessible au dernier citoyen de la ville la plus reculée. Oui, et cela n'est pas sans exemple, le pauvre pâtre qui garde son troupeau dans une campagne inconnue sera peut-être élevé sur le siége pontifical avant le prince de l'Église né dans les palais et depuis longtemps déjà revêtu de la pourpre.

Cependant le pape peut abuser de son influence pour semer partout la dissension. Plusieurs fois il a frappé les rois d'anathème, il a délié le peuple du serment de fidélité ; il les a appelés aux armes. De quoi l'homme ne peut-il pas abuser? Si je voulais raconter les abus qui ont eu leur source dans l'exercice des droits les plus incontestables, je dirais des choses effroyables. Faut-il vous montrer des royautés sans contrôle écrasant les peuples dont elles étaient appelées à faire le bonheur? Ou bien vous montrerai-je les peuples révoltés, déchirant le livre sacré des lois et se dévorant les uns les autres? Mais non, ne récriminons point. Au lieu de prendre plaisir à étaler aux yeux de tous les plaies que l'humanité se fait continuellement à elle-même, cachons soigneusement ces plaies hideuses sous le voile de ses vertus.

De tous les princes de l'Europe, le souverain pontife est sans contredit celui qui a le moins abusé de son autorité. Parmi les papes, il y a eu des guerriers, il y a eu de profonds politiques. Ont-ils beaucoup songé

à l'agrandissement de leurs États? Évidemment non ; pour celui qui connaît le cœur humain, pour celui qui sait apprécier l'influence que le pape possédait autrefois, qu'il possède encore sur l'esprit des peuples, c'est là une preuve incontestable d'une grande sagesse ; ou plutôt, c'est la preuve évidente de l'action providentielle dans tout ce qui concerne les intérêts de l'Église. Aucun peuple n'est resté stationnaire ; ou il a succombé, ou il a pris un accroissement quelconque. Les États de l'Église sont à peu près aujourd'hui ce qu'ils étaient au commencement. Rappelez-vous Rome païenne. Cette étroite enceinte qui ne recélait d'abord que quelques voleurs, a fini par envahir toute la terre. Elle a tendu ses chaînes dans toutes les directions; elle a fait peser son joug de fer sur tous les peuples. Qu'a fait Rome chrétienne, cette fille de la civilisation et de la vertu? Elle a aussi rougi toute la terre, mais ce n'est que du sang de ses plus chers enfants. Elle n'a fait peser sur les peuples que le joug suave du Christ et le fardeau léger de sa loi.

Quels sont d'ailleurs les abus dont on parle? Les papes ont-ils frappé d'anathème des rois vertueux? Ont-ils appelé la discorde et la guerre chez des nations heureuses et tranquilles? Non, jamais. S'ils eussent essayé de faire prévaloir l'injustice, leur tentative n'aurait obtenu aucun résultat, leur voix n'eût pas

même été écoutée. Ce sont des ambitions désordonnées qu'ils ont enchaînées; ce sont des appétits grossiers qu'ils ont réfrénés. Ils prenaient parti contre la force sans règle en faveur de la faiblesse opprimée; en cela ont-ils été si coupables? Comme papes, ils ont outrepassé leur pouvoir, si vous le voulez; mais, comme conciliateurs reconnus entre les rois et les peuples, ne sont-ils pas dignes de toute l'admiration de la postérité? Ne doivent-ils pas nous apparaître aujourd'hui comme des héros de la paix, comme des demi-dieux, ces illustres pontifes qui, dans des siècles barbares, ont fait seuls prévaloir le droit contre la force, ont obtenu, par la puissance de leurs paroles, ce que ne pouvaient obtenir les peuples armés?

Du reste, j'ai la persuasion que ce contrôle du souverain pontife, au lieu d'avoir porté atteinte à la dignité des rois, n'a pu que la conserver, puisque leur puissance, sans aucune espèce de contre-poids, les eût infailliblement entraînés dans l'abîme. Il y a sur la terre peu de puissances absolues; Dieu ne l'a pas permis, à cause des maux incalculables qui en seraient résultés pour l'espèce humaine. En France, en Angleterre, dans tous les pays constitutionnels, ce sont les représentants qui contrôlent le pouvoir; en Turquie, c'est le poignard; en Russie, c'est le poison. Les monarchies à demi barbares du moyen âge n'eu-

rent de contrôle que dans l'autorité du souverain pontife.

Jamais puissance ne fut plus illimitée que celle de Napoléon. Aussi, jamais puissance ne s'évanouit plus rapidement. Quand l'évêque de Rome osa dire *non* à celui qui depuis longtemps n'était point accoutumé à entendre de contradicteurs, le despote s'indigna. Cependant si la voix du saint vieillard eût été écoutée, si du moins elle eût trouvé de l'écho en France, Napoléon eût évité bien des fautes, et il règnerait peut-être encore dans ces lieux d'où il fut chassé deux fois, et où ses partisans ont eu de la peine à obtenir un petit espace pour ses cendres, depuis longtemps refroidies

CHAPITRE XX.

Conciles généraux.

Les conciles généraux sont des assemblées où le chef suprême de l'Église convoque tous les évêques du monde catholique.

Les gouvernements constitutionnels ont des assemblées où sont envoyés des représentants pour délibérer sur les intérêts de la patrie. La Grèce ancienne avait des assemblées où les envoyés de presque toutes les villes venaient traiter et décider en commun les questions les plus importantes qui concernaient tant d'administrations diverses. Mais la société ne doit qu'à la

religion d'avoir des assemblées ouvertes aux délégués du monde entier, et où se traitent des questions qui intéressent également tous les hommes. Sans la religion, jamais rien de semblable ne se serait vu, n'aurait pu même se concevoir. Pour rapprocher des hommes placés à une distance si grande et séparés d'ailleurs par le langage, les habitudes, les intérêts, les croyances, il faut une cause d'une importance souveraine, et cette cause se trouve dans la religion ; il faut des questions qui intéressent également tous les hommes, et ces questions sont puisées dans la religion ; il faut un chef dont la voix soit également entendue dans toutes les parties de la terre, et ce chef nous est présenté par la religion, uniquement par la religion.

Le plus grand bien que les conciles aient produit dans le monde, c'est d'avoir propagé la religion chrétienne, c'est d'avoir puissamment contribué à conserver cette unité de doctrine sans laquelle point d'union véritable dans la société, et par conséquent point de vie.

La philosophie religieuse l'a dit mille fois, et elle ne saurait le répéter trop souvent : pour les sociétés, comme pour les individus, tout vient des doctrines. Quand les sociétés se dégradent et périssent, c'est qu'il y a en elles des doctrines avilissantes et destruc-

tives. Au contraire, quand les sociétés se fortifient et s'élèvent, c'est qu'il y a en elles des doctrines vraies et généreuses. Supposez les mêmes pensées, les mêmes sentiments dans tous les hommes, et vous les verrez se rapprocher, se serrer, comme les membres d'une seule famille, dans les étreintes sacrées de l'amour; ils n'auront désormais qu'un cœur et qu'une âme. Qu'est-ce que l'âme, en effet, considérée du point de vue moral, si ce n'est la pensée de chacun? Au contraire, supposez les hommes profondément divisés d'opinion, et vous les voyez se séparer, s'éloigner de plus en plus, ou bien se rapprocher pour se combattre et se détruire. Quand deux partis s'élèvent l'un contre l'autre, quand ils en viennent aux mains, ce ne sont point précisément des forces matérielles qui se choquent. Non, car s'il en était ainsi, nous ne verrions ni cette activité, ni cette énergie, ni ce ressentiment de l'injure. Ce sont des intelligences qui se combattent jusqu'à ce que, par le triomphe d'un des partis, l'unité ait été rétablie là où régnait la division.

Rappelez-vous l'histoire, étudiez-la dans son ensemble ou dans ses parties, et, si vous ne vous arrêtez point aux surfaces, vous verrez qu'elle est le développement nécessaire de ces principes. Vous apercevrez surtout ce développement dans l'histoire de l'Eglise, qui est plus spécialement l'histoire de l'intelligence humaine.

C'est donc par un effet de la miséricorde infinie de Dieu que fut institué ce tribunal suprême propre à développer et à conserver, au milieu de nos continuels bouleversements, la loi que Jésus apporta sur la terre. Loi d'amour et d'union ! loi sans tache ! elle communique toujours à l'âme qu'elle régit quelque chose de sa perfection. Mais, hélas ! l'intelligence humaine la rejette souvent. Tandis que chacun prie dans le temple, tandis que toute âme élève vers Dieu le même cri de foi, d'espérance et d'amour, une voix discordante se fait entendre au milieu de cette divine harmonie. Le fidèle gémit devant Dieu. Le prêtre qui préside l'assemblée signale aussitôt l'erreur ; il la combat, il rappelle la vérité méconnue. Si l'erreur est soutenue avec opiniâtreté, l'évêque, juge de la foi, la condamne. Si cette première condamnation ne suffit pas pour arrêter le coupable, le pasteur des pasteurs, le juge suprême de la foi la condamne encore du haut de la chaire apostolique. Cependant l'erreur est encore soutenue, elle se propage ; elle menace de troubler l'Église. Aussitôt l'évêque de Rome convoque en assemblée générale les évêques, ses collègues, à qui fut confié par Jésus le précieux dépôt de la foi. Aussitôt l'Église appelle à son tribunal celui de ses enfants qui vient de susciter dans son sein ce commencement de discorde. Elle l'éclaire de ses lumières, elle parle à son cœur le doux langage

de son amour. S'il se rend à ses pressantes invitations, tout est oublié et la paix est rétablie. S'il ferme encore l'oreille aux sollicitations de cette tendre mère, elle change aussitôt à son égard, elle le condamne plus solennellement que jamais, elle le rejette de son sein. Cependant la paix, un instant troublée, est bientôt rétablie parmi les fidèles. N'ayant plus pour guide que son entendement aveuglé, l'enfant rebelle se sent rapidement entraîné par le torrent des opinions humaines, comme un vaisseau sans pilote sur une mer orageuse. Il erre d'écueil en écueil, et son naufrage est assuré, à moins que, reconnaissant le danger de sa position présente, et se rappelant sa félicité passée, il ne revienne avec empressement au centre de l'unité et de la paix.

Voilà, en peu de mots, l'histoire de tous les conciles depuis le concile assemblé à Nicée pour la condamnation d'Arius, qui avait nié la divinité du Verbe, principe de la foi, puisque le Verbe alluma la foi dans les âmes, jusqu'au concile assemblé à Trente, pour la condamnation de Luther, qui nia l'Église, dernière négation possible au chrétien, puisque l'Église est le fondement même de la foi. Entre ces deux négations qui semblent ouvrir et fermer le cercle de toutes les hérésies, combien d'erreurs intermédiaires ! Trouvons-nous, dans l'histoire ecclésiastique, beaucoup de pays où ne soit racontée la révolte de quelque esprit indépendant ?

Cette propension de l'esprit à s'attacher à l'erreur fut toujours remarquée des hommes qui savent réfléchir. Le plus célèbre peut-être des philosophes de l'antiquité, Cicéron avait dit : « Il n'y a point d'absurdité qui n'ait été affirmée par quelque philosophe. » Le plus célèbre des philosophes modernes, Rousseau a dit, avec une énergie d'expression bien plus grande : « L'homme qui médite est un animal dépravé. » Ainsi, l'homme est né pour penser. C'est un besoin impérieux de sa nature ; c'est une loi de la religion, de la raison. Mais l'expérience nous enseigne que plus il pense, plus il devient le jouet de l'erreur. Que faut-il en conclure ? c'est qu'un guide nous est nécessaire, et que nous devons suivre sa direction. Voyez-vous ce jeune enfant à qui ses camarades ont mis un bandeau sur les yeux et qu'ils entourent, en criant : Cherche ! l'enfant cherche en effet. Il appuie ses mains, au hasard, sur les objets qui l'environnent ; mais ses continuelles méprises excitent la risée de tous les spectateurs. Voilà l'image de l'âme enfermée dans les sens. Elle cherche aussi, malgré le bandeau qui couvre ses yeux ; elle s'attache, au hasard, à tous les objets qui l'environnent. Mais que de méprises jusqu'à ce que la religion ait abaissé son bandeau et fasse briller à ses yeux le flambeau de la foi !

Il est aisé de voir que les conciles ont pour fin der-

nière le triomphe de la vérité. Afin d'assurer et de faciliter son règne, ils ont établi un grand nombre de règles qui forment ce que nous appelons le régime extérieur de l'Église. Eh bien! la plupart de ces règles sont également propres à assurer le bonheur et la gloire de la société. Qui ne sait, par exemple, que le droit canonique est une mine inépuisable d'où le droit civil a tiré et tire encore presque toutes ses richesses? Qui ne sait que l'administration civile a été copiée, trait pour trait, si je puis m'exprimer ainsi, sur l'administration ecclésiastique? Les ordonnances royales les plus remarquables ont été presque toujours des prescriptions de conciles. Lisez, dans le Code civil, l'article concernant la célébration du mariage, et vous n'y verrez rien qui ne se trouve également dans plusieurs conciles où fut traité le même sujet.

Les conciles généraux ont sur la société d'autres effets moins importants, que je ne puis qu'indiquer ici.

Quand, de toutes les parties de la terre, il se rassemble, en un seul lieu, des hommes également remarquables par leur caractère et par leur position, et qui ont une influence immense sur ceux qui les environnent, les esprits et les cœurs doivent nécessairement se rapprocher. Les langues, les habitudes, les mœurs se confondent et s'améliorent; les animosités

nationales s'affaiblissent et s'éteignent. Chacun se dit expressément ou tacitement : « Nous avons tous les mêmes croyances, les mêmes lois. Avec des formes si différentes et même si opposées, nous avons en réalité la même origine, la même gloire, les mêmes espérances; pourquoi nous haïr, nous combattre, nous détruire les uns les autres? pourquoi ne pas nous aimer, ne pas nous secourir? pourquoi ne pas nous communiquer les uns aux autres une portion de ce bonheur départi à chacun de nous par le Père commun de tous les hommes? »

Je suppose qu'un concile général soit convoqué dans les circonstances où nous nous trouvons. Là, l'évêque persécuté de la Pologne siégerait auprès de quelque prince-évêque de l'Allemagne; l'évêque résigné de la pauvre Irlande, auprès de quelque riche prélat d'Italie; l'évêque-missionnaire de la Chine ou du Japon, auprès de l'évêque français dont il aurait été autrefois l'heureux collaborateur dans les premières années de son ministère. Quand ils se seraient occupés tous ensemble des besoins généraux de l'Église, chacun pourrait appeler l'attention de ses collègues sur les besoins du troupeau confié à ses soins. Les évêques de Pologne et d'Irlande, rappelant le dépouillement et la nudité de leurs églises, montreraient que, la plupart du temps, le despotisme n'est un bien pour le chrétien qu'en lui

donnant l'occasion de confesser sa foi et de mériter la couronne du martyre. Les évêques d'Espagne diraient les maux qu'ils ont à souffrir, et les anciens du clergé de France, ceux qu'ils ont soufferts naguère. Il serait également facile aux uns et aux autres de montrer que de tous les maux l'anarchie est ce qu'il y a de plus funeste à l'Église. L'évêque persécuté des pays idolâtres est sans doute celui qui exciterait le plus de sympathies. Il parlerait de son troupeau faible et dispersé, de ce petit nombre de prêtres épuisés de fatigues, qui, sous sa direction, marchent à la conquête des peuples que le christianisme n'a point encore éclairés : « Vénérables frères, dirait-il, je suis venu passer au milieu de vous quelques jours de paix et de bonheur. Que Dieu en soit béni ! Il n'en est point ainsi dans ces lieux où je fus appelé par la Providence pour annoncer l'Évangile. Là, pas un instant de tranquillité ni pour moi ni pour les miens. Si, d'un côté, le troupeau confié à mes soins s'accroît par le zèle de mes coopérateurs, d'un autre côté, il s'affaiblit, dans la même proportion, par la cruauté de nos persécuteurs. Quelquefois, il nous arrive de voir répandre presque aussitôt le sang de ceux sur qui nous venons de verser l'eau du baptême. Vous parlerai-je de notre dénuement? En ce moment, la croix d'or, symbole de notre dignité, orne aussi ma poitrine. Mais, sur le théâtre

de nos travaux, je n'ai pas même une croix de bois : Cette croix me compromettrait. Ma croix ! elle est dans mon cœur ! Ma croix ! ce sont mes labeurs, mes sollicitudes, mes afflictions de tous les jours, de tous les instants. Inspirez donc à quelques-uns de ces prêtres qui vous environnent en si grand nombre le désir de venir travailler avec nous. Dites-leur que la parole divine qui souvent retentit en vain au milieu des peuples si agités de l'Europe a toujours quelque écho dans ces lieux presque déserts où elle retentit pour la première fois. Éveillez aussi en notre faveur le zèle des peuples confiés à vos soins. Qu'ils nous aident de leurs prières, de leurs aumônes..... C'est ainsi qu'ils ont été christianisés ; et, s'ils veulent écouter la voix de la charité, de la raison, ils s'empresseront de faire à autrui ce qu'on leur a fait à eux-mêmes. »

Quelle supposition ai-je faite! est-ce que tout en Europe n'est pas dans une continuelle agitation ? rois, peuples, chacun attend l'occasion favorable de conquérir des droits nouveaux ou de revendiquer des droits perdus. Et nous voudrions qu'au milieu de ces troubles et de ces défiances se tînt une assemblée de justice et de paix ? Non, cela ne se verra pas, à moins que la grande voix de Dieu, appelant de nouveau le calme sur les flots agités de ce monde, ne fasse encore voguer en paix le vaisseau de l'Église depuis si longtemps battu par la tempête.

Partis de la base, nous nous sommes élevés au sommet de l'édifice de l'Église. De cette hauteur, portons les yeux autour de nous : apercevez-vous dans la société une position où la religion ne se trouve avec toute sa force pour soutenir et diriger l'homme aveugle et débile ? Elle monte avec lui sur le trône ; elle le suit sous le toit de la misère. Revêtue de splendeur, elle trône au milieu des peuples civilisés. Elle vole à la recherche du pauvre sauvage dans ses déserts inhabités, au milieu de ses forêts ténébreuses, sur ses montagnes inaccessibles. Quand nous nous lançons sur les flots, elle nous suit ; quand nous nous livrons au sommeil, elle veille à nos côtés ; quand notre corps est rendu à la terre, elle plante sa croix au-dessus de notre dépouille mortelle, pour appeler sur nous les prières et les bénédictions des vivants, et comme pour indiquer à l'ange de la résurrection le lieu où se trouvent ces ossements arides qu'il doit rendre à la vie.

Pour compléter ce que nous avons à dire sur le catholicisme dans ses rapports avec la société, il nous reste à parler du missionnaire et des communautés.

CHAPITRE XXI.

Courage du missionnaire.

Le premier missionnaire fut J.-C. Qu'est-ce que le missionnaire, en effet ? C'est celui qui se tient toujours sous la main de Dieu, disposé à exécuter ses ordres. Dieu parle, et il se présente en disant : « Vous m'avez appelé ; me voici. » Il quitte la maison paternelle et renonce aux paisibles jouissances de la famille. Pour s'occuper plus exclusivement des intérêts de son père qui est dans les cieux, il dit à son père et à sa mère qui sont sur la terre : « Je ne vous connais pas. » A

l'exemple de celui qui l'envoie, il embrasse tous les hommes dans les vastes étreintes de sa charité. Il est obligé de quitter sa patrie; il s'éloigne sans regarder en arrière. Des obstacles à ses desseins surgissent de toutes parts : il les surmonte. Les opprobres, les tortures de l'esprit et du corps l'assiégent à chaque instant : il les dédaigne. Pour parler de plus haut aux hommes, il est dans la nécessité de monter sur le calvaire et de s'élever sur la croix : il le fait avec la grâce de Dieu. Tel est le véritable missionnaire : tel est J.-C.

Que l'Homme-Dieu ait eu la force de remplir dignement cet important ministère, rien de plus naturel: la Divinité aidait de sa toute-puissance la faible humanité qu'elle s'était associée. Mais que des hommes aient suivi courageusement cette voie hardie, tracée par le sang du Sauveur, voilà ce qui doit nous jeter dans un étonnement profond. Arrêtons-nous un instant, pour mieux apprécier les sacrifices immenses que fait à la société le missionnaire catholique, et le résultat de ces sacrifices.

Le premier sacrifice que fait le missionnaire, c'est le sacrifice de sa volonté propre. Toute volonté humaine est nécessairement limitée en ce monde : elle l'est par la loi divine; elle l'est par la loi humaine. S'il n'en était ainsi, que deviendrait ce monde abandonné aux emportements de tant de volontés opiniâtrément

contradictoires? Les individus se précipiteraient aveuglément contre les individus, les peuples contre les peuples, et la société entière s'en irait en lambeaux. Cependant ces limites, posées par une main supérieure, laissent encore une assez vaste carrière à notre libre arbitre; et, dans tout le cercle tracé par le devoir, notre volonté propre peut agir à son gré. C'est là peut-être ce qui procure les plus délicieuses jouissances à l'âme naturellement portée à l'indépendance. Elle se dit : « Ici, je suis reine. Ces pensées, ces désirs, ces actions, tout cela est de mon domaine : je puis les adopter ou les rejeter à mon gré. » Et, comme le jeune prince, appelé plus tard à régner, fait sur de petites choses l'essai de son autorité, elle prélude déjà à l'exercice de cette liberté dont elle jouira pleinement dans l'autre vie, quand, dégagée de ses liens terrestres, elle ira régner en Dieu sous les doux liens de la charité. Rien n'est donc plus pénible à l'homme, et, par conséquent, rien n'est plus méritoire que de resserrer encore le cercle déjà si étroit dans lequel peut agir notre libre arbitre. Or, c'est ce que fait le missionnaire catholique. Il s'est mis sous la direction d'autrui par rapport à son noble ministère, auquel chez lui tout est subordonné. Que Dieu, que ses supérieurs, que le dernier des hommes fasse un appel à son zèle, et le voilà disposé à agir. Sa paroisse, c'est le monde entier.

Dites-lui qu'aux extrémités de la terre il y a une âme, une seule âme, prête à voler vers Dieu, dès qu'elle aura entendu son nom : il ne calcule point; plein de courage, il se dévoue pour le lui faire connaître.

Il est déterminé à partir ; et, cependant, que de liens le retiennent à la terre qu'il va quitter ! Avez-vous vu quelquefois s'embarquer à Marseille un de ces missionnaires qui vont annoncer l'Évangile à des peuples lointains? Une larme roule sous sa paupière. Il tient en main une lettre qu'il vient de lire pour la vingtième fois. Cette lettre lui fut apportée par le dernier courrier; elle est de sa mère : « Mon cher fils, lui disait cette tendre mère, c'est sans doute pour la dernière fois que tu m'entends. Oh ! je t'en prie, ne ferme point l'oreille à ma voix; et, si tout n'est pas fini encore, arrête-toi, reviens auprès de nous... Tu sais combien je suis soumise à la volonté de Dieu ; mais ce Dieu, qui a fait le cœur de la mère, ne lui a-t-il pas donné le droit de compter sur l'affection de ses enfants ! Écoute : je commence à vieillir ; mon corps, ma pensée, tout en moi s'affaiblit et s'éteint. Bientôt je ne serai plus, et tu pourras t'abandonner entièrement à l'attrait de ta vocation. » Il y a aussi, au bas de la lettre, un souvenir d'une sœur et d'un frère tendrement aimés. Le missionnaire y est sensible. Il se rappelle les joies de la famille, tout le bonheur de ses

premières années. Sa détermination est un instant ébranlée ; mais bientôt elle se raffermit : « Ma mère, pense-t-il, mes frères, mes sœurs, ce sont ceux qui font la volonté du père que nous avons au ciel. Je les retrouverai aussi sur la terre étrangère. Et ces pauvres sauvages qui m'appelleront leur père, et que j'appellerai mes enfants, ces nouveaux chrétiens que j'aurai enfantés avec tant de douleur à J.-C., n'éveilleront-ils pas dans mon cœur les sentiments même de l'amour maternel?... » Il est particulièrement sensible à l'expression du désespoir de sa mère ; et il s'empresse de lui adresser quelques mots de consolation. Le jour de son départ, il remet à la poste une lettre où se trouvent ces pensées : « Vous ne doutez point, non plus, ma bonne mère, de mon affection pour vous. Après Dieu, vous m'êtes tout sur la terre ; mais je suis à Dieu avant d'être à vous. Vous me dites : Attends que je n'existe plus, et tu pourras t'abandonner à l'attrait de ta vocation. Et si Dieu me veut dès ce moment! Quoi ! pour remplir une mission si difficile, j'attendrais que la force m'eût abandonné, que le courage se fût glacé dans mon cœur ! Voyez Jésus, notre modèle, n'était-il pas dans la force de l'âge, quand il s'est offert en sacrifice ? Sa mère ne vivait-elle pas encore ? N'était-elle pas au pied de sa croix? C'est cette mère courageuse que Dieu vous

propose pour modèle... Du reste, nos corps seuls s'éloigneront l'un de l'autre : elles ne peuvent jamais se séparer, les âmes qui se sont unies en Dieu. De quelque côté que je dirige mes pas, partout je retrouverai Dieu, et avec Dieu la pensée de ma mère. »

Ce récit n'est point imaginaire : ce que je viens de raconter est arrivé plus d'une fois. Je me rappelle avoir lu deux lettres écrites dans des circonstances à peu près semblables. La mère et le fils avaient épanché dans ces lettres tout ce que le cœur de l'homme renferme de plus tendre et de plus généreux. Je regrette beaucoup de n'avoir pu les reproduire ici dans leur admirable simplicité.

Et l'amour de la patrie ne dit-il rien au cœur du missionnaire? Oh ! que cet amour tient au cœur de chacun de nous par des racines nombreuses et profondes ! La patrie, ce n'est point un vain mot, comme pourraient se l'imaginer quelques personnes insensibles. C'est la réunion d'un grand nombre d'affections dont une seule suffit pour remuer délicieusement notre âme. Beau ciel que j'ai si souvent contemplé ; terre qui m'avais nourri et sur laquelle j'ai tracé mes premiers pas ; maison paternelle où fut placé mon berceau et où j'ai passé avec tant d'insouciance et de bonheur les premières années de ma vie; compagnons de mon enfance et de ma jeunesse ; parents que j'ai

tant aimés et dans le cœur de qui j'ai si souvent versé tout ce qu'il y avait dans mon cœur ; langue maternelle avec laquelle aucune autre, quelque riche qu'elle soit, ne peut entrer en comparaison ; sainte voix de l'amitié qui avez si délicieusement frappé mon oreille, et qui apportiez à mon âme de si douces émotions ; clocher de mon village vers lequel je tournais avidement les yeux, après la plus courte absence ; fêtes nationales, solennités religieuses qui avez si souvent interrompu mes travaux ; modeste autel devant lequel je venais dire à Dieu les peines et les joies de mon cœur ; tombeau de mes pères sur lequel j'ai versé tant de larmes... Voilà quelque chose de ce tout immense qui renferme ce que nous appelons la patrie. Et nous ne l'aimerions pas ! et nous ne verserions pas des larmes, quand nous la quittons peut-être pour toujours ! Telle est la position du missionnaire. Dès qu'il est sur le vaisseau, il élève les yeux et regarde dans le lointain, comme pour voir encore quelques-unes des choses qu'il a tant aimées ; mais il n'en aperçoit aucune. Cependant le vaisseau se met en mouvement ; il fend la mer. Sans vouloir en convenir avec lui-même, le missionnaire se dit intérieurement ! « Pourquoi donc s'éloigner si rapidement ! » Vœux superflus ! Le vaisseau est déjà loin du rivage. Le missionnaire regarde toujours. Il ne voit plus qu'un gros point

noir ; et bientôt tout a disparu à ses yeux. Cependant, au fond de son cœur, l'image de la patrie est encore aussi belle que jamais.

Après avoir vu le missionnaire quitter avec douleur la terre de la patrie, suivons-le à travers tous les dangers de la mer, et débarquons avec lui au lieu qu'il doit évangéliser. Qu'apercevons-nous? Des côtes arides et brûlantes, une terre inculte, des peuples sauvages. Que de difficultés à vaincre ! que de peines à endurer ! Il passe le jour et la nuit à étudier une langue barbare. Il se fait violence pour prendre des habitudes en opposition avec sa vie entière. Enfin il commence à connaître ces hommes à qui il est venu annoncer l'Evangile. Il leur parle de Dieu et de son Fils Jésus. Quelques-uns écoutent avec avidité les paroles de vie qui sortent de sa bouche. Mais voilà qu'une persécution violente s'élève contre lui et disperse aussitôt le pasteur et le troupeau. Il dirige ses pas d'un autre côté; il suit la voie épineuse qu'il a suivie la première fois. Il arrive au même résultat, et voilà qu'une seconde persécution s'élève encore contre lui. Que dis-je ! elle est plus violente que la première fois. Tous ceux qu'il a eu le bonheur de convertir sont dans la nécessité ou d'apostasier ou d'endurer les derniers supplices. Il est encore obligé de fuir ; mais aujourd'hui il est poursuivi avec acharnement. Long-

temps il a erré au milieu des bois et sur les montagnes; longtemps, il a demandé l'hospitalité aux bêtes sauvages ou à des hommes non moins sauvages. Enfin, il est arrêté. On le charge de chaînes; on le jette en prison ; et, comme celui qu'il a pris pour modèle, il meurt après avoir enduré toutes sortes d'opprobres et de tourments.

Quelquefois il est dévoré par les bêtes sauvages ; quelquefois il meurt de faim ou de fatigue. On en a trouvé un dont le corps était à demi déchiré par les oiseaux de proie. Son bréviaire, placé à côté de lui, était ouvert à l'office des morts. Il avait vu sans doute la mort s'approcher, et il avait lu pour lui-même la recommandation de l'âme ; il avait fait, par avance, sa sépulture. Quand un autre missionnaire rencontra ainsi le corps de son compagnon, il lui rendit les honneurs funèbres, et, agenouillé sur sa tombe, il invoqua le premier le martyr. Que fit-il ensuite? Il étendit ses bras et il y appela le sauvage. Combien cette conduite est supérieure à celle du soldat qui, voyant périr son compagnon, poursuit l'ennemi, l'atteint et le livre impitoyablement à la mort. Dans l'un vous voyez l'homme, dans l'autre vous reconnaissez le prêtre.

Le missionnaire a-t-il quelque chose à attendre sur la terre, en échange de tant de sacrifices? Hélas!

rien, moins que rien. Que voulez-vous qu'il obtienne? Des richesses? — Il a embrassé une vie d'abnégation et de pauvreté, et souvent il n'a pas même où reposer la tête. — Des plaisirs? — Son cœur est abreuvé d'amertume, et il ne saurait plus goûter que les jouissances de la croix. — Des honneurs?—Il ne vit qu'avec des sauvages, dont il peut, à chaque instant, devenir la victime. — L'immortalité que donnent les hommes? — Sa voix s'éteint sur une terre où rien ne la reproduit; et, pour trouver de l'écho dans les lieux où les noms ont quelque valeur, elle a dû avoir une force surhumaine. Aussi, pour quelques hommes qui se sont immortalisés par l'apostolat, combien ne se sont fait connaître que de Dieu!

« J'ai rencontré moi-même, dit l'auteur du Génie du Christianisme, un de ces apôtres au milieu des solitudes américaines. Un matin que je cheminais lentement dans les forêts, j'aperçus venant à moi un grand vieillard à barbe blanche, vêtu d'une longue robe, lisant attentivement dans un livre, et marchant appuyé sur un bâton; il était tout illuminé par un rayon de l'aurore qui tombait sur lui à travers le feuillage des arbres: on eût cru voir Thermosiris sortant du bois sacré des Muses, dans les déserts de la Haute-Égypte. C'était un missionnaire de la Louisiane; il revenait de la Nouvelle-Orléans et retournait aux

Illinois, où il dirigeait un petit troupeau de Français et de sauvages chrétiens. Il m'accompagna pendant plusieurs jours : quelque diligent que je fusse au matin, je trouvais toujours le vieux voyageur levé avant moi et disant son bréviaire en se promenant dans la forêt. Ce saint homme avait beaucoup souffert ; il racontait bien les peines de sa vie ; il en parlait sans aigreur et surtout sans plaisir, mais avec sérénité. Je n'ai point vu un sourire plus paisible que le sien. Il citait agréablement et souvent des vers de Virgile, et même d'Homère, qu'il appliquait aux belles scènes qui se passaient sous nos yeux ou aux pensées qui nous occupaient. Il me parut avoir des connaissances en tous genres, qu'il laissait à peine apercevoir sous sa simplicité évangélique ; comme ses prédécesseurs les apôtres, sachant tout, il avait l'air de tout ignorer. Nous eûmes un jour une conversation sur la Révolution française, et nous trouvâmes quelques charmes à causer des troubles des hommes dans les lieux les plus tranquilles. Nous étions assis dans une vallée, au bord d'un fleuve dont nous ne savions pas le nom, et qui, depuis nombre de siècles, rafraîchissait de ses eaux cette rive inconnue : j'en fis faire la remarque au vieillard, qui s'attendrit ; les larmes lui vinrent aux yeux à cette image d'une vie ignorée, sacrifiée dans les déserts à d'obscurs bienfaits. »

Cependant, tel est l'attrait de la grâce, qu'il se trouve toujours un nombre infini de prêtres pour se dévouer à ce ministère d'abnégation et de souffrances. Il est facile de compter ceux que la gloire des armes ou le goût des sciences poussent dans des pays lointains pour y chercher l'immortalité; mais le nombre de ceux qui n'ont pas d'autre ambition que de faire connaître Jésus crucifié et de conquérir des âmes à Dieu, qui pourra le compter? Lisez l'histoire de l'Église, où se trouve le récit des missions les plus importantes; lisez les Lettres édifiantes. Et combien n'ont rien écrit!

Témoin du courage extraordinaire de ces hommes apostoliques, Fénelon puise dans son cœur les trésors de la plus noble éloquence, pour la célébrer. Voici quelques-unes de ses paroles :

« Mais que vois-je depuis deux siècles? des régions immenses qui s'ouvrent tout à coup; un nouveau monde inconnu à l'ancien, et plus grand que lui. Gardez-vous bien de croire qu'une si prodigieuse découverte ne s'est due qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux passions humaines, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instruments de ses desseins. Ainsi l'homme s'agite, mais Dieu le mène. La foi plantée dans l'Amé-

rique, parmi tant d'orages, ne cesse pas d'y porter du fruit

« Que reste-t-il, peuples des extrémités de l'Orient? votre heure est venue. Alexandre, ce conquérant rapide que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjuguer le monde entier, s'arrêta bien loin en deçà de vous : mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le milieu fatal de la ligne, où l'on découvre un ciel nouveau, ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares, ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées? vents, portez-les sur vos ailes. Que le midi, l'orient, que les îles inconnues les attendent et les regardent en silence venir de loin. Qu'ils sont beaux, les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut, et dire : ô Sion, ton Dieu règnera sur toi. Les voici, ces nouveaux conquérants, qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer les trésors célestes.

« Peuples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord

votre surprise, et qui peut la représenter? Des hommes qui viennent à vous sans être attirés par aucun motif ni de commerce, ni d'ambition, ni de curiosité; des hommes qui, sans vous avoir jamais vus, sans savoir même où vous êtes, vous aiment tendrement, quittent tout pour vous, et vous cherchent au travers de toutes les mers avec tant de fatigues et de périls, pour vous faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte! Nations ensevelies dans l'ombre de la mort, quelle lumière sur vos têtes! »

CHAPITRE XXII.

Le missionnaire civilisateur.

Vous avez vu ce pauvre missionnaire débarquer seul sur une côte barbare; d'une main il porte une croix qu'il appelle le signe de la rédemption des hommes, et de l'autre, un livre qu'il appelle l'Évangile. Il plante aussitôt sa croix, comme pour prendre possession, au nom du Sauveur des hommes, de cette terre sur laquelle il vient de débarquer; il se prosterne humblement au pied de cette croix, et, quand quelques barbares sont venus se ranger autour de lui, il leur explique les saintes paroles contenues dans son livre. Savez-vous ce que vient faire en ces lieux l'en-

voyé céleste? — Gagner des âmes à Jésus-Christ, conquérir pour lui-même la couronne du martyre. — Oui, sans doute, et quelque chose de plus encore. Ces hommes qu'il évangélise semblent beaucoup plus rapprochés de l'état animal que de la condition humaine : il leur tend la main et les élève à leur dignité naturelle. Ils vivent séparés, ils errent dans les bois à la manière des bêtes : le missionnaire les réunit en société et leur apprend à vivre en frères. Oui, il y a dans sa doctrine le germe de la civilisation la plus avancée, la plus pure; il est l'ange que le ciel envoie annoncer pour la première fois dans ces lieux la naissance du Sauveur, et, après avoir chanté : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux! » il peut ajouter aussi : « Et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

En effet, après avoir gagné la confiance de ces pauvres sauvages, il les marque du signe de la croix et il leur explique les vérités de la religion. Il leur donne des idées plus justes sur Dieu, sur la nature humaine, sur tous les êtres qui les environnent. Il leur enseigne que l'homme n'est pas fait pour cette vie d'un jour, mais pour l'immortalité. Il leur apprend les grandes lois de la justice, du support mutuel, de la charité. « Aimez Dieu plus que toutes choses, leur dit-il, et le prochain comme vous-même. — Laissez chacun jouir de ses droits. — Faites aux autres, faites à vos enne-

mis ce que vous voudriez qu'ils vous fissent à vous-même. — Sacrifiez-vous pour eux, si cela est nécessaire. — Le corps que vous avez tant aimé, dont vous vous êtes occupés uniquement, ce corps n'est pas tout l'homme, il n'en est que la plus petite partie. — Étouffez dans votre âme les vices qui la dégradent, ornez-la de vertus. — Dans les autres, comme en vous-même, aimez, recherchez les qualités spirituelles. — Perfectionnez de plus en plus toutes les facultés de votre être; vous ne les avez qu'en dépôt, et Dieu doit un jour vous demander compte de l'usage que vous en aurez fait. — Rentrez souvent au dedans de vous-même : celui qui ne vit que de la vie extérieure n'est point un homme. — Pensez, méditez : c'est principalement en cela que consiste notre vie. » Pour qui sait réfléchir, voilà le résumé des doctrines du missionnaire catholique. Or, je le demande, qu'est-ce donc que cela, si ce n'est le principe de la plus haute civilisation ?

La parole de Dieu chantée fait surtout impression sur le sauvage. C'est par les chants que nous parlons d'abord aux enfants; il importe aussi beaucoup de parler par les chants aux peuples encore dans l'enfance.

« Quand les Jésuites se furent attaché quelques Indiens par l'image de la croix, ils eurent recours à un autre moyen pour gagner les âmes. Ils avaient remarqué que les sauvages de ces bords étaient fort sensibles

à la musique ; on dit même que les eaux du Paraguay rendent la voix plus belle. Les missionnaires s'embarquèrent donc sur des pirogues avec les nouveaux catéchumènes ; ils remontèrent les fleuves en chantant des cantiques ; les néophytes répétaient les airs, comme des oiseaux privés chantent pour attirer dans les rets de l'oiseleur les oiseaux sauvages. Les Indiens ne manquèrent pas de se venir prendre au doux piége. Ils descendaient de leurs montagnes et accouraient au bord des fleuves pour mieux écouter ces accents ; plusieurs d'entre eux se jetaient dans les ondes et suivaient à la nage la nacelle enchantée. L'arc et la flèche échappaient à la main du sauvage ; l'avant-goût des vertus sociales et les premières douceurs de l'humanité entraient dans son âme confuse ; il voyait sa femme et son enfant pleurer d'une joie inconnue ; bientôt, subjugué par un attrait irrésistible, il tombait au pied de la croix, et mêlait des torrents de larmes aux eaux régénératrices qui coulaient sur sa tête.

« Ainsi la religion chrétienne réalisait dans les forêts de l'Amérique ce que la fable raconte des Amphion et des Orphée : réflexion si naturelle, qu'elle s'est présentée même aux missionnaires, tant il est vrai qu'on ne dit ici que la vérité, en ayant l'air de raconter une fiction (1). »

(1) Génie du Christianisme.

Si la parole chantée s'introduit plus facilement dans l'âme, elle s'y grave aussi plus profondément. Nous en avons tous fait l'expérience ; j'en trouve une preuve remarquable dans la Vie du cardinal de Cheverus.

Il allait évangéliser des sauvages, errant à travers les bois, sans habitation fixe, et partageant tout leur temps entre la chasse et la pêche. Instruit de leur langue et s'étant muni de tout ce qui lui était nécessaire pour exercer ses fonctions, il partit sous la conduite d'un guide, à pied, le bâton à la main, comme les premiers prédicateurs de l'Évangile. Jamais il n'avait fait encore pareille route, et il lui fallait tout le courage d'un apôtre pour en supporter les fatigues. Ils marchaient depuis plusieurs jours, lorsqu'un matin, c'était le dimanche, grand nombre de voix chantant avec ensemble, se font entendre dans le lointain. M. de Cheverus écoute, s'avance, et, à son grand étonnement, il discerne un chant qui lui est connu, la messe royale de Dumont, qui fait retentir nos grandes églises et nos cathédrales de France dans nos plus belles solennités. Quelle aimable surprise et que de douces émotions son cœur éprouva ! Il trouvait réunis à la fois dans cette scène l'attendrissant et le sublime ; car quoi de plus attendrissant que de voir un peuple, et un peuple sauvage, qui est sans prêtre depuis cinquante ans, et qui n'en est pas moins fidèle à solenniser le

jour du Seigneur; et quoi de plus sublime que ces chants sacrés, présidés par la piété seule, retentissant au loin dans cette immense et majestueuse forêt, redits par tous les échos en même temps qu'ils étaient portés au ciel par tous les cœurs?

Mais en vain vous auriez déposé le germe fécond de la civilisation, il ne produirait aucun fruit remarquable, si vous n'aviez soin de travailler vous-mêmes à son développement. Pour cela, l'important n'est pas de frapper les oreilles du sauvage, il faut aussi parler à ses yeux, il faut agir avec lui et pour lui. Vous avez annoncé, je suppose, la belle doctrine dont je viens de parler; cela ne suffit pas; ceux à qui vous vous adressiez ne vous ont pas compris, ou, s'ils vous ont compris, ils ne tiendront aucun compte de votre enseignement. Le sauvage est un vieil enfant; voulez-vous le perfectionner, agissez à son égard comme on agit à l'égard de l'enfant; prenez-le par la main, soutenez-le, conduisez-le vous-mêmes; ce que vous voudriez qu'il fît, faites-le avant lui; aidez ensuite ses propres efforts; que votre prudence soit sa prudence; que votre force soit sa force; que la pensée, cet aliment spirituel, soit toujours suffisamment développée avant de s'offrir à son esprit. Une mère prudente donne à son enfant un berceau, un aliment suffisamment préparé, et que quelquefois ses dents ont broyé. C'est aussi ce que

fait le missionnaire pour ceux qu'il appelle à la foi ; il médite avec eux et pour eux, il prie avec eux et pour eux, il agit avec eux et pour eux. Il n'est venu sur cette plage lointaine que comme ministre de la religion, cependant il n'oublie point qu'il est le fils de la civilisation. Il exposera donc quelquefois aux yeux du sauvage le tableau frappant de l'homme aux lieux qu'il vient de quitter. Il leur parlera du progrès des sciences et des arts ; il emploiera, autant que possible, les méthodes qui ont été inventées en Europe pour faciliter l'action de l'esprit et du corps. Que dis-je ! le missionnaire ne veut point se borner à ses propres forces; il appelle de son pays un grand nombre de personnes pour l'aider à accomplir ses nobles projets de sanctification et d'amélioration sociale. Les sauvages s'efforcent de copier les modèles qu'ils ont sous les yeux ; ils imitent imparfaitement d'abord, mais ensuite un peu mieux. Quelques-uns de ceux qui montrent le plus d'aptitude sont envoyés chez des peuples civilisés, pour s'imprégner davantage de leurs croyances et de leurs coutumes. Heureux, s'ils n'adoptent pas nos erreurs au lieu de nos croyances salutaires, et nos vices au lieu de nos vertus. Bientôt après, ils reviennent apportant à leur pays natal les lumières qu'ils sont allés chercher au loin.

Ces missions civilisatrices sont inconnues aux peu-

ples anciens. Il y avait aussi, avant l'établissement du christianisme, des peuples civilisés; mais la civilisation païenne n'est point à comparer avec la civilisation chrétienne : elle lui est de beaucoup inférieure par sa nature et surtout par son extension. Je vois en elle beaucoup moins de lumières sur les choses les plus essentielles; j'y vois beaucoup moins de véritable liberté, puisque les peuples les plus civilisés étaient ceux qui avaient le plus d'esclaves. Ce qui lui manque surtout, c'est cette charité universelle que Jésus fit redescendre sur la terre, en lui apportant des idées plus justes sur Dieu et sur l'humanité. Le patriote païen n'a qu'un amour extrêmement restreint; il n'aime que la patrie; tout ce qui s'étend au delà n'est plus rien pour lui; il regarde les autres peuples comme des troupeaux d'esclaves; il les chargerait tous de chaines sans scrupule; ce serait même pour lui le plus haut degré de gloire. Celui qui scruterait attentivement son cœur trouverait peut-être encore que, s'il aime passionnément sa patrie, c'est parce qu'il trouve en elle sa gloire, son bonheur, son existence. Otez le *moi* du cœur patriote, et vous éteignez aussitôt le feu qui l'embrase. Voilà pourquoi il charge encore de chaînes tous ceux qui foulent aux pieds le sol de la patrie, mais qui ne sont pas ses concitoyens, c'est-à-dire qui ne jouissent pas du même titre, qui ne sont pas un avec

lui dans le sein de la patrie commune ; aussi, aucun patriote ne fut tenté d'aller communiquer à des étrangers le bonheur dont jouissait sa patrie. Je vois bien le philosophe grec aller en Égypte étudier les lois qu'il rapporte ensuite dans son pays ; mais lui, que porte-t-il aux autres peuples? rien, si ce n'est le fer et la flamme. Je vois le Romain aller étudier chez les Grecs les mœurs et les lois qu'il rapporte ensuite dans sa patrie ; mais lui, que porte-t-il aux autres peuples? rien, si ce n'est la servitude ou la mort. Allumé au feu de l'amour divin, le patriotisme chrétien est plus général et plus pur ; voilà pourquoi celui qui en est embrasé emploie toutes sortes de moyens pour rendre les autres participants du bonheur dont il jouit lui-même.

Après avoir posé et développé les principes, étudions les faits. Nous avons dit que Jésus fut le premier missionnaire catholique. N'est-ce pas à lui que nous devons la civilisation moderne? Cet esprit de vie que Dieu avait donné au monde ancien commençait à s'éteindre. Rome avait étendu ses vastes bras jusqu'aux extrémités de la terre, et elle avait recueilli dans son sein les peuples connus ; ils eurent besoin d'être ainsi soutenus, car, abandonnés à eux-mêmes, ils tombaient épuisés. Ils vécurent donc d'une vie étrangère ; ils se tenaient debout comme l'enfant resserré dans ses langes ; ils marchaient comme marchent les

esclaves enchaînés, pressés par une main étrangère, appuyés les uns sur les autres, aucun d'eux ne peut tomber, parce que, s'il vient à chanceler, le maître ou ses compagnons le soutiennent. Cette vie, que Rome communiquait aux peuples soumis à son empire, n'était d'ailleurs, comme on le voit, qu'une vie matérielle. Dans la ville éternelle, la vie morale allait s'éteindre; est-ce qu'il n'y avait pas la même ignorance, les mêmes erreurs que chez les autres peuples? Le sage Romain avait élevé des autels publics à toutes les passions, et, après avoir eu assez de grandeur pour reculer jusqu'aux extrémités du monde les limites de son empire, il avait la bassesse de se prosterner devant le dieu Terme qui bornait le champ de son voisin. Dieu avait donné au peuple Juif une connaissance plus développée des vérités religieuses; mais ce peuple oubliait son Dieu et avec lui les lois qu'il en avait reçues. Le Verbe de Dieu s'est incarné; avec lui a paru sur la terre l'esprit d'intelligence et d'amour. Les peuples qui, depuis quelque temps, se tenaient dans un repos profond, comme à l'approche d'un grand événement, se sont aussitôt agités. Les Romains se sont précipités sur les Juifs, et les barbares sur les Romains. Au moyen de ce mouvement des peuples, l'esprit de vie, communiqué de nouveau au monde par le Verbe de Dieu, s'est étendu de proche en proche et s'est dé-

velóppé rapidement comme un feu violemment agité. La mission de Jésus a été accomplie ; la face du monde moral était renouvelée.

Nous avons contemplé le grand fait de la civilisation. Considérons quelques faits en particulier; et nous arriverons à la même conséquence.

Il s'est formé dans le sein de Rome païenne une société infiniment supérieure à l'ancienne. Cette société, faible d'abord, sans cesse persécutée, a pris cependant de continuels accroissements, et elle ne cesse encore de s'étendre. Qui l'a formée, cette société? qui a présidé à son développement? Quelques hommes envoyés par Jésus pour continuer sa mission.

A peu près dans le même temps, il y avait dans notre belle patrie trois sortes d'habitants : les Gaulois, premiers possesseurs du pays ; les Romains, qui en avaient fait la conquête ; et les Francs, qui venaient disputer cette belle proie à l'avidité des Romains. Ces trois peuples, si divisés d'intérêt et de mœurs, étaient continuellement en guerre : qui a arraché le fer de leurs mains? qui les a éclairés, touchés? qui a su les embrasser dans les étreintes irrésistibles de la charité, et de trois peuples d'ennemis ne faire qu'un peuple de frères? Quelques évêques missionnaires. Nous connaissons tous la mission des

Irénée à Lyon, des Denis à Paris, des Gatien, des Martin à Tours.

Patrice fut envoyé, vers le milieu du cinquième siècle, par le pape Célestin, pour prêcher l'Évangile en Irlande. Sa vie était austère, son zèle ardent; sa mission eut de grands succès, et il est regardé comme l'apôtre du pays. Il introduisit l'usage des lettres chez les Irlandais, qui n'avaient auparavant, pour monuments publics, que des chants rimés, composés par leurs bardes.

A la fin du sixième siècle, le moine Augustin fut envoyé de Rome, par le pape Grégoire, pour convertir à la religion chrétienne les Anglais encore infidèles et barbares. Il vint d'abord en France; quand il fut sur le point de passer en Angleterre, il s'arrêta effrayé à la vue des dangers sans nombre qui allaient s'opposer à l'exécution de son projet. Il revient donc à Rome; mais le pape ranime son zèle et le charge de nouveau de cette importante mission. Le roi Ethelbert le reçut avec bonté; il était païen, mais son épouse, fille d'un roi de France, était chrétienne. Un grand nombre d'Anglais se convertirent promptement à la voix du saint missionnaire; le roi lui-même, touché de la pureté de sa vie et de la beauté de sa doctrine, crut et fut baptisé. Augustin passa en France, où il fut sacré évêque, et il revint travailler, avec un nou-

veau zèle, à sa glorieuse et difficile mission. Remarquons-le en passant : c'est à Rome et à la France que l'Angleterre doit les prémices de sa foi et le germe de sa civilisation.

Depuis ce temps, est-ce que l'esprit de prosélytisme que la religion catholique doit à sa foi brûlante a cessé un seul instant d'étendre dans toutes les parties de la terre la civilisation chrétienne?

Comment le Nouveau-Monde fut-il civilisé? Est-ce par le fer des Espagnols? Leurs passions désordonnées auraient-elles épargné un seul indigène, s'il ne se fût trouvé des missionnaires catholiques pour arrêter leurs bras toujours disposés à frapper? Ces pauvres sauvages auraient-ils consenti eux-mêmes à conserver la vie, si ces hommes de Dieu ne les eussent recueillis et ne leur eussent appris qu'ils pouvaient aspirer à une vie infiniment préférable à celle dont le repos venait d'être troublé? Le Nouveau-Monde, d'abord dévasté, s'est peu à peu repeuplé, et déjà il commence à rivaliser avec l'ancien.

Qui n'a entendu parler des missions à jamais célèbres du Paraguay? Des Jésuites, sans autre force que leur foi, ont arraché à la barbarie et à la convoitise de quelques Européens de pauvres sauvages errants dans les déserts. Ils les ont réunis, ils les ont éclairés, ils les ont formés en société, et ils leur ont donné une

constitution supérieure à toutes les constitutions antiques, et même aux constitutions des peuples européens.

« C'est avec la plus grande injustice, a dit Robertson, que beaucoup d'écrivains ont attribué à l'esprit d'intolérance de l'Église romaine, la destruction des Américains, et ont accusé les ecclésiastiques espagnols d'avoir excité leurs compatriotes à massacrer ces peuples innocents comme des idolâtres et des ennemis de Dieu. Les premiers missionnaires, quoique simples et sans lettres, étaient des hommes pieux; ils épousèrent de bonne heure la cause des Indiens, et défendirent ce peuple contre les calomnies dont s'efforcèrent de le noircir les conquérants, qui le représentaient comme incapable de se former jamais à la vie sociale et de comprendre les principes de la religion, et comme une espèce imparfaite d'hommes que la nature avait marquée du sceau de la servitude. Ce que j'ai dit du zèle constant des missionnaires espagnols pour la défense et la protection du troupeau commis à leurs soins les montre sous un point de vue digne de leurs fonctions; ils furent des ministres de paix pour les Indiens, et s'efforcèrent toujours d'arracher la verge de fer des mains de leurs oppresseurs. C'est à leur puissante médiation que les Américains durent tous les règlements qui tendaient à adoucir la rigueur de leur sort. Les Indiens regardent encore les ecclésiastiques, tant

séculiers que réguliers, dans les établissements espagnols, comme leurs défenseurs naturels, et c'est à eux qu'ils ont recours pour repousser les exactions et les violences auxquelles ils sont encore exposés (1). »

Comment sera ramenée, sur les côtes d'Afrique, la civilisation qui fut autrefois si florissante en ces lieux? Sera-ce par nos armes victorieuses? Hélas! non. Plus nous grandissons, plus l'indigène semble s'éloigner de nous. Ce qui n'est point de la compétence du génie militaire, le génie chrétien le fera peut-être. Avant notre établissement à Alger, il y avait des fractions de différents peuples. Depuis, il en est arrivé de toutes les contrées de l'Europe. Eh bien! laissez le prêtre-missionnaire développer dans ces lieux l'esprit chrétien, et vous verrez un jour le catholicisme réunir ces hommes si opposés de croyances, de mœurs, de langage, et en faire aussi un peuple de frères.

Partout, je vois la civilisation suivre avec la foi l'humble et zélé missionnaire.

Tout récemment, pendant la dernière expédition de l'Astrolabe, quelques navigateurs français ont été témoins d'un commencement de civilisation opéré par le catholicisme dans l'Océanie.

« Il y a cinq ans, les îles Gambier étaient en proie aux misères et aux dérèglements de l'état sauvage. La

(1) Histoire de l'Amérique.

polygamie, le fétichisme, l'anthropophagie y régnaient sans partage, et la condition des naturels approchait beaucoup de celle de la brute. Quelques prêtres des missions de Paris ont changé tout cela. Déposés sur ces îles, ils se virent, pendant six mois, chaque jour à la veille d'être tués ou dévorés. La foi les soutint; ils attendirent. Quelques procédés industriels enseignés à propos, quelques médicaments distribués avec intelligence, leurs soins pour les malades, leur bonté envers les vieillards, leur tendre affection pour les enfants, adoucirent ces cœurs farouches et domptèrent ces nations rebelles. Quelques indigènes se laissèrent d'abord baptiser, puis d'autres suivirent. Enfin les chefs eux-mêmes abjurèrent leurs croyances, et mirent de leurs mains le feu aux idoles. Ce fut le signal d'une conversion générale. Aujourd'hui la population des îles Gambier est entièrement catholique.

« Depuis ce temps, les îles Gambier ont changé d'aspect. A la promiscuité, on a vu succéder les unions régulières; des mœurs réservées ont remplacé la licence d'autrefois. Quelques Français, fixés sur ces lieux, se sont empressés de donner l'exemple en choisissant des femmes parmi les naturels, et en élevant leurs familles à l'européenne. Une sorte de civilisation matérielle s'est introduite avec le culte nouveau et l'a rendu cher par des bienfaits aisément appréciables.

Avant l'arrivée des missionnaires, ces peuples se faisaient la guerre pour avoir des cadavres et se livrer à d'horribles festins. Il ne reste plus de traces de cette dépravation, et la concorde règne entre les chefs des îles. La mission a ouvert des écoles où les enfants viennent s'instruire. Déjà les cases, plus solidement construites, prennent un air de propreté et d'aisance; les cultures sont mieux entendues. La race elle-même semble s'améliorer. Telle qu'elle est et si près de son berceau, cette civilisation surprend et charme tout à la fois. Rien n'est plus curieux que ces chrétiens qui, marchant à demi nus, s'embarquent sur des pirogues à balancier et brandissent leurs lances armées d'os de poissons. Sous cet aspect en apparence farouche, ils cachent une docilité parfaite, et jamais on ne les vit rebelles à la voix de leurs pasteurs (1). »

Peu de contrées ont résisté à cette action puissante du catholicisme. La Chine, qui depuis si longtemps repousse la civilisation chrétienne, s'y soumettra peut-être à son tour. Ce peuple semble sur le point de sortir de sa longue immobilité. Une flotte anglaise a déjà pénétré dans le céleste empire; nous pouvons espérer, si ce peuple entre en contact avec l'Europe. Il y en a qui disent : N'est-ce pas une honte que de voir un peuple en attaquer un autre pour le forcer de se

(1) Revue des Deux Mondes.

laisser empoisonner? Sans doute, les hommes sont aveugles dans leurs passions; mais Dieu se sert souvent de l'aveuglement des passions pour arriver à ses fins. Trouverions-nous étonnant qu'il voulût demander compte à la Chine du sang des siens qu'elle a si souvent versé? Mais Dieu est toujours père, il ne frappe ses enfants que pour leur bien.

Il y a deux siècles que Fénelon annonçait la conversion de la Chine :

« Empire de la Chine, tu ne pourras fermer tes portes. Déjà un saint pontife, marchant sur les traces de François Xavier, a béni cette terre par ses derniers soupirs. Nous l'avons vu, cet homme simple et magnanime, qui revenait tranquillement de faire le tour entier du globe terrestre. Nous avons vu cette vieillesse prématurée et si touchante, ce corps vénérable, courbé, non sous le poids des années, mais sous celui de ses pénitences et de ses travaux; et il semblait nous dire, à nous tous au milieu desquels il passait sa vie, à nous tous qui ne pouvions nous rassasier de le voir, de l'entendre, de le bénir, de goûter l'onction et de sentir la bonne odeur de Jésus-Christ qui était en lui; il semblait nous dire : Maintenant me voilà, je sais que vous ne verrez plus ma face. Nous l'avons vu qui venait de mesurer la terre entière; mais son cœur, plus grand que le monde, était encore dans ces régions si éloi-

gnées. L'esprit l'appelait à la Chine, et l'Évangile qu'il devait à ce vaste empire était comme un feu dévorant au fond de ses entrailles, qu'il ne pouvait plus retenir.

« Allez donc, saint vieillard, traversez encore une fois l'Océan étonné et soumis; allez, au nom de Dieu. Vous verrez la terre promise, et il vous sera donné d'y entrer, parce que vous avez espéré contre l'espérance même. La tempête qui devait causer le naufrage vous jettera sur le rivage désiré. Pendant huit mois, votre voix mourante fera retentir les bords de la Chine du nom de Jésus-Christ. O mort précipitée! ô vie précieuse, qui devait durer plus longtemps! ô douces espérances tristement enlevées! Mais adorons Dieu, taisons-nous (1). »

(1) Sermon pour la fête de l'Épiphanie.

CHAPITRE XXIII.

Des communautés en général.

Dans toute communauté, je remarque deux choses : séparation du monde, association de quelques personnes pour tendre à un même but, qui est toujours la gloire de Dieu et la sanctification des âmes. Là-dessus sont fondés les deux grands reproches qu'on adresse, au nom de la société, à ceux qui entrent dans une communauté religieuse : « Vous nous êtes suspects, dit-on, parce que vous vous séparez de nous. Vous nous êtes suspects, parce qu'en établissant entre vous des liens particuliers, vous semblez vous liguer contre

le reste des hommes. » A ces deux accusations, la réponse est facile.

Sans doute ils se séparent du monde, mais s'ils ont de graves raisons pour le faire, voulez-vous les arrêter? Il y a des événements extraordinaires qui sont, pour quelques cœurs sensibles, la cause d'une éternelle douleur. C'est la mort d'une mère, d'un fils, d'un époux; c'est une réputation intacte subitement flétrie; c'est une fortune colossale totalement renversée.... Que voulez-vous que fasse désormais ce cœur mortellement blessé? ira-t-il, au milieu du monde, étaler sa douleur aux yeux de tous? pleurer, tandis que chacun se livre à la joie? mêler les cris de son désespoir à des chants d'allégresse? Il serait à charge aux autres aussi bien qu'à lui-même. Pour une douleur passagère, nous admettons une séparation de quelques jours; nous devons admettre une séparation perpétuelle pour une douleur inconsolable. Il n'y a point, dites-vous, de pareille douleur en ce monde. Vous l'assurez, mais l'expérience de tous les jours ne prouve que trop évidemment le contraire. Oui, il y a pour l'âme, comme pour le corps, des plaies qui ne peuvent se guérir. Et alors l'âme est comme irrésistiblement entraînée vers le repos de la solitude, sinon vers le repos de la tombe.

Il y a des âmes qui se sentent appelées à l'accom-

plissement des conseils évangéliques, à la perfection. Pour arriver plus promptement et plus sûrement à leur but, elles se séparent du monde et se retirent dans la solitude, où rien ne troublera leur vol hardi. Vous dites : « Qu'elles restent dans la société, elles se sanctifieront elles-mêmes, et elles inviteront les autres à les imiter. » Mais déjà elles en ont fait l'expérience, et cette expérience ne leur a point été favorable. Le monde est pour elles plein de dangers; elles aiment mieux l'abandonner que de s'y perdre, et beaucoup d'autres avec elles. Au temps de la primitive Église, il n'y avait point de communautés; l'Église elle-même n'était qu'une vaste communauté séparée d'un monde aveugle et corrompu. Tous les chrétiens étaient des frères, vivant en famille sous les douces lois d'une charité parfaite. Peu à peu l'Église s'est étendue; elle a dilaté son sein, et elle a appelé les peuples épuisés de fatigues à venir s'y reposer. Le monde entier y est venu, et il y a apporté son aveuglement et sa corruption. Dès lors il fut nécessaire à quelques âmes, pour s'élever à la perfection des temps anciens, de quitter même la société chrétienne et de former une autre société.

Vous surtout qui ne considérez que la société présente, ne reconnaissez-vous pas, dans cet éloignement du monde, un grand nombre d'autres avantages? Pour ceux qui vivent en communauté, la nourriture

n'est pas aussi dispendieuse, les causes de dépense sont moins multipliées et moins pressantes. Ils n'ont pas autant à demander aux autres hommes, et, par conséquent, ils sont un fardeau moins pesant pour ce monde. Supposons que quelques-uns d'entre eux aient un cœur plus grand que leur naissance ou leur fortune, supposons qu'ils soient nés avec une ambition difficile à contenter et qui bouleverserait toute la terre plutôt que de ne pas chercher à se satisfaire : éloignés du monde, où la passion s'irrite, ces hommes vivront tranquilles; dépourvue d'aliment, leur ambition s'éteindra ou se nourrira de peu.

Du reste, en se séparant des autres hommes, ils ne les oublieront point pour cela; au contraire, ils ne cesseront de demander à Dieu leur bonheur, et, s'ils peuvent y contribuer eux-mêmes, ils le feront toujours avec un courageux empressement.

Quant aux liens qui unissent tous les membres d'une même communauté, ces liens sont évidemment nécessaires. Est-ce que des hommes peuvent vivre l'un à côté de l'autre sans former entre eux une association quelconque? Tout, dans la nature, nous rappelle la loi générale de l'union. Chaque être isolé périt infailliblement; soutenu par d'autres êtres de la même nature, il se maintient, il prend les développements que comporte sa constitution. Plus que tout autre être en-

core, l'homme est soumis à la loi du support mutuel, parce qu'il a des besoins plus incessants, plus multipliés, parce qu'il est appelé à une perfection plus grande. Aussi, regardez attentivement : est-ce que chacun de nous ne fait pas partie d'un nombre plus ou moins considérable d'associations? Il est en société avec Dieu, il est en société avec ses concitoyens, il est en société avec les principaux membres de sa famille, il est encore en société sans doute avec quelques hommes qui ont les mêmes pensées, les mêmes goûts, les mêmes occupations. Religion, patrie, famille, amitié, noms sacrés, toujours vous plaiderez victorieusement la cause des associations. Les lois qui régissent les différentes associations sont plus ou moins nombreuses, plus ou moins obligatoires; mais enfin ces lois existent, et nous ne pouvons les transgresser sans encourir une responsabilité quelconque. L'homme n'est grand que par la société, il n'est fort que par la société, il n'est quelque chose que par la société. L'esprit d'association est tellement une condition de sa force, de son existence, qu'il ne peut s'isoler d'une société sans se précipiter aussitôt dans une autre. Jamais il n'y eut tant de sociétés en France que quand on déclara toute société particulière opposée au bonheur et à la prospérité de la société générale. Il fallut l'énergie de ces nouvelles associations fondées par l'es-

prit politique pour renverser ces antiques associations fondées par l'esprit religieux : associations sanglantes qui ont porté rapidement le trouble et la destruction là où les autres avaient si longtemps maintenu l'ordre et la prospérité! Aujourd'hui encore, il y a un grand nombre de personnes qui s'armeraient volontiers de la hache pour renverser toute barrière élevée autour des communautés religieuses. Interrogez ces hommes, et, s'ils sont de bonne foi, ils vous avoueront qu'ils tiennent, par les serments les plus sacrés, à quelques sociétés secrètes : sociétés redoutables, où tout est en communauté, la propriété, la vie, la conscience!

Ainsi, dès que nous voyons quelques hommes se séparer du monde au nom de la religion et s'abriter sous le même toit, par cela seul qu'ils se sont rapprochés et qu'ils doivent vivre ensemble, ils se soumettront nécessairement à une règle commune. Mais, si nous reconnaissons qu'ils ne se réunissent que pour atteindre ensemble à un butnob le, élevé, inaccessible à leurs efffrts individuels, leur association nous paraîtra bien plus légitime, bien plus indispensable encore. Or, nous savons qu'il en est toujours ainsi. Ils viennent, je suppose, chercher quelque adoucissement à une immense douleur : ils essuieront donc mutuellement leurs larmes, ils s'adresseront les uns aux autres des paroles de consolation. Ils viennent pour

se former ensemble aux pratiques de la perfection chrétienne : ils s'encourageront donc réciproquement; ils se soutiendront par leurs exemples, par leurs prières, par leurs conseils; ils se prendront par la main, si je puis m'exprimer ainsi, et ils s'élanceront ensemble sur le chemin du ciel. Pour se rendre plus agréables à Dieu, ils sont déterminés à se dévouer entièrement au bien de l'humanité : ils mettront donc en commun leur intelligence, leur cœur, toutes les facultés de leur être. Réunissant ainsi leurs efforts, ils feront ensemble ce qu'aucun d'eux n'eût fait seul, et la société recevra de ces hommes, regardés comme inutiles, d'immenses bienfaits qu'elle ne pouvait attendre d'aucun homme isolé.

Un protestant judicieux a porté le même jugement sur les communautés en général : « Les travaux qui demandent du temps et de la peine sont toujours mieux exécutés par des hommes qui agissent en commun que lorsqu'ils travaillent séparément. Il y a plus de dessein, plus de constance à suivre un même plan, plus de force pour vaincre les obstacles et plus d'économie. Il est des entreprises qui ne peuvent être exécutées que par un corps ou par une société vivant sous la même règle.....

« Sans le lien salutaire de la religion, l'on tenterait vainement de former de pareilles sociétés; celles qui

ne seraient formées que par des conventions ne tiendraient pas longtemps. L'homme est trop inconstant pour s'asservir à la règle, lorsqu'il peut l'enfreindre impunément. Or, il faut que, dans l'enceinte où doit s'observer la règle, tout y soit soumis. La religion seule, soit par sa force naturelle, soit par le poids de l'opinion publique, peut produire cet heureux effet (1). »

(1) De Luc. Lettre sur l'histoire de la terre et de l'homme.

CHAPITRE XXIV.

Association de charité.

De toutes les associations religieuses, celles dont l'utilité est le plus généralement sentie dans le monde, ce sont les associations de charité. Le nombre en est considérable. Il y en a plusieurs pour chacune de ces infirmités auxquelles sont exposés les malheureux enfants d'Adam. Or, qui pourrait dire le nombre de ces infirmités? C'est l'enfance, c'est la vieillesse, ce sont les maladies, l'indigence, la peste, la famine, la mort. A ces maux qui nous viennent de la nature, joignez les maux encore plus déplorables que nous nous fai-

sons à nous-mêmes : l'abandon, les persécutions, la captivité, l'esclavage. L'Église, comme une bonne mère, a toujours prêté l'oreille aux cris de ses enfants, et, comprenant la douleur profonde que quelques-uns ressentaient, elle a dit, en s'adressant à ceux qui souffraient un peu moins : « Enfants, réunissez-vous pour aller soulager vos frères, et vous serez bénis de Dieu. » Voilà l'origine de toutes les associations de charité.

Ce beau nom de charité n'était pas même connu des païens. Chez eux, la dureté de cœur était une vertu. Rien ne battait sous la poitrine du Spartiate à la vue d'un enfant infirme ou débile : il le frappait jusqu'à la mort. Le Romain n'avait aucun soin de ses pauvres : il les laissait périr misérablement. Après l'établissement de l'Église, les païens ne surent pas même imiter la charité chrétienne : Julien l'apostat avoue que leurs pauvres n'étaient secourus que par les Galiléens. Chez tous les peuples idolâtres, l'exposition des enfants fut permise. La charité est tellement inséparable du christianisme, qu'elle s'établit partout où le christianisme s'établit, qu'elle s'affaiblit et s'éteint partout où le christianisme s'affaiblit et s'éteint. Voyez les peuples qui se sont séparés de l'unité catholique ! plus ils s'éloignent du foyer de la religion, plus le feu de la charité s'affaiblit dans leurs cœurs. Cela doit arriver nécessairement ; car plus les idées chrétiennes s'affai-

blissent, moins il y a de spiritualité dans les esprits; et plus il y a de matérialisme, moins il y a de charité. Ces propositions s'enchaînent, et l'une appelle l'autre rigoureusement. Aux yeux du matérialiste, que voulez-vous que fasse sur la terre ce corps qui ne peut ni se mouvoir, ni se nourrir et qui demande un appui étranger? Ah! qu'il rentre au plus tôt dans le sein de la terre. Mais quand on se dit: « A ce corps infirme est unie une âme immortelle, créée par Dieu le Père, rachetée par son Fils Jésus, » chacun s'empresse autour d'elle, et les soins les plus tendres lui sont aussitôt prodigués.

Je ne connais personne qui ait osé nier l'immensité de la charité catholique: c'eût été par trop se refuser à l'évidence. Au contraire, il y en a eu plusieurs qui ont blâmé ses excès. Ils ont dit: « Si vous allez ainsi au-devant des besoins de l'indigent et de l'infirme, si vous le traitez avec trop de douceur, vous l'accoutumerez à s'écouter lui-même, à se plaindre au moindre mal, vous favoriserez la mollesse, l'oisiveté: fléaux redoutables dans une société. » Hélas! oui, il en a toujours été ainsi sur la terre, et cela sera toujours: l'homme abuse de tout. Pour lui le mal est toujours à côté du bien. Quand, en Italie, en Espagne, vous voyez l'habitant cueillir sans peine sur la terre le peu dont il a besoin, et aller presque nu s'endormir au so-

leil, osez-vous murmurer contre celui qui donne à la terre sa fécondité et qui entretient la chaleur bienfaisante du soleil? Oh! non. Au contraire, vous bénirez à haute voix sa libéralité; et, blâmant uniquement l'indolence de ceux qui en abusent, vous les engagerez à mieux répondre, pour leur bonheur et pour celui des autres, aux intentions de la divine Providence. Si donc vous voyez quelques hommes indolents compter sur la charité catholique et s'endormir nonchalamment entre ses bras, vous vous garderez bien aussi de murmurer contre celle qui nourrit le feu divin de la charité; vous aurez toujours, pour sa générosité, des paroles de bénédiction; et, blâmant uniquement l'indolence des malheureux qui en abusent, vous les engagerez à mieux répondre aux intentions bienveillantes de la religion à leur égard.

Sans doute, diront d'autres hommes, il est souverainement important de soulager la misère, toutes les infirmités humaines. La société antique fut coupable de ne pas le faire; et, sous ce rapport, la nôtre lui est de beaucoup supérieure; mais on peut obtenir cet heureux résultat sans renoncer au monde et sans se lier par des vœux. Les associations de charité sont donc inutiles.

Si les associations sont inutiles aux actes sublimes de la charité, pourquoi ces actes étaient-ils pour ainsi

dire inconnus avant l'établissement des associations religieuses? Pourquoi les voit-on diminuer et quelquefois disparaître entièrement là où ces associations s'affaiblissent et disparaissent?

Vous qui parlez de faire exercer la charité par des personnes du monde, peut-être même par des personnes salariées, savez-vous bien en quoi consistent les actes de cette vertu divine? Approchez de ce malade et voyez!.... Voyez-vous ces joues décharnées et couvertes de sueur, ce front chauve, ces yeux creux et inquiets, ces mains convulsivement agitées? Entendez-vous ces dents qui craquent par la souffrance, ces sourds gémissements qui s'échappent d'une poitrine brisée? Approchez de cet autre lit, et voyez!.... Voyez-vous cette figure pâle, ces yeux éteints, ces mains languissantes? Entendez-vous ces cris plaintifs, ces prières déchirantes? Approchez encore et voyez!.... ou plutôt baissez les yeux, détournez le visage: il y a sur ce corps des plaies dégoûtantes et capables de faire rougir l'homme lui-même de l'humanité. Je ne vous ai parlé que de quelques malades, et je vous les ai présentés les uns après les autres. Que serait-ce donc, si je vous les montrais tous réunis, comme ils le sont dans les hôpitaux? vous reculeriez épouvantés. Eh bien! pour exercer la charité, voilà la société au milieu de laquelle il faut vivre. Il faut entendre ces cris

déchirants, répondre à cette voix plaintive, panser cette plaie hideuse, recueillir ce dernier soupir, ensevelir ce corps mort.... Et vous croyez que des hommes placés au milieu du monde s'arracheront volontiers aux fêtes et aux plaisirs pour vaquer convenablement à ces œuvres pénibles? Je suppose d'ailleurs que vous en trouviez quelques-uns. Il vous en faut un grand nombre : comment vous les procurerez-vous? — Nous les gagnerons. — Vous les gagnerez, avez-vous répondu. Malheur au peuple qui en est réduit à payer la charité! Je vous le dis, l'homme à gage est un nouveau fléau ajouté dans les hôpitaux à tous ceux qui s'y trouvent déjà. Celui qui jouit de la santé et qui, par conséquent, peut à la rigueur se suffire à lui-même, celui-là encore ne se fait que difficilement servir par des hommes gagés. Et vous n'auriez pas d'autres gardes à donner à vos pauvres malades?

Vous dites encore : « On se fait à tout par l'habitude. Le cœur devient insensible, il s'endurcit au milieu des souffrances. » Mais ce n'est point un cœur insensible, un cœur endurci qu'il faut pour soigner convenablement les malades. Il faut au contraire un cœur sensible et compatissant. Ce n'est point une pierre ayant la forme humaine que nous devons placer auprès de l'homme souffrant, c'est un ange qu'il nous faut appeler à ses côtés. Vous qui

avez un malade à soigner, voulez-vous lui faire tout le bien possible? prenez part à ses souffrances, répondez avec douceur à ses emportements, aimez ses plaies.... Or, je le demande, comment peut s'obtenir cet heureux résultat, bien au-dessus des forces humaines, si ce n'est par des grâces spéciales que Dieu accorde ordinairement à ceux de ses enfants qui se consacrent entièrement à ces pénibles fonctions. L'homme, a-t-on dit quelquefois, n'est bien soigné que dans sa famille. J'admets le principe, et j'en tire, en ma faveur, une conséquence décisive : il y a un grand nombre de malheureux qui n'ont aucune famille. D'autres vivent comme s'ils n'en avaient pas. De qui donc ces hommes, isolés sur la terre, recevront-ils les soins dont ils ont besoin? Uniquement de ceux qui se sont séparés de leurs parents, et qui n'ont de famille que l'humanité.

Pour soigner le malade, il ne suffit pas toujours de faire le sacrifice de ses goûts et de ses affections, il faut encore être disposé à faire le sacrifice de sa vie. Dans un hôpital surtout, combien de maladies contagieuses, combien de fléaux qui frappent de mort l'homme robuste, encore plus promptement quelquefois que celui qui, depuis longtemps, languit et soupire après sa dernière heure! Or, je vous le demande, en connaissez-vous beaucoup qui veuillent ainsi faire

de gaieté de cœur le sacrifice de leurs vies? Tel ira bravement s'ensevelir dans la gloire, sur un champ de bataille, qui n'aura pas le même courage pour aller mourir inconnu dans un hôpital. Le médecin sera soutenu par le désir de faire des expériences, d'acquérir de nouvelles connaissances; car, s'il est glorieux de s'illustrer par les armes, il ne l'est pas moins de le faire par la science. Ce qui le soutiendra encore, c'est le désir de sauver le malade; car, s'il est glorieux d'ôter la vie à l'ennemi robuste et courageux, il ne l'est pas moins de la rendre à l'infirme languissant et sans courage. Mais l'humble infirmier, qui le soutiendra, qui lui donnera le courage d'affronter la mort? Ses soins ne sont pas moins importants que ceux du médecin, et ils sont de toutes les heures, de tous les instants. L'homme tient essentiellement à la vie, et il faut de puissants motifs pour l'en détacher. Je suppose, si vous le voulez, que vous n'y teniez pas pour vous-même; vous y tiendrez du moins pour vos parents, pour vos amis, pour l'acquit de tous vos engagements. Cette vie que vous seriez disposé à sacrifier, elle n'est pas uniquement à vous; elle est à votre femme, à vos enfants, à tous ceux à qui vous l'avez engagée vous-même, ou à qui elle fut engagée pour vous. Le prêtre lui-même ne fera pas toujours dans ces circonstances ce que peut faire le religieux. Il vit dans le monde; et, malgré tous ses efforts pour

s'en détacher, il y tiendra nécessairement par quelques liens. Il y tiendra par ses parents, par ses amis, par ses paroissiens. Quand quelqu'un des siens se présentera subitement pour l'arrêter sur le chemin de la mort, il n'aura pas toujours le courage de détourner les yeux et de lui dire : « Je ne vous connais pas. » Qui donc aura ce courage nécessaire ? le véritable religieux. En entrant dans une communauté, il s'est dit : « Désormais, ma vie n'appartient à personne. Elle est à moi uniquement ; ou, plutôt, elle est à Dieu, et je suis prêt à la sacrifier au moindre signe de sa volonté. » Pourquoi ne le ferait-il pas ? Mieux que tout autre, il s'est pénétré de cette importante vérité si généralement admise en théorie et si communément oubliée en pratique : L'homme ne périt point à la mort ; en échange de cette vie misérable, Dieu donne au martyr une vie incorruptible.

CHAPITRE XXV.

Religieuses hospitalières.

Il est impossible de parler des associations de charité sans dire quelques mots de ces saintes filles qui consacrent au soulagement des malheureux leurs plaisirs, leur santé, leur vie, tout leur être. Elles ont différentes dénominations. On les appelle : *Religieuses hospitalières*, *Filles de la charité*, *Filles de Saint-Vincent* (car saint Vincent est devenu synonime de charité), *Sœurs de la croix*, *etc.* Comme on le voit, il y a dans tous ces noms une idée de piété et de dévouement ; c'est que, sous ces dénominations différentes, elles se

proposent toutes le même but, qui est de plaire à Dieu en se sacrifiant pour les hommes.

Voltaire, qui a essayé de tout flétrir en religion, a cependant parlé comme les autres des religieuses hospitalières : « Peut-être n'y a-t-il rien de plus grand « sur la terre que le sacrifice que fait un sexe déli- « cat de la beauté, de la jeunesse, souvent de la « haute naissance et de la fortune, pour soulager, « dans les hôpitaux, ce ramas de toutes les misères « humaines, dont la vue est si humiliante pour l'or- « gueil humain, et si révoltante pour notre délica- « tesse. Les peuples séparés de la communion ro- « maine n'ont imité qu'imparfaitement une charité si « généreuse (1). » Je ne vois pas même qu'ils l'aient imitée en aucune manière. Quelques-uns donneront volontiers leur argent pour soulager les malheureux; mais se donneront-ils eux-mêmes, comme le demande souvent la charité, et comme la religieuse hospitalière le fait tous les jours parmi nous? Un membre de l'Académie des sciences, envoyé par le gouvernement pour examiner les hôpitaux d'Angleterre, a dit à son retour : « Il règne une police très-exacte dans ces éta- « blissements ; mais il y manque deux choses : nos « curés et nos hospitalières. » Il aurait pu ajouter : « Ces deux choses manquant, tout y manque. »

(1) Essai sur l'histoire générale.

En effet, pour ne parler que du sujet qui nous occupe en ce moment, qui peut remplacer, dans un hôpital, la fille de charité? Elle entretient dans la maison l'ordre, l'économie, la propreté. Elle écoute attentivement les rapports du médecin, et elle prépare avec intelligence les traitements qu'il a prescrits. La voyez-vous accourir partout où l'appelle le besoin le plus pressant; ici, elle soigne une maladie honteuse; là, elle panse une plaie dégoûtante; plus loin, elle va recueillir le dernier soupir d'un mourant; à côté, est un cadavre sur le point d'entrer en dissolution, elle s'empresse de l'ensevelir. Mais le corps n'est pas toujours ce qu'il y a de plus à plaindre dans un malade; son âme, ensevelie dans un corps qui n'est que souffrance, à combien de dangers n'est-elle pas exposée? L'hospitalière répond à ses emportements par des paroles de douceur; elle lui donne l'exemple de toutes les vertus chrétiennes; elle l'environne des secours de la religion, et, quand les liens qui la retiennent à la terre sont brisés par la mort, elle facilite, par ses prières, son élévation au ciel et sa réunion avec Dieu.

Nous avons reconnu que, pour soigner les malades, il fallait avoir renoncé à ses goûts, à ses affections. La sœur de charité n'y a-t-elle pas renoncé? Elle s'est retirée des siens, si je puis m'exprimer ainsi, pour ne

plus vivre désormais que de la vie spirituelle. Pour elle, le monde avec ses plaisirs n'est plus rien; elle n'a d'amour que pour Jésus, et surtout pour Jésus souffrant; elle l'aime encore jusque dans ces pauvres infirmes avec lesquels elle vit tous les jours, et qu'elle s'est fait un devoir de soigner.

Nous avons reconnu encore que, dans un hôpital, il fallait un courage à toute épreuve, qu'il fallait être dans la disposition de faire, à chaque instant, le sacrifice de sa vie. La sœur de charité n'a-t-elle pas ce courage héroïque? Jamais vous ne la verrez manquer à son devoir, et elle ne reculera, pour l'accomplir, devant aucun danger. Plus elle est faible extérieurement, et plus elle a de force intérieure. Son corps s'affaisse et semble l'abandonner; mais toute sa force s'est réfugiée dans son âme : et qu'est-ce donc que le courage, si ce n'est la force de l'âme? Quant au sacrifice de la vie, pourquoi ne le ferait-elle pas? A quoi tient-elle en ce monde? Plaisirs, honneurs, richesses, elle a tout foulé aux pieds ; les liens les plus légitimes, les liens de l'amitié et de la famille, elle les a brisés pour ne plus appartenir qu'à Dieu. La mort ne fera que consommer le sacrifice qu'elle a si généreusement commencé : elle ne peut donc la craindre; au contraire, elle l'appellera souvent de tous ses vœux.

Enfin, nous avons reconnu que le soin bien en-

tendu des malades exigeait beaucoup de douceur et de patience, qu'il demandait presque toujours ces tendres soins qui ne se rencontrent ordinairement que dans la famille. N'est-ce pas encore chez la sœur de charité que vous trouverez cette patience sans bornes, cette douceur inaltérable, ces soins affectueux? Son air, son regard, le son de sa voix, les pieux symboles dont elle est environnée, tout en elle est pour le malade l'expression de la douceur et de la patience. Dans cette religieuse assise jour et nuit auprès de son malade, ce n'est point une étrangère que vous voyez, c'est une mère, une sœur. Ces doux noms lui ont été donnés par la religion, quand elle a pris l'habit de son Ordre, et, par sa conduite de tous les jours, elle se rend de plus en plus digne de le porter. Un jeune homme a été appelé au loin par ses affaires, et il tombe sans connaissance dans une ville où il est inconnu. Comme il a peu de ressources, on le transporte dans une de ces maisons où la religion offre généreusement l'hospitalité aux étrangers, aux indigents, à tous ceux que son divin fondateur a le plus recommandés à sa charité. Plusieurs fois déjà, ce jeune homme a éprouvé la même attaque qui le fait horriblement souffrir en ce moment; mais, dans la maison paternelle, il recevait toujours d'une tendre mère et d'une sœur attentive les soins les plus em-

pressés ; cette mère et cette sœur sont actuellement bien loin de lui. Dès que le premier accès du mal est passé et que la connaissance commence à lui revenir, il élève un peu la tête, il tourne ses regards de tous côtés, et les reportant sur lui-même : « Ma mère ! ma sœur ! où êtes-vous ? » s'est-il écrié. Des larmes coulent aussitôt de ses yeux, et il retombe épuisé. En ce moment, il y avait dans la même salle, à peu de distance de son lit, deux religieuses, dont l'une à la fleur de l'âge venait de panser une plaie incurable, l'autre, déja avancée en âge, venait de réciter les dernières prières au lit d'un agonisant. Elles se rendent avec empressement au lit d'où est parti cet appel, et, se présentant presque au même moment : « Nous voici, disent-elles au jeune malade, nous voici, car vous nous avez appelées ! » Le jeune homme élève de nouveau la tête ; il regarde attentivement. Hélas ! ce n'est ni la figure de sa mère, ni la figure de sa sœur. Il cherche dans ses souvenirs. Après avoir réfléchi un instant, il comprend le mystère, et de douces larmes coulent aussitôt de ses yeux. Sainte religion, que tu es pour nous abondante en consolations ! ce n'est pas sans raison que nous t'appelons la consolatrice, la mère des affligés. Quand l'homme est abattu, tu le relèves, tu le presses contre ton sein, et, appuyant ta main sur son cœur, tu fais goûter encore à ce cœur

affaissé sous le poids des souffrances quelques-unes de ces vives et douces jouissances qui sont tout le bonheur de la vie.

Sous une administration où tout se fait par des chiffres, il ne faut point trouver étonnant que quelques hommes aient eu la tête et le cœur assez froids pour calculer que peut-être des infirmières laïques ne leur coûteraient pas aussi cher que des religieuses hospitalières. Mais, je l'ai déjà dit, ce ne sont point seulement des soins physiques qu'il faut dans un hôpital. Il faut la bienfaisance dans ce qu'elle a de plus élevé, de plus divin; il faut la charité chrétienne. Cette vertu ne s'achète pour aucun prix; Dieu seul la donne; et il l'a mise surtout au cœur de l'hospitalière. Quand un homme est abattu, épuisé, quand il sent tout son être défaillir, demandez-lui si une infirmière lui suffit. Il vous répondra qu'il n'a jamais eu plus grand besoin d'une mère, d'une sœur, de ce que nous pouvons imaginer de plus tendre et de plus fort parmi les hommes. Eh bien! une mère, une sœur ne s'acquièrent point avec de l'argent : la nature seule et la religion nous les donnent.

Que s'il faut absolument employer le raisonnement des chiffres, je dirai : est-ce que les soins de la religieuse hospitalière vous coûtent quelque chose? Ils sont d'un prix trop élevé pour qu'elle songe à vous

les vendre : tout l'or de la terre ne les acquitterait pas, parce que l'or ne peut récompenser la vertu. C'est Dieu lui-même qui les acquittera un jour ; et le ciel doit en être le prix. — Nous les payons, cependant. — Vous payez la nourriture de l'hospitalière, et en cela vous écoutez la vue de vos intérêts propres, puisque c'est le moyen de la conserver sur cette terre où sa présence est si utile. — Nous lui donnons la nourriture et quelque chose de plus encore. — Mais, évidemment, cet excédant n'est pas pour elle. N'a-t-elle pas renoncé à tout ici-bas ? Elle n'a rien, elle ne demande rien. Le ciel pour elle et pour les autres, voilà ce qu'elle cherche à gagner. Si donc il lui reste quelque chose après la nourriture et le vêtement, cet excédant revient à la maison-mère pour la soigner, dans ses dernières années, quand elle ne peut plus soigner les autres, ou bien pour élever d'autres religieuses qui viennent après elle éclairer et soulager cette pauvre humanité qui n'est qu'ignorance et douleur. Heureuse la société, si elle pouvait toujours placer ses fonds aussi avantageusement !

Nous avons considéré la sœur de charité dans un hôpital ; mais elle n'y est pas toujours, car il lui faut nécessairement un peu de délassement dans un exercice si laborieux. Eh bien ! savez-vous où elle trouve le délassement dont elle a si grand besoin ?

Encore dans l'exercice de la charité. Elle vient de sortir: suivons-la d'un œil attentif et respectueux. Vous la voyez traverser nos rues et nos places publiques au milieu des bénédictions du peuple : elle est à la recherche de quelques malheureux. Il y a, dans les villes surtout, bien des misères secrètes et bien des souffrances inconnues. Il faut donc les rechercher avec soin, soulever le voile sous lequel elles se cachent, et les soulager. S'il n'en était pas ainsi, je ne sais combien de personnes succomberaient chaque jour; je ne sais combien de crimes épouvantables désoleraient la société. Voilà ce qui occupe actuellement notre hospitalière. Sous son extérieur calme et recueilli, il y a plus d'une pensée d'amour et de dévouement. Elle vient d'entendre dire : « Dans tel quartier de la ville, dans telle rue, il y a plusieurs familles réduites à la plus profonde misère. » Ces paroles ont suffi pour enflammer son zèle. Ange de charité, elle vole où la charité l'appelle. A l'indigent affamé, elle a porté un peu de pain; aux vieillards, à l'enfant nu et glacé, des vêtements et du bois; au malade alité, les secours dont il a besoin et quelques paroles de consolation. « Dieu vous le rende, ma sœur, lui dit chacun de ceux envers qui elle exerce sa charité. — Mais ces dons ne sont pas de moi. Priez pour ceux qui vous les envoient, et, avant tout, remerciez le bon Dieu qui leur inspira

la volonté de venir à votre secours. » Après avoir dit ces mots, elle se dérobe avec empressement aux nouvelles bénédictions qui accueillent sa modestie, et elle continue ses visites.

Ce n'est pas seulement dans le réduit du pauvre que je la vois pénétrer. Elle entre aussi dans les maisons opulentes; mais c'est toujours la charité qui la conduit. Elle vient verser les larmes et les gémissements du malheureux dans le cœur de l'homme riche. Celui-ci, profondément ému, lui donne avec joie ce qu'il eût donné pour aller au spectacle verser des larmes stériles. La religieuse triomphante s'empresse de porter ces nouveaux secours à ses pauvres souffrants, et elle revient déposer aux pieds du riche leur reconnaissance et leurs bénédictions. Oh! que de cette manière les rangs les plus opposés de la société se trouvent utilement et saintement rapprochés!

Ce fut sans doute pour que la fille de charité pût aller en pleine liberté partout où l'appellent les besoins des malades et des pauvres que l'immortel Vincent de Paul établit, pour ses filles, cette belle règle, qui est aussi la règle de toutes les religieuses dévouées aux œuvres de charité : « Vous n'aurez point d'autres monastères que les maisons des pauvres, point d'autres cloîtres que les rues des villes et les salles des hôpitaux, point d'autres clôtures que l'obéissance, point d'autre voile qu'une sainte modestie. »

CHAPITRE XXVI.

Le Père de la Merci.

En tout temps le rachat des captifs fut regardé dans l'Église catholique comme une œuvre de miséricorde.

Au troisième siècle, il y eut dans quelques villes de la Numidie une incursion de barbares qui emmenèrent en captivité des chrétiens de l'un et de l'autre sexe. Les évêques de ces villes affligées sollicitèrent aussitôt de l'évêque de Carthage des secours pour les aider à racheter leurs captifs. Cyprien ne put lire ces lettres sans répandre des larmes. Il en fit part aux fidèles,

qui, ressentant la même douleur, contribuèrent généreusement à cette bonne œuvre. Les dons du clergé et des fidèles de Carthage furent considérables. Dans sa lettre d'envoi, Cyprien disait : « Notre Église demande, par ses prières, que rien de semblable ne vous arrive jamais. Cependant si de ces malheurs se renouvelaient, écrivez-nous, et vous nous trouverez toujours disposés à vous secourir. »

Un siècle plus tard, les Goths, après avoir ravagé la Thrace et l'Illyrie, s'étaient avancés jusqu'aux Alpes. Ils avaient chargé de chaînes et entraîné captifs des jeunes gens, des enfants, des femmes faibles et timides. Effrayé du danger qu'ils allaient courir, Ambroise entreprit de les racheter. Après avoir épuisé toutes ses ressources, il vendit une partie des vases de son église. Les Ariens lui en faisaient un reproche; voici sa réponse : « Il vaut mieux conserver à Dieu des âmes que de l'or. » Aux yeux de ce saint évêque, c'était entrer parfaitement dans l'esprit de Jésus que d'employer au rachat de pauvres captifs des vases destinés à recevoir le sang qui a coulé pour le rachat du genre humain. « Ce sang, disait-il, leur a imprimé la vertu de la rédemption. »

Au milieu du cinquième siècle, Rome avait été pillée, et un grand nombre de ses habitants, devenus esclaves, avaient été traînés à Carthage. L'évêque de

cette ville voulut les racheter. Pour cela, il vendit tous les vases d'or et d'argent qui servaient aux églises ; et parce qu'il n'avait point de lieux assez spacieux pour contenir cette multitude, il y destina deux grandes églises qu'il fit garnir de lits et de paille. Il y avait beaucoup de malades parmi ces pauvres prisonniers. L'évêque libérateur les visitait à tout moment. La nuit même, il se rendait au lit des malades, malgré son grand âge et sa vieillesse décrépite. Il mourut peu après. On l'enterra secrètement, de peur que le peuple, qui l'adorait, n'enlevât son corps. Les Romains qu'il avait rachetés croyaient, à sa mort, être de nouveau retombés en servitude.

Je fatiguerais le lecteur, si je voulais dire combien de fois la charité des fidèles a brisé les chaînes des captifs. D'ailleurs, mon intention ici est de fixer plus particulièrement les yeux sur les associations qui se sont formées pour atteindre plus sûrement ce but.

Aux vœux ordinaires de religion, le Père de la Merci joignait celui de consacrer ses biens, sa liberté, sa vie même au rachat des captifs. Vœu sublime que nous ne saurions trop nous rappeler pour effacer à nos yeux la honte dont tant d'hommes se sont couverts en assujettissant leurs frères à tous les maux de la servitude.

L'Ordre des Pères de la Merci n'était d'abord qu'une

association libre de quelques hommes riches qui consacraient une partie de leurs revenus à la rédemption des chrétiens réduits à l'esclavage. Plus tard, ils se lièrent par des vœux, et ils consacrèrent à l'accomplissement des mêmes desseins leur fortune entière, tout ce dont ils pouvaient disposer. Je me représente le brave Espagnol luttant jusqu'à la fin contre le Maure qui dominait dans son pays. Il avait passé tout le temps de la jeunesse et de l'âge mûr à repousser de sa patrie le barbare qui y était venu pour s'abreuver plus à l'aise du sang chrétien. Quand toute sa force s'était minée dans cette lutte sans fin, quand son épée s'était brisée, et que sa main épuisée en pouvait à peine soutenir le tronçon, il échangeait l'habit militaire pour l'habit monastique, et, se mettant sous la sauvegarde de la religion, il employait tout ce qu'il avait de foi dans l'âme et d'énergie dans le cœur à délivrer ses frères. Oh ! combien il était heureux quand, traversant les mers et pénétrant jusqu'à ces plages barbares où les chrétiens enchaînés ont tant versé de larmes, il avait le bonheur de rendre à la liberté des malheureux qui autrefois peut-être avaient combattu à ses côtés, et dont les cheveux blanchissaient dans la servitude. Cet Ordre était le complément des Ordres militaires. Quand l'infidèle était maître de sa proie, quand la bravoure du chevalier n'avait pu ni le défendre ni

l'enlever, quel moyen restait-il pour le délivrer, si ce n'est d'avoir recours à la toute-puissance de la charité !

Le Père de la Merci s'appelait encore le Père de la Rédemption. Touchante dénomination, qui nous rappelle que, pour délivrer l'humanité ensevelie dans les ténèbres et haletante sous le joug d'une dure servitude, le Fils de Dieu a quitté le séjour du bonheur et de la gloire, qu'il s'est revêtu, sur cette terre indigente, de la forme de l'esclave, qu'il s'est chargé de nos douleurs, et qu'il est mort sur une croix. Tous les sacrifices qu'ont pu faire les hommes pour la délivrance de leurs frères ne sont rien auprès d'un tel sacrifice; mais aussi qui de nous pourrait faire ce qu'a fait l'Homme-Dieu? Il se donne comme notre modèle à tous; nous pouvons donc marcher sur ses traces; mais l'égaler, jamais.

Presque toute pensée généreuse est d'origine française : notre pays peut revendiquer encore, comme lui appartenant, la pensée mère de cette belle institution. C'est en France qu'ont paru les premiers religieux dont la fin dernière était le rachat des captifs. On les appelait Trinitaires, parce qu'ils étaient sous l'invocation de la Trinité : c'est donc toujours au nom de Dieu que l'homme peut exécuter ses généreux desseins. Dieu seul est grand, Dieu seul est puissant par sa na-

ture, et quand l'homme le paraît un instant, c'est que Dieu lui a communiqué quelque chose de sa grandeur et de sa puissance.

Quoique peu favorable à tout ce qui tient à la religion, Voltaire n'a pu s'empêcher de donner des éloges à cette institution. Après avoir parlé de plusieurs congrégations dévouées au service du prochain, il traça, comme à regret, les lignes suivantes : « Il en est une « plus héroïque ; ce nom convient aux Trinitaires de la « rédemption des captifs. Ces religieux se consacrent, « depuis cinq siècles, à briser les chaînes des chrétiens « chez les Maures. Ils emploient à payer les rançons « des esclaves leurs revenus et les aumônes qu'ils re- « cueillent, et qu'ils portent eux-mêmes en Afrique (1). »

Tous les philosophes incrédules ont tenu le même langage. C'est que celui qui se fût refusé à cet éloge aurait abjuré, non-seulement la religion, mais encore l'humanité. Cependant plusieurs ont dit : « Pourquoi donc n'avoir pas laissé cette association ce qu'elle était d'abord, c'est-à-dire une association libre de quelques généreux laïques? » Pourquoi? mais parce qu'elle eût manqué de stabilité. Toute association libre ne peut durer longtemps; il suffit de la mort ou du refroidissement de quelques membres pour la dissoudre. Dès qu'elle est adoptée par l'Église, elle participe en quel-

(1) Essai sur l'histoire générale.

que sorte à la perpétuelle existence de celle dans le sein de qui elle a été recueillie; elle devient une famille nombreuse qui brave toute cause de destruction, et qui se perpétue de génération en génération jusqu'à ce que sa mission divine ait été accomplie. Pourquoi? dites-vous. Eh! ne voyez-vous pas que ce fut pour lui donner cette force infinie dont elle eût manqué s'il n'y avait eu en elle rien de divin. Qu'auraient fait, pour le rachat de tant de captifs, quelques hommes librement réunis? Ils auraient disposé d'une partie de leurs revenus et peut-être encore d'une partie des revenus de leurs amis. Mais qu'est-ce que cette petite quantité d'or dans un des bassins de la balance du barbare, qui fait peser tout le poids de ses chaînes dans l'autre bassin, en demandant toujours que la rançon soit plus forte? Auraient-ils osé aller, de côté et d'autre, solliciter la coopération de tous ceux qui savent compatir? en eussent-ils été écoutés? Eussent-ils été toujours disposés à quitter leur patrie, à s'arracher aux embrassements de leurs parents et de leurs amis pour aller braver la fureur des flots et la fureur plus redoutable encore des barbares?.... C'est ce que faisait le Père de la Rédemption. Quel que fût son âge, quelle que fût sa constitution, il partait seul, quand le devoir l'appelait. Tenant d'une main son bréviaire, et de l'autre les dons de la charité, il s'embarquait avec joie, après

avoir prié devant l'autel de celui qui commande aux flots et à la tempête. Il adressait aussi quelques prières à celle qui a donné son Fils pour la rédemption du genre humain. Quand il était agenouillé devant l'autel de la Mère de Dieu, souvent sans doute cette pensée consolante se présentait à son esprit : « Je vais briser les chaînes de plus d'un fils longtemps pleuré par sa mère. » Sans souci pour la vie présente et sans crainte de la vie future, il abordait résolument les côtes de la Barbarie, et après avoir racheté autant de captifs qu'il pouvait, il revenait triomphant avec eux. Noble triomphe! ce fut celui de l'Homme-Dieu. Combien il diffère de ces sortes de triomphe dont le bruit des chaînes et les pleurs des malheureux prisonniers faisaient le plus bel ornement. Quelquefois, quand sa bourse s'était épuisée trop promptement à son gré, il remarquait encore dans les chaînes un homme à la fleur de l'âge et d'un extérieur intéressant; alors le religieux vieillard se disait : « Celui-ci peut rendre plus de services que moi à la religion, à la patrie. » Et, plein d'un généreux dévouement, il se chargeait volontairement de ses chaînes pour le rendre à la liberté. La religion compte dans ses annales plusieurs exemples d'un pareil dévouement : c'est l'héroïsme porté au plus haut degré. Quand l'auguste victime expirait chargée de ces chaînes glorieuses, elle pouvait s'écrier aussi, à

l'exemple de celui qui s'immolait pour un autre rachat : « Tout est consommé ! »

C'est à Alger surtout que le fidèle gémissait dans les chaînes, et c'est là que le Père de la Merci s'empressait de venir le racheter. Il n'y a plus aujourd'hui sur cette côte de chrétiens captifs, car partout où le bras du Français a été vainqueur, là doit aussi cesser la servitude. Cependant combien de malheureux Barbares languissent dans ces lieux sous un joug plus redoutable ; ce sont eux qui doivent enflammer aujourd'hui le zèle des âmes généreuses. Ministres de la religion, pères de la rédemption véritable, empressez-vous d'aller briser leurs chaînes. Qui a pu lire sans attendrissement le premier mandement de l'évêque d'Alger et le compte rendu de ses travaux apostoliques? Certes, il y a longtemps que de pareils accents avaient retenti sur cette côte barbare. Qui n'a admiré sa puissante et ingénieuse charité dans l'échange des prisonniers? Par ses soins, les Français et les Arabes ont été rendus à la liberté. A l'exemple du Dieu dont il est le digne ministre, il fut le bienfaiteur de tous, et son nom vénéré est prononcé avec amour dans les deux camps ennemis.

Il y en a qui parlent aujourd'hui de la conquête d'Alger comme d'une calamité. Quand de semblables paroles sont tombées du haut de la tribune, une voix plus généreuse s'est empressée de protester : « La pi-

raterie au voisinage de l'Europe était une honte pour les peuples chrétiens. Elle devait donc être détruite, et je m'estimerai toujours heureux que la destruction en soit due à la valeur de notre armée. » On pouvait dire encore à ceux qui se plaignent de cette conquête : « Savez-vous si quelques-uns des vôtres n'ont pas langui autrefois dans les chaînes sur ces plages barbares? Savez-vous si vous n'y languiriez pas vous-mêmes en ce moment, sans la destruction de cette piraterie? Le Français, depuis longtemps, redoutait peu la servitude, mais il l'avait redoutée autrefois, et ce qui s'était vu déjà pouvait se renouveler. » Que disent donc en faveur de leur opinion ceux qui froissent aussi fortement l'instinct généreux de toute la France : « Pourquoi enfouir nos trésors sur ces plages lointaines? — Je n'examinerai point si plus tard nous ne recueillerons pas avec usure l'or que nous semons aujourd'hui; je me contenterai de faire remarquer ici que longtemps nos trésors y ont été enfouis moins glorieusement par la piraterie et pour la délivrance de nos frères captifs. — Le sang de nos braves n'y coule-t-il pas continuellement? — Les Français y mouraient aussi dans les fers du Barbare; et qui ne voit que, pour un enfant de la France, il est mille fois plus doux de mourir l'épée à la main que de succomber sous le joug honteux de la servitude. »

Ce que nous avons dit sur le Père de la Merci peut se résumer dans ces beaux vers d'un jeune poëte (1) que l'Académie a récemment couronné :

Frères de la Merci ! — Jamais nom respecté
Ne s'inscrira plus près de la Divinité....
Relevant par un mot le courage qui ploie,
Des ongles du lion ils arrachaient la proie
Et ramenaient ensuite, heureux et triomphants,
Aux femmes leurs époux, aux mères leurs enfants.
Jamais la charité n'eut un plus doux symbole :
Car ils touchaient les rois par des récits plaintifs,
Et du pauvre lui-même acceptant une obole,
Quêtaient par l'univers la rançon des captifs !
Leur immense tendresse étonnait l'infidèle :
Ni les lointaines mers, ni la dure saison,
Ne suspendaient leurs pas ou n'émoussaient leur zèle ;
Et souvent on les vit réclamer la prison
D'un esclave ignoré que la longue souffrance
Avait dépossédé des biens de l'espérance,
Et qui se demandait, en entendant leur voix,
Si Dieu s'était fait homme une seconde fois.

(1) Alfred des Essards.

CHAPITRE XXVII.

Religieux du mont Saint-Bernard.

Il y a près de trois mille ans, un prophète s'écriait : « Si je monte au ciel, vous y êtes; si je descends dans les entrailles de la terre, je vous y trouve; si je prends mes ailes dès le matin, si je m'envole aux extrémités de la mer, c'est votre main qui m'y a conduit, c'est elle qui m'y soutiendra. Et j'ai dit : Peut-être que les ténèbres me couvriront; mais voilà qu'au milieu de la nuit il sort de votre sein un rayon qui illumine mon cœur. » Que nous représentent ces paroles? est-ce l'immensité de Dieu ou l'immensité de la charité chré-

tienne? Mère pleine de tendresse et de prévoyance, la religion prend à sa naissance l'enfant que Dieu lui confie, elle le conduit jusqu'au tombeau, et, en quelque endroit qu'il dirige ses pas, elle se tient à ses côtés, éclairant son ignorance, fortifiant sa faiblesse, redressant ses moindres écarts. Allez jusqu'aux extrémités de la terre, où se trouve relégué le pauvre sauvage; pénétrez dans le sein de la terre, où le mineur languit, privé de la lumière du jour; élevez-vous dans les airs, sur ces hautes montagnes que le savant explore et que franchit le voyageur pour abréger sa route, partout vous trouverez la charité, fille de la religion, qui se tient là toujours prête à répondre au premier cri de détresse sorti du cœur de l'homme.

Avez-vous visité quelquefois le mont Saint-Bernard? L'air vif y use promptement les ressorts de la respiration; la neige y couvre souvent la terre; les vents violents, les avalanches, l'intempérie des saisons, tout contribue à en faire un séjour inhabitable. Aussi l'homme se garde bien d'y établir sa demeure; il y paraît en passant, et encore, pendant ce court passage, sa vie se trouve souvent en danger. Eh bien! ce que l'homme ne veut pas faire, le chrétien le fait avec empressement. Sur cette montagne, la religion a bâti un hospice, et elle y entretient continuellement quelques-uns de ses enfants. Que font-ils dans ces lieux

inhabités? Ce qu'ils font, vous le comprenez facilement : élevés sur un autre Calvaire, ils prient Dieu en se sacrifiant pour le salut de leurs frères. Pauvres voyageurs que la curiosité ou le besoin a conduits sur cette montagne, si vous vous êtes égarés, si l'ouragan vous a surpris et menace de vous jeter dans quelque précipice, approchez-vous de cette maison, entrez avec confiance; le religieux, l'homme de Dieu, votre frère, est là prêt à vous accueillir et à vous prodiguer tous les soins qui vous sont nécessaires. En entrant, vous avez vu la croix s'offrir à vos regards. Or, vous ne l'ignorez pas, la croix, c'est l'espérance de l'homme.

Le voyageur ne peut pas toujours se rendre à l'hospice, où il serait assuré de trouver un lieu de refuge. Il s'est égaré loin de la maison, ou bien encore l'air est tellement obscurci, la terre est tellement couverte de neige, qu'il n'aperçoit plus aucune trace, qu'il ne sait plus de quel côté se diriger. Peut-être encore l'avalanche fut-elle si considérable qu'elle l'a renversé, jeté dans un précipice, enveloppé de neige comme d'un suaire. C'est alors surtout que le voyageur se trouve dans une position critique; si la connaissance lui reste encore, il tourne ses regards vers Dieu, et il appelle la mort pour terminer ses souffrances. Cependant, au milieu du bruit sourd causé par l'universel boulever-

sement de la nature, un bruit perçant s'est fait entendre : c'est le son d'une cloche. Le voyageur désespéré a relevé la tête, il écoute attentivement : « Qu'est-ce donc? » se dit-il. S'il n'a point l'habitude de ces lieux, il se perd en mille conjectures, et des pensées de mort s'offrent le plus souvent à son esprit : « Est-ce le glas de ma mort qu'un ange sonne en ces lieux parce que la religion ne peut le faire? » Il ne tarde point à sortir d'incertitude : ce qu'il a entendu, c'est le son d'une cloche suspendue au cou d'un chien intelligent et courageux. En ce moment, le religieux du Saint-Bernard se dévoue, il vient au voyageur égaré, qui ne pourrait venir à lui, et parce que, seul, il ne saurait ni le découvrir ni lui porter des secours efficaces, il s'est fait accompagner de cet animal, qu'il a formé avec soin à cet exercice. Le son de la cloche, c'est la voix que lui a donnée l'industrieuse charité pour appeler et guider l'homme qui s'est perdu. Que si l'homme ne peut plus répondre à cet appel, le chien va au-devant de lui. Il a l'instinct de la charité, il le découvre, il le flaire, il le réchauffe de son haleine; il réveille l'espérance dans son cœur, et, avec l'espérance, le courage. L'homme se relève, il aperçoit le religieux, et, suivant l'ange libérateur, il se rend à l'hospice, où il échappe à une mort certaine.

Mais comment le religieux peut-il subsister dans ces

lieux inhabitables pour le reste des hommes? — C'est là le triomphe des communautés. Voyez-vous, le religieux est l'enfant de l'Église, et il ne s'est rendu à ce poste dangereux que sur son invitation. Aussi elle ne le laissera jamais manquer des choses qui lui sont nécessaires pour lui-même et pour ceux qu'il est appelé à secourir. — Mais l'air trop vif, l'intempérie des saisons, doivent user rapidement sa vie? — Sans doute, et voici ce qui arrive : quand il succombe en quelques jours, il entre au ciel, dont il s'est si courageusement rapproché, et un autre religieux le remplace; quand sa vie s'use plus lentement, avant qu'elle s'éteigne entièrement, un autre religieux est envoyé à sa place, et il descend lui-même dans une maison établie au bas de la montagne; là, il prend de nouvelles forces pour recommencer son sacrifice jusqu'à ce qu'il l'ait entièrement consommé.

En passant auprès du couvent établi au pied de la montagne, plus d'un philosophe incrédule a pu se demander : « A quoi servent de pareilles maisons ? » Le frondeur aura ensuite gravi la montagne, attiré par la curiosité ou l'amour de la science. Égaré peut-être à travers ces sentiers peu fréquentés, ou tombé dans quelque précipice, il n'aura dû son salut qu'à la courageuse charité des religieux du mont Saint-Bernard. Quelle réponse victorieuse à cette imprudente accusation !

CHAPITRE XXVIII.

Communautés enseignantes.

Une des plaies les plus générales et les plus funestes qui affligent l'humanité, c'est assurément l'ignorance. Rentrez au dedans de vous-même : est-ce que vous ne sentez pas les ténèbres qui vous pressent de toutes parts ? ce n'est que par des efforts constants que vous parvenez à les dissiper un peu ; et, dès que vos efforts ont cessé, vous les voyez s'accumuler de nouveau autour de vous. Votre berceau et votre tombe sont également couverts d'un épais nuage. Ce nuage vous accompagne dans tout le cours de votre vie ; et quand,

du haut du ciel, une lueur passagère vient à frapper vos yeux, vous vous sentez transportés d'une joie indicible. Voilà l'homme d'intelligence et d'étude. Que sont donc les autres hommes? Qu'est-ce, surtout, que cette masse immense, continuellement occupée des travaux corporels, et qui sait à peine ce que c'est que réfléchir? Il est donc digne de toute notre reconnaissance l'homme de bien qui travaille avec zèle à déchirer l'épais bandeau abaissé sur nos yeux. C'est une noble et difficile mission. Tous sont appelés à travailler à son accomplissement, chacun à proportion de ses forces, parce que tous sont appelés à travailler au bonheur du genre humain. Cependant, je le dis après y avoir mûrement réfléchi, et tout homme de bonne foi sera forcé d'en convenir, ce sont les communautés religieuses qui peuvent travailler le plus efficacement à l'accomplissement de cette grande tâche. L'enseignement en lui-même pourrait être à la portée de tous; mais le moral de l'enseignement, si je puis m'exprimer ainsi, ne l'est pas également.

Pour que l'enseignement porte tous ses fruits, il doit être désintéressé. Quel cas feront de la science ceux qui vous écoutent, s'ils s'aperçoivent que vous la vendez au poids de l'or? D'ailleurs, le peuple n'est pas riche, et c'est lui qui a le plus grand besoin d'instruction. Or, nous voyons tous avec quel désintéres-

sement peuvent enseigner les communautés. Un religieux n'a ni famille à nourrir et à établir, ni condition à soutenir, ni passions dévorantes à satisfaire. Il est sans inquiétude de l'avenir; il ne s'occupe pas même du présent. Un seul dans la communauté est chargé de pourvoir aux besoins de tous; et ces besoins sont faciles à satisfaire.

Quand vous avez appris à vos élèves à lire, à écrire, à parler correctement diverses langues, quand vous avez dévoilé à leurs yeux quelques-uns de ces mille secrets dont se composent les sciences, tout n'est pas fini pour vous. Et la science de Dieu et des hommes, et la connaissance des devoirs, n'est-ce pas là surtout ce que vous devez enseigner à vos disciples?

Il faut donc que celui qui enseigne ait les principes les plus purs de morale et de religion. Eh bien! où seront gravés ces principes salutaires, si ce n'est dans le cœur du religieux?

Les bons principes ne suffisent pas, il faut aussi de bonnes actions. Celui qui veut enseigner sera donc le modèle de ses élèves. Quel malheur, s'il en était autrement! En vain vous leur parleriez de la nécessité de l'étude et du recueillement; ils ne pourraient vous écouter, s'ils vous voyaient abandonnés à la dissipation et aux plaisirs. En vain vous leur feriez l'éloge de l'instruction, en vain vous leur diriez qu'elle élève

l'homme au-dessus de ses semblables, qu'elle le dégage des sens, qu'elle le perfectionne; ils ne pourraient vous croire, s'ils voyaient en vous une brute adonnée à la colère, à la débauche, à toutes les passions mauvaises. Et, sous ce rapport encore, je le demande, quel enseignement est comparable à celui du religieux obligé par état de tendre continuellement à la perfection chrétienne?

Il est un autre enseignement, c'est celui qui se fait par écrit, c'est l'enseignement des livres. Cet enseignement est plus important que l'autre, il est plus général, plus durable : la parole vole, l'écrit demeure, et quelquefois pour toujours. Les communautés religieuses ont, dans ce second enseignement, des avantages non moins incontestables que dans le premier.

L'enseignement par écrit s'adresse ordinairement à des personnes déjà éclairées; il est soigneusement examiné et sévèrement jugé ; il n'a point à compter, pour voiler sa faiblesse et ses défauts, sur le prestige de la parole et du geste. Il sera donc le fruit d'une intelligence supérieure qui le travaillera avec le plus grand soin. L'homme veut-il donner à ses facultés intellectuelles le développement le plus complet, veut-il consacrer tout son temps au travail? qu'il sorte du monde, qu'il entre dans une communauté. Là, nul souci terrestre; là, nul bruit du dehors ni des passions intérieures; là, notre âme recueillie en elle-

même possède toute sa force et peut en disposer à son gré.

Il est d'ailleurs des entreprises intellectuelles à l'accomplissement desquelles une vie d'homme ne suffirait pas. Le travail spirituel est plus difficile et plus délicat que le travail matériel. Un homme ne pourrait élever seul un monument colossal formé avec des pierres artistement travaillées et habilement rapprochées. A plus forte raison, ne pourrait-il élever seul un monument colossal formé avec des pensées délicatement et savamment combinées. Il faut pour cela une vaste association d'intelligences capables, il faut entre elles un accord parfait, il faut que chacune se livre au travail qui lui a été assigné. Mais cette vaste association, cet accord parfait, cette subordination réciproque, où les trouverez-vous, si ce n'est dans une communauté? Là, en effet, ceux qui se sont réunis sous la même règle n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme.

Il serait difficile de rappeler ici tous les religieux qui ont travaillé avec succès à la propagation des lumières.

Alcuin, abbé de Saint-Martin, est regardé, sinon comme le restaurateur des lettres en France, du moins comme le principal instrument dont se servit Charlemagne dans sa noble entreprise. Il voulut fonder une

Athènes chrétienne; et l'on voit par ses écrits qu'il travailla à renouveler toutes les études. Le roi tint à honneur d'être son disciple : en lui écrivant, il lui donnait le titre de maître et de précepteur. Alcuin enseigna d'abord dans le palais. C'est de ce palais, vraiment royal, que partit la première étincelle qui illumina bientôt la France. L'école de Tours, dirigée aussi par Alcuin, ne fut pas moins célèbre. Il y forma plusieurs disciples distingués qui allèrent dans différentes parties de la France, propager le goût des sciences.

En Angleterre, Alfred voulut relever les études tellement tombées, dit la chronique, qu'à peine y trouvait-on quelqu'un qui entendît le latin. Il fit venir de France deux religieux également célèbres par leur savoir et par leurs vertus.

Quel mouvement dans les idées, au douzième siècle ! — C'est toujours des monastères que part l'impulsion. — Que d'activité, que de feu dans saint Bernard ! que de science pour le temps ! Lisez ses traités théologiques, et vous serez étonnés de le voir pénétrer si profondément dans le cœur humain. Lisez ses lettres, et vous serez encore plus étonnés de voir que les affaires les plus importantes de la France, de l'Europe, du monde entier, sont l'objet de ses sollicitudes : tout est en Dieu ; c'est là qu'il voit tout, qu'il s'occupe de tout.

Albert le Grand, montre au treizième siècle une pénétration si remarquable, que son intelligence semble s'élever au-dessus de l'intelligence humaine.

Thomas d'Aquin a su, pendant la courte durée de sa vie, mettre à exécution d'immenses travaux. — Ils sont beaucoup plus longs que d'autres, les jours qui s'écoulent dans la retraite. — Le religieux dont je parle savait abstraire son esprit de tout ce qui l'environnait, et le tenir en solitude, même au milieu du monde. Un jour qu'il dînait avec le roi, il frappa sur la table, en s'écriant : « Voilà qui est concluant contre l'erreur de Massès ! » Il était dans un palais, devant une table somptueusement servie, et son esprit n'avait point ncore quitté l'étude.

CHAPITRE XXIX.

Le Bénédictin.

Le religieux de Saint-Benoît partage son temps entre la prière, l'étude, l'éducation et le travail des mains. Établi presque toujours au milieu des déserts qu'il défriche et féconde, le Bénédictin quitte de temps en temps sa cellule pour demander à la terre le peu dont a besoin son corps dompté par la continence et le jeûne; puis il revient avec empressement se livrer, au milieu de ses livres, à un travail plus difficile et non moins nécessaire.

La religion et la science sont redevables aux Béné-

dictins de Saint-Maur d'une entreprise véritablement colossale. C'est l'édition complète des Pères de l'Église, renfermant plus de cent cinquante volumes in-folio. Que de peines pour ramasser dans la poussière des bibliothèques tant de matériaux épars ! quel travail, quelle érudition, pour expliquer les manuscrits lacérés et noircis, pour les comparer, les épurer, les annoter et pour en soigner l'impression !

Par ces immenses travaux, et par d'autres semblables, les Bénédictins ont encore rendu à l'histoire les services les plus signalés. Au commencement de ses Études Historiques, l'auteur du Génie du Christianisme parle avec beaucoup de bienveillance de tous ceux que nous devons consulter pour avoir sur l'histoire des notions justes et profondes; mais, quand il en vient aux Bénédictins, il semble ne pouvoir trouver dans son imagination féconde d'expressions assez honorables.

« Rendons d'abord, dit-il, un éclatant hommage à cette école des Bénédictins que rien ne remplacera jamais. Si je n'étais maintenant un étranger sur le sol qui m'a vu naître, si j'avais le droit de proposer quelque chose, j'oserais solliciter le rétablissement d'un Ordre qui a si bien mérité des lettres. Je voudrais voir revivre la congrégation de Saint-Maur et de Saint-Vannes dans l'abbatiale de Saint-Denis, à l'ombre de l'église

de Dagobert, auprès de ces tombeaux dont les cendres ont été jetées au vent au moment où l'on dispersait la poussière du trésor des chartes : il ne fallait aux enfants d'une liberté sans loi, et conséquemment sans mère, que des bibliothèques et des sépulcres vides.

« Des entreprises littéraires qui devaient durer des siècles demandaient une société d'hommes consacrés à la solitude, dégagés des embarras matériels de l'existence, nourrissant au milieu d'eux les jeunes élèves héritiers de leur robe et de leur savoir. Ces doctes générations enchaînées au pied des autels, abdiquaient à ces autels les passions du monde, renfermaient avec candeur toute leur vie dans leurs études, semblables à ces ouvriers ensevelis au fond des mines d'or, qui envoient à la terre des richesses dont ils ne jouiront pas. Gloire à ces Mabillon, à ces Montfaucon, à ces Martène, à ces Ruinart, à ces Bouquet, à ces d'Achery, à ces Vaissette, à ces Lobineau, à ces Calmet, à ces Ceillier, à ces Lacbat, à ces Clément, et à leurs révérends confrères, dont les œuvres sont encore l'intarissable fontaine où nous puisons tous tant que nous sommes, nous qui affectons de les dédaigner ! Il n'y a pas de frère lai, déterrant dans un obituaire le diplôme poudreux que lui indiquait dom Bouquet ou dom Mabillon, qui ne fût mille fois plus instruit que la plupart de ceux qui s'avisent aujourd'hui, comme

moi, d'écrire sur l'histoire, de mesurer du haut de leur ignorance ces larges cervelles qui embrassaient tout, ces espèces de contemporains des Pères de l'Église, ces hommes du passé gothique et des vieilles abbayes, qui semblaient avoir écrit eux-mêmes les chartes qu'ils déchiffraient. Où en est la collection des historiens de France ? Que sont devenus tant d'autres travaux gigantesques? Qui achèvera ces monuments autour desquels on n'aperçoit plus que les restes vermoulus des échafauds où les ouvriers ont disparu (1) ? »

Les vœux de l'écrivain que nous venons de citer semblent sur le point de se réaliser. L'Ordre savant dont il déplore la chute s'efforce de sortir de ses ruines et de reconquérir son ancienne gloire. Réussira-t-il? l'avenir seul peut nous l'apprendre. Quoi qu'il en soit, honneur à celui qui en a eu la première pensée ! honneur aux hommes généreux qui ont le courage de se dérober aux troubles et aux préoccupations de notre société ambitieuse et bruyante, pour travailler plus à loisir dans la solitude du cloître ! Il est à craindre cependant que leurs efforts ne soient pas de sitôt couronnés de succès. Rien ne remplacera jamais cette école célèbre, disions-nous tout à l'heure ; et je crains beaucoup qu'elle ne puisse se remplacer elle-même. Il est

(1) Études Historiques.

plus facile de donner la vie à ce qui n'existe pas que de ranimer la poussière des tombeaux. Et puis, que d'obstacles au dehors ! combien d'hommes hésiteront à franchir le seuil, parce qu'ils verront le glaive de la persécution prêt à s'élever déjà au-dessus de leurs têtes : la persécution fait infailliblement des martyrs ; mais elle ne fait pas toujours des savants. L'ange des ténèbres est entré naguère dans ce paradis terrestre où croissait l'arbre de la science ; il en a chassé les heureux habitants ; et, dans la crainte que quelqu'un fût tenté d'y revenir, il en garde lui-même l'entrée, ayant à la main une épée redoutable. Espérons cependant, car là est l'esprit de Dieu ; et que peut le génie du mal, quand le génie du bien combat contre lui.

CHAPITRE XXX.

Le Frère des Écoles Chrétiennes.

Nommer l'humble Frère des Écoles Chrétiennes après avoir parlé du savant Bénédictin, c'est mettre en regard les deux religieux qui semblent s'être placés aux deux extrémités de la hiérarchie scientifique. Quel contraste en effet! Retiré dans la solitude, le Bénédictin se livre à tout ce que l'étude nous offre de plus difficile et de plus rebutant : entouré de nombreux enfants, le Frère des Écoles Chrétiennes leur enseigne avec une patience invincible les premiers éléments de la science. L'un compulse les chartes, l'autre a pres-

que toujours en main l'alphabet et le catéchisme. L'un remet au jour des écrits savants, péniblement arrachés aux ténèbres de l'antiquité, et ces ouvrages auxquels il donne comme une nouvelle vie passent à la postérité ; l'autre fait entendre à des enfants en bas âge des paroles qui sortent de l'abondance de son cœur et qui sont presque aussitôt oubliées. Enfin, l'un vit inconnu, mais il grave, au bas de ses œuvres, un nom qui ne s'efface jamais ; l'autre vit aussi inconnu et il meurt plus inconnu encore, et si son nom se grave quelque part, ce n'est que dans le cœur de ses jeunes élèves, qui ne tardent pas à l'oublier comme les autres hommes.

Quel est le plus honorable de ces deux états? quel est le plus avantageux à la société? Il serait, je crois, assez difficile de prononcer. Déjà nous avons jeté les yeux sur le Bénédictin et sur ses travaux savants ; reportons-les actuellement sur le modeste Frère et sur son école.

Il est huit heures du matin. L'homme du peuple est depuis quelque temps à son travail, et la compagne de ses peines, retenue un peu plus tard à la maison par les soins du ménage, vient de donner à ses enfants la frugale nourriture de la journée. Ces enfants ont quitté la maison paternelle et ils se rendent avec empressement à une autre maison qui a pour

eux les mêmes attraits. Des enfants du même âge et de la même condition se réunissent à eux, à leur passage, et marchant tous en bon ordre, ils arrivent bientôt au lieu où la modeste croix de bois leur rappelle la demeure des Frères chargés de leur instruction. Entrons avec eux : quelle réunion d'enfants ! ils sont trois cents, quatre cents peut-être, et quelques Frères suffisent pour maintenir le bon ordre et pour les instruire. La prière s'est faite avec recueillement. La classe commence, écoutons : ici, les plus jeunes de tous s'exercent à composer et à décomposer tous les mots du langage : mécanisme ingénieux qu'ils répèteront toute leur vie sans qu'aucun d'eux en comprenne jamais le mystère. Là, quelques-uns, plus avancés en âge, commencent à donner eux-mêmes un corps à cette insaisissable pensée qui est dans notre âme. D'autres apprennent la description des parties les plus connues de cette terre qu'ils doivent arroser de leur sueur et peut-être aussi de leur sang. D'autres se livrent à l'étude encore plus importante de leurs devoirs.... Quel ordre de tous côtés ! quel silence ! quelle attention ! et de la part du Frère, quelle douceur ! quelle patience ! ni l'odeur infecte de ces enfants mal entretenus, ni l'insupportable monotonie de ces exercices toujours les mêmes n'ont pu lasser son courage. Il est là, depuis le matin jusqu'au soir, sans s'éloi-

gner un instant. Savez-vous ce qui le retient ainsi comme cloué à ce poste honorable mais difficile? — L'or? — Mais il ne possède rien. — L'honneur? — Mais il vit inconnu. — La satisfaction intérieure? — Mais tout est dégoût pour lui dans ce pénible état. — Qu'est-ce donc? — Il est facile de le voir, c'est la conscience. Aussi, quel maître que la conscience! c'est toujours celui à qui l'homme obéit le plus fidèlement.

Je reconnais, direz-vous, le zèle du Frère dans l'accomplissement de ses devoirs ; mais son enseignement n'est pas assez avancé : il manque de science.

Il manque de science ! Prenez le livre qu'il tient en ce moment et qu'il explique avec tant d'intelligence : c'est le livre des prières. Lisez : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié !.... » Et un peu plus bas : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, le créateur du ciel et de la terre !... » Montrez-moi autant de science véritable dans tous les livres de la philosophie ancienne, et même dans tous les livres de la philosophie nouvelle. Je vous entends vous écrier : « Ce sont des prières que tous connaissent. » Dites plutôt que personne ne les connaît; car, si on les connaissait, on prierait comme il est ordonné de le faire, et les prières seraient exaucées. Lisez encore un peu plus bas : « Tes père et mère honoreras, afin que

tu vives longuement.... Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras à ton escient.... » Voilà actuellement la science de leurs devoirs. Quelle espèce de science voulez-vous donc pour l'enfant, et surtout pour l'enfant du peuple, si ce n'est la science de ses devoirs?

Les exercices sont terminés ; le Frère est sur le point de renvoyer ses enfants ; mais, avant de s'en séparer, il leur adresse aujourd'hui, comme chaque jour, de sages conseils : « Mes enfants, servez toujours le bon Dieu ; aimez vos parents ; respectez ceux que la Providence a placés au-dessus de vous ; supportez avec courage le travail, les afflictions de cette vie ; tendez la main à celui qui marche péniblement à vos côtés. Chacun de nous a son fardeau à porter, et celui-là est le plus heureux qui le porte avec le plus de résignation. »

Je vous le demande actuellement : concevez-vous un enseignement plus avantageux pour la société, et en particulier pour celui qui le reçoit?

CHAPITRE XXXI.

La Sœur des Écoles Chrétiennes.

Nous avons admiré déjà la Sœur de Charité auprès du lit des malades ; considérons-la actuellement entourée des nombreux enfants qu'elle instruit ; comme elle les accueille avec bonté ! comme elle sourit à leurs jeux ! comme elle les accoutume à la propreté, au bon ordre, à l'amour du travail, à l'exercice de toutes les vertus chrétiennes ! Il y a bien des défauts dans le caractère et dans le cœur de ces enfants : elle les étudie, elle les corrige peu à peu, et elle parvient souvent à les remplacer par autant de qualités opposées.

Connaître ses devoirs et les remplir avec exactitude, n'est-ce pas pour toute personne, et principalement pour la fille du peuple le résultat de la meilleure éducation? Et voilà précisément ce que se proposent avant tout les Sœurs des Écoles Chrétiennes.

Nous entendons dire quelquefois : Quelle perte pour la société que ces excellentes filles se soient retirées du monde; elles seraient de bonnes mères de famille; elles feraient le bonheur de leurs maris, de leurs enfants; elles seraient le modèle des autres femmes.

Quoi donc! ne rendent-elles pas, dans la position où elles se trouvent, d'immenses services à la société? D'autres peuvent facilement les remplacer dans le monde; mais personne n'aurait pu les remplacer si elles avaient refusé de suivre l'attrait divin de leur vocation. Rien, dites-vous, n'est aussi précieux pour la société qu'une excellente mère de famille. Je le crois comme vous; mais celles dont vous parlez, ne sont-elles pas des mères véritables, et les plus excellentes de toutes, puisqu'elles le sont par l'esprit et le cœur. Ces petites filles qui les entourent, ce sont leurs enfants; elles ne leur doivent point la vie du corps, mais elles leur doivent la vie plus noble de l'intelligence; elles n'en reçoivent point peut-être le pain matériel qui nous retient sur la terre, mais elles en reçoivent le pain de la parole qui nous élève vers Dieu.

La Sœur des Écoles Chrétiennes résout donc le difficile problème d'une mère chargée d'une nombreuse famille qui fait l'éducation de ses enfants. « Que manque-t-il donc à l'éducation des filles? disait Napoléon à madame Campan. — Sire, il manque des mères. » Non, elles ne manquent pas, ou si elles manquent, c'est qu'on ne sait pas les reconnaître.

Combien de filles n'ont plus la mère que leur avait donnée la nature ! Combien, surtout parmi les filles du peuple, ont des mères telles qu'il serait plus avantageux pour elles de n'en point avoir du tout ! Qui donc se chargera d'initier à la vie ces pauvres petites filles? qui éclairera leur intelligence? qui ouvrira décemment leur cœur aux douces joies de ce monde? qui leur enseignera la voie qu'elles doivent suivre, qui les soutiendra, qui dirigera leurs premiers pas? C'est la mère de l'orphelin, du pauvre, c'est la Sœur de Charité. Sa maison est ouverte à toutes ; les petites filles les plus indigentes, les plus abandonnées, voilà celles qu'elle accueille avec le plus de bonté et sur qui elle veille avec le plus de soin. Ce fut certes une pensée vraiment divine que celle qui inspira à tant de jeunes filles la résolution de renoncer elles-mêmes aux douceurs de la famille, afin d'aider un grand nombre de pauvres mères dans l'accomplissement de leurs plus importants devoirs.

Voyez surtout ce qui se passe dans nos campagnes. Dès le matin, la femme s'éloigne aussi de la maison, afin de participer, en raison de ses forces, aux rudes travaux des champs; elle a cependant plusieurs petites filles : qui en prendra soin pendant son absence? qui leur parlera de Dieu, des autres hommes? qui éveillera en elles l'âme qui sommeille engourdie dans les sens?... Placez dans ces campagnes une Sœur de la Charité, et elle sera la mère de toutes ces pauvres petites filles.

A quelques lieues de la ville de Tours, il y avait, dans un village, une de ces pieuses filles qui s'établissent partout où elles trouvent un peu de bien à faire. On ne saurait dire de quelle ressource elle était pour cette campagne. Dans un âge où les autres ne sont encore occupées que de leurs plaisirs, celle-ci était déjà tout occupée du bonheur de ses semblables. J'ai eu un jour avec elle un entretien que je n'oublierai jamais; c'était à la première communion des enfants. Ces pauvres petites, ordinairement si peu éclairées dans les campagnes, montraient une intelligence et une piété qui se rencontrent peu à cet âge et dans cette condition. « Ma Sœur, lui dis-je, vous rendez à ces enfants un grand service; ce qui m'afflige, c'est que vous vous sacrifiez vous-même pour leur bonheur. — Il est toujours si doux de se sacrifier pour le bonheur de ses

semblables! — Encore, si pour élever ces enfants, vous ne faisiez que le sacrifice de votre jeunesse et de vos plaisirs; mais votre santé s'use rapidement à ce pénible état. — Est-ce que la vie ne s'use pas à tout? Il est beaucoup plus avantageux de l'employer au bien qu'au mal. Du reste, nous avons toujours une retraite assurée. Nous commençons par l'éducation. Quand notre constitution s'affaiblit, quand notre voix s'éteint, si nous ne pouvons plus parler, nous pouvons agir encore; alors on nous relègne dans quelque hôpital, non pour nous y reposer, car nous ne désirons que le repos de l'autre vie, mais pour user ce qui nous reste encore de force à consoler et à soigner les malades. »

Cette pieuse fille est morte il y a quelques années. J'avais toujours pensé que son corps frêle ne pourrait soutenir longtemps les efforts de son zèle. Ce n'était point assez pour elle que de travailler à la gloire de Dieu et au bonheur du prochain; elle voulait sacrifier tout son être. Holocauste de charité, elle s'est placée en face de l'autel, et le feu du ciel qui brûlait dans son âme l'a consumée entièrement.

Il ne se passe pas un seul jour qui ne soit témoin de dévouements semblables. Oh! si cela avait eu lieu à Athènes ou à Rome : que d'applaudissements! que d'honneurs! Cependant que personne ne se décou-

rage, car Dieu voit toutes nos actions, et il récompensera un jour ce que l'homme ignore ou feint d'ignorer.

CHAPITRE XXXII.

Communautés - missionnaires.

Le prédicateur est ordinairement appelé à évangéliser ses concitoyens : l'amour sacré de la patrie le retient au sol qui l'a vu naître. Il y a d'ailleurs, au fond de son cœur, une voix qui lui dit, comme autrefois Jésus à ses apôtres : « Avant d'aller sur les terres des nations idolâtres, efforcez-vous de ramener au bercail les brebis égarées de la maison d'Israël. » Cependant ces peuples délaissés ont droit aussi aux lumières de l'Évangile, et comme il n'y a personne parmi eux qui puisse le leur annoncer, la Providence suscite de temps

en temps, chez les chrétiens, des hommes spécialement appelés à travailler à leur conversion. Pour ces deux missions également importantes, la meilleure de toutes les préparations, c'est la vie de communauté.

Que faut-il pour former un bon prédicateur, je veux dire un apôtre? Une étude approfondie de la loi chrétienne, une connaissance exacte du cœur humain, une foi brûlante.

C'est la loi chrétienne que le prédicateur est chargé d'annoncer : il en connaîtra par conséquent le texte et l'esprit. Où l'étudiera-t-il, cette loi? dans la Bible, dans les Pères de l'Église, dans la tradition, dans les conciles, dans la Vie des Saints, dans sa conscience, dans la conscience des peuples, partout. Quel immense travail!

Cette loi, que le prédicateur aura si péniblement étudiée, il est obligé ensuite de la graver au cœur de l'homme; il doit donc avoir une connaissance exacte du cœur humain. Il en connaîtra le mauvais côté pour le corriger, et le bon, pour le conserver et l'améliorer encore. Oh! que d'inclinations désordonnées dans le cœur de l'homme! Il est difficile de les bien connaître, il est difficile surtout de les changer, de les remplacer par de nobles inclinations. Aplanissez les montagnes, comblez les vallées, changez le cours des fleuves, je n'en serai point surpris, car c'est là l'œuvre de

l'homme ; mais corriger ce qu'il y a de défectueux dans le cœur, voilà ce qui doit nous surprendre, car c'est là l'œuvre de Dieu. Le cœur de l'homme est le Protée dont parle la fable : dans un instant il a pris toutes les formes ; vous vous jetez sur lui à l'improviste, vous le pressez dans de fortes étreintes, vous l'entourez de vos chaînes, vous vous déclarez son vainqueur ; mais au moment où vous comptez le plus sur votre victoire, il brise vos chaînes et s'enfuit loin de vous. Cependant le prédicateur doit le maîtriser, il doit le façonner d'après la parole divine ; autrement son ministère est stérile.

Quelle sera donc la cause la plus ordinaire de ses succès ? C'est la foi, c'est ce feu que Jésus apporta sur la terre, et qui doit surtout brûler dans une âme. Ministres de l'Évangile, voulez-vous éclairer le monde, voulez-vous l'embraser ? que votre âme soit feu et lumière. Après que vous aurez parlé, vos auditeurs devront se dire ce que disaient les disciples qui s'étaient entretenus avec Jésus ressuscité : « Est-ce que notre cœur n'était pas embrasé, tandis qu'il nous parlait ? » J'ai vu des hommes, qu'on appelait prédicateurs, prêter une oreille attentive au son harmonieux des mots qui tombaient en cadence de leur bouche, à peu près comme fait un enfant au vain murmure des eaux, et je me sentis pénétré d'une tristesse profonde. J'ai vu des hommes de foi jeter dans le cœur de ceux qui venaient

les entendre des paroles brûlantes, et je me suis dit : « Voilà le prédicateur. »

Je me résume, et je dis : le prédicateur doit participer à la science infinie de Dieu; il doit connaître ce cœur que Dieu a fait pour lui, et dont les vastes désirs sont plus grands que ce monde; il doit nourrir au moins, dans son âme, quelques étincelles du feu divin. Eh bien! je le demande, n'est-ce pas dans la solitude du cloître que vous pourrez vous livrer sans distraction à ces études vastes et profondes? N'est-ce pas là que, seul en face de vous-même, vous apprendrez à connaître votre cœur, et, par conséquent, le cœur des autres, puisque tous ont été faits sur le même modèle? N'est-ce pas là enfin que, vous recueillant en vous-même, vous exciterez par la méditation le feu sacré qui doit vous embraser?

Voyez les faits : avant de commencer sa mission, Jésus se tient trente ans dans la retraite. Les apôtres se renferment dans le Cénacle pour se disposer à la réception de l'Esprit-Saint. Rappelez-vous les hommes les plus éminents qui ont été appelés à la prédication de l'Évangile, et vous les verrez presque tous se préparer à leur mission par la solitude du cloître ou par une retraite équivalente. C'était un religieux, ce Bourdaloue, qui eut une connaissance si exacte et si étendue de la doctrine chrétienne; c'était un religieux, ce Mas-

sillon, qui pénétra si profondément dans les abîmes du cœur humain. Bossuet ne l'était pas; mais il est des hommes exceptionnels d'après lesquels on ne doit pas juger les autres. Quelque grande que soit la science de Bossuet, il y a en lui plus d'illuminations soudaines que de connaissances acquises. L'aigle ne suit pas la voie ordinaire, il s'élève d'un seul trait au sommet de la montagne. D'ailleurs, qui peut assurer qu'il ne se fût pas élevé plus haut encore, s'il eût passé dans la retraite le temps qu'il passa à la cour et dans les palais. Deux prédicateurs viennent de paraître successivement avec distinction dans la première chaire de la capitale; de ces deux hommes, l'un était religieux, l'autre a senti le besoin de le devenir. Ce dernier semble donner pour cause principale de sa détermination une raison dont nous n'avons point parlé : le prédicateur est appelé, jeune encore, à monter dans la chaire évangélique; élevé habituellement au-dessus des fidèles qui l'écoutent dans un religieux silence, il pourrait facilement, à cette hauteur, sentir sa tête se troubler et son esprit s'égarer. Il est donc avantageux pour lui qu'une main paternelle le soutienne alors et le dirige.

Quand le prédicateur est appelé à évangéliser les nations idolâtres, sa mission est plus difficile encore. Il sera ce que doit être tout prédicateur sans doute; mais en outre il se dépouillera de tout attachement

terrestre, il s'élèvera à une abnégation complète de toutes choses. La patrie, la famille, les êtres auxquels nous tenons le plus en ce monde, tout cela n'est plus rien pour lui. Soldat dévoué de Jésus, il voit sa patrie partout où il est obligé d'arborer l'étendard de la croix. Ses meilleurs amis sont désormais ces pauvres sauvages à qui il apprend à former le signe de la Rédemption et à bégayer le nom par lequel nous devons être sauvés. Il a besoin d'un courage héroïque pour affronter les dangers sans nombre auxquels il se trouvera exposé; d'une patience invincible pour supporter avec résignation les dégoûts dont il sera abreuvé, les peines, les fatigues, les persécutions qui l'attendent. Or, n'est-ce pas dans la solitude du cloître qu'il se disposera à cette abnégation absolue? n'est-ce pas là que, dans le silence du sanctuaire, il puisera ce courage, cette patience dont il a besoin pour l'exécution de ses héroïques projets?

Consultons encore les faits : presque toutes les missions lointaines se recrutent dans les communautés. Il était religieux, cet infatigable missionnaire qui, seul avec la croix, a conquis plus de nations que les plus intrépides héros n'en pourraient conquérir à la tête des plus puissantes armées. Ils étaient religieux, ces missionnaires qui ont civilisé le Paraguay et fait de ces pays barbares un nouvel Eden.

CHAPITRE XXXIII.

Le Frère-prêcheur.

Le nom de Frère-prêcheur me paraît bien convenir à des religieux, car c'est un nom tout à fait évangélique. Il rappelle à ceux qui le portent que le but de leur institution est de prêcher la doctrine chrétienne et de se mettre, dans leur prédication, à la portée de tous, parce que tous sont leurs frères. Quoi de plus conforme à l'esprit de l'Évangile?

L'Ordre des Frères-prêcheurs eut, comme tous les autres, de faibles commencements; mais bientôt il a pris de remarquables accroissements, et, en peu de

temps, il s'est répandu par toute la terre. Il a donné à l'Église trois papes, plusieurs patriarches, un grand nombre de cardinaux, des légats, près de deux mille évêques. Plusieurs de ses membres se sont distingués dans la théologie, d'autres dans la prédication, d'autres dans les missions, d'autres dans les belles-lettres, d'autres dans la science du salut, la plus importante de toutes. Quelques-uns, en effet, se sont élevés à une éminente sainteté, et sont aujourd'hui publiquement invoqués. Ces hommes de Dieu ont agi sur le monde par la prédication et par l'exemple, par la direction et par les écrits. Ils ont fait entendre à l'oreille de l'auditeur de ces paroles qui partent subitement du cœur et qui vont souvent jusqu'au cœur, et ils ont déposé dans des livres le fruit de ces méditations profondes dont l'effet plus lent se perpétue de génération en génération. Est-il un lieu où leur parole ne se soit fait entendre? Elle a retenti dans la capitale, comme dans les plus petites bourgades; du haut de la chaire apostolique, vers laquelle se tournent tous les cœurs chrétiens, comme dans les pays barbares, où le sauvage l'entend à peine. Il serait donc impossible de dire l'influence que cet Ordre religieux a eue sur la société.

Il y a plusieurs années, un de ces jeunes gens dont les pensées généreuses cherchent en vain un point

d'appui dans notre société sceptique, sentit tout à coup son âme illuminée des rayons de la foi. Afin de suivre ce qu'il regardait comme une inspiration divine, il détourna les yeux de cet avenir qui brillait dans le lointain; il quitta promptement la carrière qu'il avait embrassée, et il entra dans l'état ecclésiastique. Après quelques années employées à servir Dieu, il se dit : « Je suis heureux aujourd'hui; mais tous ceux qui vivent dans le scepticisme ou l'indifférence ne sont pas plus heureux que je ne l'étais autrefois. Pourquoi n'entreprendrais-je pas de leur faire partager mon bonheur? » Tandis qu'il se préoccupait de cette idée, de grands changements s'opéraient en France. Le trône de nos rois, que plusieurs siècles avaient consolidé, était renversé en trois jours; un nouveau trône s'élevait sur ses ruines, et, de tous côtés, l'ardente jeunesse s'agitait aux cris mille fois répétés de « *Vive la liberté!* » *Vive la liberté!* leur répondit le prêtre jeune comme eux, ardent comme eux, et sentant se remuer dans son âme des pensées plus généreuses encore. « *Vive la liberté!* mais pourquoi ne vous élèveriez-vous pas à une liberté plus noble, plus complète, en vous mettant aussitôt sous la main sage et puissante de Dieu. » A ces cris nouveaux poussés dans le sanctuaire, aux accents de cette voix entraînante, la jeunesse accourt avec empressement se ran-

ger autour de lui. On l'écoute avec une religieuse attention. Souvent l'enthousiasme de l'orateur plein de foi passe dans l'âme de ses auditeurs indifférents. Le prédicateur s'arrête, puis il se dit : « J'ai pu exciter l'admiration de tous ceux qui sont venus m'entendre, mais je les ai peu changés. Serait-ce que je n'ai point assez prié? » Et il s'est renfermé de nouveau dans le sanctuaire, afin de méditer plus longuement la loi de Dieu avant de l'enseigner aux hommes. Il s'est dit encore : « Seul, j'ai pu faire quelque bien. Que serait-ce donc si d'autres venaient au nom de Dieu s'associer à mon entreprise! » et il s'est retiré dans le cloître avec l'intention de rétablir bientôt en France l'Ordre du Frère-prêcheur, comme le plus favorable au but qu'il se propose. Ce but, tout le monde le connaît, c'est de ramener, par la parole, au christianisme les peuples qui de plus en plus s'en éloignent.

Ce qui le frappa dans cet Ordre, ce fut sa constitution véritablement remarquable. Voici ce qu'il en dit :

« Un chef unique, sous le nom de maître général, gouverne tout l'Ordre, qui est divisé en provinces. Chaque province, composée de plusieurs couvents a, à sa tête, un prieur provincial, et chaque couvent un prieur conventuel. Le prieur conventuel est élu par les frères du couvent et confirmé par le prieur pro-

vincial. Le prieur provincial est élu par les prieurs conventuels de la province, assistés d'un député de chaque couvent, et il est confirmé par le maître général. Le maître général est élu par les prieurs provinciaux, assistés de deux députés de chaque province. Ainsi l'élection est tempérée par la nécessité de la confirmation, et, à son tour, l'autorité de la hiérarchie est tempérée par la liberté du vote. On remarque une conciliation analogue entre le principe de l'unité, si nécessaire au pouvoir et l'élément de la multiplicité, nécessaire aussi pour une autre raison. Car le chapitre général, qui s'assemble tous les trois ans, fait le contre-poids du maître général, comme le chapitre provincial, qui s'assemble tous les deux ans, fait le contre-poids du prieur provincial. Et enfin le commandement, tout modéré qu'il soit par l'élection et par les assemblées, n'est confié aux mêmes mains que pour un temps fort limité, sauf le maître général, qui autrefois était à vie, et qui aujourd'hui est élu pour six ans. Voilà les constitutions qu'un chrétien du treizième siècle donnait à d'autres chrétiens, et assurément les chartes modernes, comparées à celle-là, paraîtraient étrangement despotiques. Des milliers d'hommes, dispersés par toute la terre, ont vécu six cents ans sous ce régime, unis et pacifiques, les plus laborieux, les plus obéissants, les plus libres des hommes. »

Remarquons en passant que tout ce qu'il dit de la constitution de l'Ordre de son choix peut se dire à peu près de toutes les constitutions monastiques, et tirons la conséquence.

Ce qui excite encore sa sympathie, c'est l'activité extraordinaire de chaque membre de l'Ordre.

« Le passage du cloître aux voyages, des voyages au cloître, donnait aux Frères-prêcheurs un caractère particulier et merveilleux; savants, solitaires, aventuriers, ils portaient dans toute leur personne le sceau de l'homme qui a tout vu du côté de Dieu et du côté de la terre. Le Frère que vous rencontriez cheminant à pied sur quelque route triviale de votre pays, il avait campé chez les Tartares, le long des fleuves de la Haute-Asie, il avait habité au couvent de l'Arménie, au pied du mont Ararat, il avait prêché dans la capitale du royaume de Fez ou de Maroc; il allait maintenant dans la Scandinavie, peut-être de là dans la Russie-Rouge : il avait bien des rosaires à dire avant d'être arrivé. Si, comme l'eunuque des Actes des Apôtres, vous lui donniez occasion de vous parler de Dieu, vous sentiez s'ouvrir un autre abîme, le trésor des choses anciennes et nouvelles dont parle l'Écriture, le cœur formé dans la solitude; et, à une certaine éloquence inimitable tombant de son âme dans la vôtre, vous compreniez que le plus grand bon-

heur de l'homme terrestre est de rencontrer une fois dans la vie un véritable homme de Dieu. Rarement ces *Frères pèrégrinants*, comme on les appelait, revenaient mourir au couvent natal qui avait reçu leurs premières larmes d'amour. Beaucoup, épuisés de fatigues, s'endormaient loin de leurs Frères; beaucoup finissaient par le martyre. Ce n'étaient pas de faciles disciples que les Arabes, les Tartares et les hommes du Nord, et tout Frère, en partant, avait fait le sacrifice de sa vie. Même en pleine chrétienté, la mort sanglante fut souvent leur partage, tant les hérésies et les passions qu'ils combattaient aussi de toutes leurs forces avaient alors d'énergie. »

CHAPITRE XXXIV.

Communautés cloîtrées.

Les communautés dont nous avons parlé jusqu'ici échappent facilement à la censure. Celui qui les attaque avec le plus d'acharnement manque rarement d'ajouter quelques mots d'éloge en faveur du bien qu'elles produisent. Quant aux communautés cloîtrées, elles sont, de la part de certains économistes, l'objet d'une complète réprobation. On nous dit : « En quoi sont-elles utiles à la société ? »

Vous demandez en quoi elles sont utiles à la société; mais, vous le voyez, elles prient Dieu pour ceux qui

l'oublient. Quelque peu religieux que vous soyez, votre irréligion ne va pas sans doute jusqu'à nier l'utilité de la prière. Si vous l'osiez, je vous dirais : N'avez-vous jamais prié pour un fils malade, pour une mère, pour une épouse expirante? vous reconnaissez donc l'utilité de la prière ; vous reconnaissez qu'il est une loi générale de la nature qui invite les hommes à prier les uns pour les autres. Eh bien! les religieux cloîtrés, ce sont ces hommes au cœur pieux qui intercèdent pour nous auprès de Dieu. Placés au milieu de Sodome corrompue, ils arrêtent le bras de l'ange prêt à frapper cette ville condamnée. Continuellement en face de l'autel, ils nourrissent, dans un cœur pur, le feu sacré qui assure à la patrie une éternelle durée.

Il est souverainement utile aussi à la société que l'idée de Dieu lui soit de temps en temps rappelée. La société, comme l'individu, ne vit pas seulement de pain, elle vit encore de pensées, elle vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Ce sont ces communautés, placées au milieu des villes, qui rappelleront l'idée de Dieu aux hommes entraînés par le tourbillon des affaires. Non-seulement les hommes oublient Dieu, ils s'attachent encore de toutes leurs forces à la terre. Il y a dans les cœurs un désir ardent de posséder, et de posséder toujours davantage. Plus

les hommes sont pressés dans ce monde, plus ils se repoussent réciproquement, plus ils s'efforcent d'étendre au loin leurs possessions. Au milieu de cette universelle concupiscence, n'est-il pas de notre intérêt que quelques hommes plus raisonnables se retirent en nous disant : « Pourquoi vous tourmentez-vous ainsi? Une seule chose est véritablement nécessaire, et c'est celle à laquelle vous pensez le moins. » Paul a renoncé de bonne heure à tous les avantages du monde pour se retirer dans le désert. Il y est depuis quatre-vingt-dix ans. Antoine vient le visiter peu avant sa mort. « Eh bien! lui dit le vieil ermite, comment va le monde? les hommes bâtissent-ils toujours comme s'ils ne devaient jamais mourir?.... » Voilà le solitaire religieux, l'homme du cloître : quelle philosophie! Remarquons aussi l'action de la Providence. Cette parole, sortie de la bouche d'un vieillard et prononcée dans un désert en face d'un autre vieillard, n'a point été perdue : elle est répétée d'âge en âge, et elle le sera sans doute jusqu'à la fin des temps, faisant toujours sur les hommes une impression profonde. Ils avaient quelquefois de semblables pensées, ces hommes qui se promenaient dans la Grèce et à Rome avec le manteau de philosophe; mais elles n'avaient jamais aucune influence sur la société, car les aveugles eux-mêmes voyaient que leur philosophie était extérieure, et que l'orgueil était l'u-

nique mobile de leurs actions. Le religieux ne craindra point de rappeler d'utiles vérités en face d'un grand danger : Totila, chargé de dépouilles, paraît devant Benoît le solitaire qui lui dit : « Vous faites beaucoup de mal, vous en avez beaucoup fait : cessez enfin de commettre des injustices. Vous entrerez à Rome, vous passerez la mer, vous règnerez neuf ans et vous mourrez. » Cette image de la mort placée ainsi en face du barbare ne le quitta plus. Il se recommanda aux prières du religieux vieillard et il se retira. Depuis ce temps, il fut moins cruel.

Il y a des hommes qui ont aimé le monde, et qui se trouvent dans la nécessité de s'en séparer pour toujours. Il y en a qui ne s'y sont jamais attachés, et qu'un attrait irrésistible pousse invinciblement à la solitude. Pourquoi voudriez-vous leur défendre de franchir la barrière du cloître. Ils sont perdus pour le monde, dites-vous. Eh quoi ! n'est-ce rien que de faire son bonheur ? n'est-ce rien que de travailler au bonheur de ceux qui vivent avec nous et autour de nous ? Il n'est pas donné à tout le monde d'agir sur les masses. Selon moi, il n'y en a que trop déjà qui cherchent à s'élever. Ne gênons point ceux qui aspirent à descendre : ils ne seront ni les plus malheureux, ni les moins utiles à la société.

Le jeune Clodoald, s'étant soustrait à la fureur de

ses oncles qui venaient d'immoler ses frères, se cache sous l'habit religieux. Il fonde une abbaye qui prend son nom et qui le donne au lieu où elle était située. Le prince, exilé de son palais, acquiert, même en ce monde, une immortalité dont il n'eût pas joui sans doute en montant sur le trône.

Dégoûté des grandeurs, Amédée, duc de Savoie, quitte le monde. Il se revêt d'une longue robe de gros drap, il prend une large ceinture, un bâton noueux, il laisse croître sa barbe et ses cheveux, et il se retire à Ripailles, où il fonde l'Ordre de Saint-Maurice.

Jeanne de France, répudiée par Louis XII, se retire à Bourges, où elle institue l'Ordre des Annonciades. Elle fonde aussi l'université de cette ville.

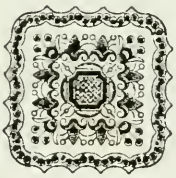
Le cloître est utile encore quelquefois pour recevoir cette surabondance de population qui s'agite au milieu de nos villes et qui menace à chaque instant de porter partout le trouble et la désolation. Quand dans un pays les bras manquent, l'industrie, les arts, l'agriculture, tout dépérit. L'excès de population n'est pas moins à redouter. Une société où les habitants sont en trop grand nombre ressemble au vaisseau chargé d'un trop grand nombre de passagers. Il est exposé à toutes sortes de dangers, et, quand s'élève une violente tempête, il manque rarement de faire naufrage. Cette surabondance de population est tellement un mal, que

les hommes se croient dans la nécessité d'y remédier par ces vices que la morale réprouve et que les lois ne peuvent atteindre : vices honteux qui tuent l'homme avant sa naissance, suivant l'énergique expression d'un philosophe religieux. Ainsi, retranchez le cloître, où l'homme vit de peu et ne trouble point ses frères dans la possession de ce monde, chaque famille, au lieu d'avoir un grand nombre d'enfants, n'en aura qu'un ou que quelques-uns. Les membres actifs de la société ne seront donc pas plus nombreux : ceux qui eussent été renfermés dans un cloître n'auront jamais vécu.

Vous pourrez dire encore : « Tous ceux qui entrent dans un couvent ne sont pas des modèles de vertu. Il y a même parmi eux des êtres véritablement monstrueux. » Qui en doute? n'est-ce pas là le triomphe de la religion, d'enchaîner ceux que vous appelez des monstres, de les museler et d'en faire la plupart du temps des hommes vertueux? Vous voudriez élargir l'étroite enceinte qui les retient captifs ! vous voudriez détacher le mors qui les rend tranquilles et soumis ! Ne voyez-vous pas qu'ils vont aussitôt jeter le trouble dans la société, dévorer leurs frères, vous dévorer vous-mêmes? Rappelez-vous les écarts de la Révolution : plusieurs ont été causés par des moines échappés du cloître. Robespierre dut son éducation à un homme religieux ; s'il fût entré dans un couvent, le jour qu'il

aurait prononcé ses vœux, quelque philosophe, présent à cette cérémonie, n'eût pas manqué de s'écrier : « Que va faire cet homme? — Ce qu'il va faire! aurait pu répondre un autre témoin, aux yeux de qui l'avenir se fût tout à coup dévoilé, ce qu'il va faire! s'épargner à lui-même bien des crimes, et à la société bien des malheurs. » Arraché tout à coup à la société dépravée au milieu de laquelle il vivait, Fieschi se vit seul dans la prison en face de lui-même, et il put lire attentivement les livres de piété que lui donnait le prêtre qui le visitait. Cette lecture fit impression sur son imagination ardente. « La morale chrétienne est belle et touchante, s'écria-t-il ; si j'avais eu de bonne heure ces livres entre les mains, j'aurais pu me faire prêtre. » Peut-être même se serait-il fait religieux. En le voyant entrer au couvent, quelqu'un aurait pu dire : « Encore un homme de perdu pour la société. — Je n'en sais rien ; mais du moins des pensées de grande destruction ne lui eussent point été suggérées, ou il n'aurait pu les mettre à exécution. » Quand Éliçabide quitta la carrière ecclésiastique qu'il avait d'abord embrassée, si, au lieu de rentrer dans le monde, il se fût enfermé dans un cloître : « C'est un jeune homme rempli de talents, eût-on dit, et dont l'avenir promet beaucoup. Que va-t-il faire dans un couvent? » Ce qu'il eût fait! mais nous le savons actuellement : il eût épargné au

monde le spectacle d'un meurtre abominable, le meurtre d'un jeune enfant tendrement aimé, et celui d'une femme, d'une mère intéressante.



CHAPITRE XXXV.

Le Verbe divin, créateur et conservateur de tout ce qui existe.

Nous avons montré l'influence de la religion catholique sur la société. Nous allons rappeler ici, en peu de mots, la cause générale de cette influence.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Tout a été fait par lui. Dieu parla, et le monde extérieur a été créé. La vie de l'âme, c'est une émanation de la lumière infinie, une révélation incomplète du Verbe divin.

Il y a des hommes que l'on voit sourire au seul mot de révélation. Mais la raison, qu'ils ne peuvent s'empêcher de reconnaître, n'est-ce pas une émana-

tion de la lumière infinie, une révélation du Verbe?

Si l'homme fût resté fidèle à la parole divine, il eût toujours vécu heureux, et ses descendants auraient partagé son bonheur; mais il prêta l'oreille aux paroles trompeuses du démon. Aussitôt, l'autorité de la parole divine s'affaiblit dans son âme; la lumière qui l'éclairait fut enveloppée de ténèbres, le crime osa s'y montrer, et, à la suite du crime, toutes les calamités naquirent.

C'est le démon qui, le premier, trompa l'homme. Devenu aveugle et coupable, l'homme aussi se trompa lui-même. Il mit ses propres paroles à la place des paroles divines. Il se pénétra de plus en plus des pensées mauvaises qui en lui avaient remplacé les pensées salutaires; et il en tira d'affreuses conséquences. Les ténèbres s'épaissirent dans son âme; de nouveaux crimes, de nouvelles calamités l'assaillirent. Plus l'homme vieillit, plus la parole divine s'efface de l'intelligence humaine, plus je le vois coupable et malheureux. Cependant, de siècle en siècle, des hommes se sont rencontrés qui ont répété, comme un écho divin, de saintes paroles nécessairement émanées du ciel. A la voix de ces hommes, la terre a tressailli, comme aux jours de sa première jeunesse. Elle les appela *sages*, et elle aurait pu également les appeler *heureux*, parce que le véritable bonheur est inséparable

rable de la vertu. Il y eut aussi des hommes qui s'égarèrent profondément; il ne resta dans leur âme aucune pensée de Dieu; plus ils s'éloignèrent du ciel, plus ils se rapprochèrent de l'enfer; et, quand ils furent arrivés à un certain degré d'abaissement, on ne les regarda plus comme des hommes, mais comme des monstres.

Ce que nous avons dit des individus, nous le dirons des peuples. Les lumières et les vertus d'un peuple, ce sont les lumières et les vertus des individus qui le composent. La parole divine est donc aussi la vie des peuples. Si le genre humain fût toujours resté en union avec Dieu, il aurait vécu heureux, et ce monde eût été une extension de la société toute spirituelle qui est en rapport plus immédiat avec Dieu. Mais bientôt les peuples oublièrent la parole divine. Dès lors, la lumière s'affaiblit, la vertu s'éloigna, et, avec la vertu, le bonheur. Plus les peuples vieillissent, plus ils ferment l'oreille à la voix de Dieu, et plus je les vois malheureux et coupables. Il y eut des peuples chez qui quelques étincelles du feu sacré se conservèrent plus fidèlement; ce fut la cause de toute leur gloire et de tout leur bonheur. Il y en eut, au contraire, dont toutes les voies furent corrompues; ces peuples furent profondément aveugles, coupables et malheureux. On les appelait encore des peuples; et je ne sais

s'il n'eût pas été plus juste de les appeler des troupeaux de bêtes féroces.

Il en était ainsi de presque tous les peuples qui couvraient la terre, quand eut lieu, dans le temps, un fait incompréhensible, infiniment plus merveilleux que la création elle-même. L'homme avait rejeté le Verbe divin, unique cause de vie et de bonheur pour les peuples comme pour les individus. Ce Verbe s'est fait homme, et il a habité au sein de notre société. Il a parlé lui-même aux hommes, comme un ami parle à son ami, et il y a une vie nouvelle dans l'individu et dans la société. Le son de ses paroles, répété par les apôtres, s'est fait entendre jusqu'aux extrémités de la terre ; et le monde entier a été renouvelé. Pour qu'il fût moins facile à l'homme de rejeter, d'oublier la parole de Dieu, elle a été gravée sous la direction de l'Esprit-Saint, dans un livre que nous appelons la Bible, le livre par excellence. Mais il y a beaucoup d'autres paroles qui n'ont point été écrites, ainsi que nous l'assure le disciple que Jésus aimait. Ces paroles forment ce que nous appelons la tradition ; et le dépôt de la tradition a été confié à ceux à qui il a été dit : « Enseignez toutes les nations. » La garde de la Bible fut aussi confiée au ministre de Dieu sur la terre, parce que l'homme aurait pu y ajouter ou en retrancher quelque chose, parce qu'il aurait pu donner à ses paroles une fausse

interprétation. Et, dans cette dernière supposition, l'erreur aurait été d'autant plus dangereuse, qu'elle aurait été enseignée au nom de Dieu.

C'est le Verbe divin qui a créé le monde et qui l'a renouvelé. C'est lui, aussi, qui le conserve. Regardez autour de vous. Considérez les peuples et les individus : est-ce qu'il y a, quelque part, de l'éclat, de la force qui ne soit un effet de la parole de Dieu ?

Nous avons dit que le catholicisme avait, plus que toute autre religion, une influence salutaire sur la société. Pourquoi? parce que, dans aucune religion, la parole divine n'est aussi fidèlement conservée, ni aussi efficacement développée. Qu'on se rappelle ici ce que nous avons dit : que fait le prêtre dans nos campagnes et au milieu de nos villes? que fait l'évêque dans son diocèse? le souverain Pontife sur la chaire de Pierre? que fait le missionnaire au milieu des infidèles? le religieux dans la solitude du cloître? Ils méditent, approfondissent, ils expliquent aux autres le Verbe divin. Ils le commentent, par leurs actions et par leurs paroles, de vive voix et par écrit. Pour l'identifier davantage avec l'intelligence humaine, ils agissent sur tous les sens, ils s'adressent à toutes les puissances de l'âme. Ce sont des ouvriers infatigables qui sèment le bon grain dans le champ du père de famille, et qui empêchent l'ennemi de venir semer l'ivraie pendant les ténèbres de la nuit.

Les conséquences que nous aurions à tirer ici sont infinies. En voici quelques-unes.

Vous vous attacherez, par toutes les puissances de votre être, à la religion catholique qui a recueilli le dépôt complet des Écritures et de la tradition, et que le Verbe divin a promis d'assister jusqu'à la consommation des siècles.

Le Verbe fait chair est la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde; mais tous ne jouissent pas au même degré de cette lumière. Vous travaillerez à éclairer de plus en plus votre intelligence; et, pour cela, vous méditerez souvent la parole divine. Vous puiserez surtout dans la Bible le sujet de vos méditations. La science humaine ne s'acquiert point par la lecture superficielle d'un grand nombre de livres; mais par la lecture approfondie de quelques livres d'élite. A plus forte raison, devons-nous en dire autant de la science divine :

Vos exemplaria sancta
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

L'Ange de l'école a dit : *Timeo hominem unius libri.* Cette pensée est belle; elle est pleine de vérité. Vous la trouverez plus belle et plus juste encore, si vous la traduisez ainsi : Qu'il est puissant le chrétien formé à l'étude du livre *unique*, de la Bible!

Partout où la parole divine s'offrira à votre intelligence, vous la recueillerez avec soin. Rappelez-vous ce que Dieu a dit : Aucune parole ne reviendra à moi sans avoir produit quelque effet. C'est l'éclair qui s'échappe du ciel entr'ouvert. Si nos yeux n'en sont pas éclairés, ils en sont éblouis, et ils se trouvent ensuite dans une obscurité plus profonde.

Vous saurez vous recueillir en vous-même, afin que la parole divine, déposée dans votre âme, ait le temps d'y pousser des racines profondes. Comment se sont formés les sages de l'antiquité? comment se forment le prêtre, le religieux, l'homme de génie? par le silence de la méditation.

Vous veillerez à toutes les paroles qui s'échappent de votre bouche. On peut dire de la parole de l'homme ce qui a été dit de la parole de Dieu : il n'en est aucune qui ne produise son effet. Si elle ne vivifie, elle blesse et quelquefois donne la mort. Que vos lèvres religieuses se gardent bien de prononcer aucune parole fausse ou corrompue. Elle vole, dit-on. Oui, elle vole comme la flèche armée d'un fer à deux tranchants. Elle perce, dans son vol rapide, l'esprit ou le cœur, et quelquefois l'un et l'autre à la fois.

Votre parole sera donc toujours, pour l'âme de votre frère, lumière et consolation. Votre mission n'est point d'enseigner, dites-vous. Vous vous trompez :

toute intelligence ici-bas est comme l'astre au firmament, elle doit répandre autour d'elle une douce et bienfaisante lumière. Cependant il y a des hommes éminents que Dieu semble avoir placés à une si grande élévation, afin que leur parole, tombant de plus haut, fasse plus d'impression sur leurs semblables. Il est bien rare que ces hommes s'égarent sans égarer en même temps ceux qui les environnent; ne les suivez point dans leurs égarements; quelque grande que soit leur autorité, elle est bien inférieure à l'autorité de Dieu, notre commun maître. Mais si leur intelligence élevée n'est que le reflet de l'intelligence divine, que de lumières autour d'eux! Écoutez religieusement leurs paroles salutaires, propagez leur saine doctrine.

Il est une voix plus forte, plus imposante encore que celle de l'homme, quelque élevé que nous le supposions : c'est la voix de la société. Voix puissante! elle élève et renverse les trônes, elle soulève et calme les peuples. Le vaisseau de l'Église subit aussi son influence : tantôt elle le porte jusqu'aux cieux, puis elle l'abaisse au fond de l'abîme, et quelquefois elle le pousserait à un naufrage assuré, si la main toute-puissante ne le soutenait. Détestez, combattez toujours ces funestes doctrines; aimez, recherchez, favorisez les doctrines salutaires; travaillez de tout votre pouvoir à la propagation des bons livres. C'est par la pa-

role surtout que l'homme s'est élevé au-dessus des animaux; et quand, à l'exemple de celui qui avait gravé sa loi sur deux tables de pierre, il a aussi gravé de saintes pensées sur des feuilles durables, il s'est rapproché le plus de la Divinité.

Agissez ainsi, et vous vivrez, et vous appellerez vos frères à partager votre bonheur. Quand la terre s'affaissera sous vos pas, tout ne sera point fini pour vous; au contraire, le ciel vous accueillera; et, en vous unissant plus étroitement avec Dieu, le Verbe sera pour vous la cause d'une vie nouvelle. La vérité infinie est le soleil qui vivifie toutes les intelligences, et le Verbe divin est le rayon qui apporte à notre âme le feu de ce soleil spirituel. Le rayon qui éclaire se nomme la Foi, le rayon qui échauffe se nomme Charité. Il y a encore un autre rayon qui soutient et dirige l'humanité dans sa marche douloureuse sur la terre; ce rayon se nomme Espérance. Quand, arrivée au terme de sa carrière, l'humanité verra les cieux s'ouvrir, le vacillant flambeau de la foi s'éteindra au sein de la lumière, l'espérance n'aura plus d'objet; mais, augmentée par une manifestation plus grande du Verbe divin, la charité demeurera éternellement.

FIN.

TABLE.

CHAP. I. — L'homme reçoit tout de la société. 5
CHAP. II. — La société est destinée à faire le bonheur de l'homme, et souvent elle fait son malheur. 15
CHAP. III. — État de la société avant Jésus-Christ 30
CHAP. IV. — État de la société depuis Jésus-Christ. 47
CHAP. V. — Hiérarchie catholique. 62
CHAP. VI. — Le prêtre au village. 69
CHAP. VII. — Action du prêtre sur l'intelligence ignorante. 78
CHAP. VIII. — Action du prêtre sur l'homme terrestre. 91
CHAP. IX. — Le prêtre exerçant dans les villes son ministère de paix. 102
CHAP. X. — Soin des pauvres. 122
CHAP. XI. — Derniers moments d'un condamné. 138
CHAP. XII. — L'évêque au centre de son diocèse. 153
CHAP. XIII. — Visite pastorale. 178
CHAP. XIV. — L'évêque revêtu de fonctions politiques. 190
CHAP. XV. — Conciles particuliers. 199

CHAP. XVI. — Le Pape, principe d'unité. 205
CHAP. XVII. — Le Pape, une des causes principales de la civilisation moderne. 215
CHAP. XVIII. — Un rapprochement historique. — Entrée de Pierre à Rome. — Enlèvement de Pie VII. 229
CHAP. XIX. — Réponse à quelques objections. 248
CHAP. XX. — Conciles généraux. 259
CHAP. XXI. — Courage du missionnaire. 270
CHAP. XXII. — Le missionnaire civilisateur. 284
CHAP. XXIII. — Des communautés en général. 303
CHAP. XXIV. — Association de charité. 311
CHAP. XXV. — Religieuses hospitalières. 320
CHAP. XXVI. — Le Père de la Merci. 330
CHAP. XXVII. — Religieux du mont Saint-Bernard. 341
CHAP. XXVIII. — Communautés enseignantes. 346
CHAP. XXIX. — Le Bénédictin. 353
CHAP. XXX. — Le Frère des Écoles Chrétiennes. 358
CHAP. XXXI. — La Sœur des Écoles Chrétiennes. 363
CHAP. XXXII. — Communautés-missionnaires. 369
CHAP. XXXIII. — Le Frère-prêcheur. 375
CHAP. XXXIV. — Communautés cloitrées. 382
CHAP. XXXV. — Le Verbe divin, créateur et conservateur de tout ce qui existe. 390

FIN DE LA TABLE.

Tours, Imp. de Mame.